SOUVENIRS DE GUERRE

AVENTURES DE JEUNESSE

Ferdinand (Freddy) GERSAY (†)

INTRODUCTION

Je m'imagine, un peu naïvement peut-être, que tout le monde est comme moi. Quand on commence à envisager à moyen terme la fin du périple terrestre, on éprouve le besoin de fouiller les recoins les plus poussiéreux de ses centres cérébraux. Bien sûr, cela se manifeste à des degrés divers chez les individus. Il s'agit, somme toute, de dresser le bilan de sa vie, d'élaguer de la conscience ce qui peut l'être, de tirer les conclusions.

Des faits que l'on croyait oubliés, des souvenirs estompés par les années, refont surface, deviennent insistants, des visages reparaissent, nébuleux d'abord, plus précis ensuite. Cette ronde des souvenirs, non exempte de mélancolie parfois, amène graduellement à se poser à soi-même des questions. Qu'a-t-on fait au lieu de ce qu'il aurait fallu faire et qu'a-t-on omis de faire alors qu'il aurait fallu agir?

Ainsi, au cours des heures nocturnes de réflexion où le sommeil n'est pas toujours au rendez-vous, sent-on le besoin de passer au crible tous les espoirs déçus, les illusions abandonnées et les fantasmes périmés. Ce qui paraissait suprêmement important à une époque éloignée, n'apparaît plus que comme un simple incident de parcours. Bref chacun découvre en lui-même sa propre vérité.

Tout naturellement une décantation s'opère. Parfois l'humilité s'installe avec ses corollaires: le rejet des idées toutes faites, l'élimination des conditionnements, et aussi, et surtout, une compréhension plus nuancée des actes posés par les autres. Chacun face au miroir cruel de sa conscience, en arrive à détecter sa propre conception des choses, son propre jugement, qui ne sont pas nécessairement ceux du voisin.

Ces préliminaires m'amènent à dire que des amis, des confidents, ont bien voulu s'intéresser à certaines de mes aventures de jeunesse. Au hasard des conversations, j'en avais parlé. De divers côtés on m'a demandé de rédiger, non pas l'histoire de ma vie, restons sérieux!, mais plutôt quelques anecdotes, des souvenirs du long et dur périple qui m'a amené de Belgique occupée aux Forces Belges en Grande Bretagne. La question se posait. Pourquoi pas, après tout! Une sorte de prurit littéraire s'empare de beaucoup de gens qui comme moi, semblent faire leur bilan. Une foule de gens qui ont exercé une activité plus ou moins responsable et décorative au cours de la guerre, écrivent leurs mémoires. Ils n'ont peut être pas plus à dire que moi, mais ils le diront sans doute mieux.

Le récit de mon périple est celui d'un simple soldat, d'un élément qui figure dans les textes d'état-major comme "l'élément qu'on rencontre le plus souvent sur un champ de bataille, c'est à dire l'homme avec un fusil". La fonction de cet homme par elle-même, peut être importante, car c'est lui qui en dernière analyse se cramponne au terrain. Sa responsabilité se limite à quelques mètres carrés. Sa vie n'a guère d'importance, ses problèmes sont secondaires.

Je crois que la dernière guerre n'a laissé personne indifférent.

Quiconque l'a vécue s'est retrouvé en un sens ou l'autre, profondément transformé. Elle s'est révélée un puissant facteur d'évolution. Les valeurs morales généralement admises ont été battues en brèche. Elle fut une sorte de creuset où des gens, en foules innombrables, issus des milieux sociaux les plus divers, de toutes les ethnies et credo imaginables, se sont confrontés, coudoyés, combattus au cours d'un drame effroyable dans ses implications et ses conséquences. Mais tous se sont sentis vivre. Terminé le temps des pantoufles et des petites mesquineries béates. Plus rien n'était statique. Il fallait soit monter, soit descendre.

Quelques uns, soulevés par les ailes du destin, ont gravi l'échelle, atteint des sommets inespérés. D'autres, plus malchanceux peut-être, ont descendu, dégringolé plutôt la pente savonnée de la déchéance morale de la trahison, du crime. Les lois étaient en veilleuse, tout était permis. Quelques autres, plus rares, en quelques instants de courage se sont hissés jusqu'à ce qu'il est convenu d'appeler "l'héroïsme". Beaucoup ont tout simplement donné la seule chose qu'ils croyaient posséder: leur peau.

Parmi la plupart des survivants, la ronde des souvenirs se perpétue. Ici apparaît le besoin inné de tout homme de paraître un peu plus qu'il n'est réellement. Il s'agit de s'imposer face au partenaire de belote au bistrot du coin. Mais seul avec soi-même, quand tout est décanté, la teinte de romantisme qui s'attache aux illusions que crée l'uniforme, la fonction définie plus ou moins responsable fait place à la conscience, seule juge de nos actes et détentrice sévère de notre "vérité".

Pour ceux qui ont vécu cette transformation que j'oserai qualifier de bénéfique, le passage des années apporte une plénitude, une sorte de sérénité. Peut-être est-ce là l'apanage de ceux qui, vis-à-vis d'eux-

mêmes et des autres, peuvent garder la tête haute parce qu'ils ont fait ce qu'ils jugeaient être leur devoir.

En ce qui me concerne, je dirai, sachant que cela fera sourire, que je remercie les forces supérieures qui, selon moi, contrôlent nos destinées, de m'avoir permis de vivre la terrible expérience que j'ai vécue. Je n'ai rien renié. Je reste disponible dans les limites des forces qui me restent. Mais, j'ai entrepris de dresser mon bilan. Chemin faisant, je m'arrêterai, ici, un peu plus loin, au hasard des souvenirs. Je m'efforcerai d'être humble, sincère, honnête. En échange, je demanderai à ceux qui me feront l'honneur de me lire beaucoup d'indulgence et de compréhension.

PREMIERE ETAPE

Le 16 avril 1941, Ydderf Yasreg quitta la Belgique occupée afin de rejoindre les Forces Belges en Grande-Bretagne et continuer la lutte.

Il n'était pas rentré chez lui la veille. La gendarmerie lui avait discrètement fait savoir qu'il valait mieux pour lui, de vider les lieux. C'est ce qu'il fit...! Où aller, quand on n'a ni soutien, ni moyens, quand on ne peut compter que sur soi-même ?

Y. Y. aurait voulu qu'on l'aidât. Malheureusement, personne n'aurait pu, ou sans doute, voulu le faire. Mais à 21 ans, on ne doute de rien. Tout paraît facile. Il faut croire qu'Yddref suivait la règle, puisque bardé d'ignorance et d'une superbe inconscience, il se lança seul dans une aventure longue, périlleuse, qui en dépit de sa réussite lui enleva beaucoup d'illusions.

Instinctivement, il se dirigea vers le Sud, vers la France, vers Paris, vers l'Espoir. Mercredi, très doux pour la saison. Liège s'éveillait dans une sorte d'auréole brumeuse. La journée promettait d'être chaude. Tout le bassin qui longe la Meuse fumait et semblait s'agiter sourdement dans les bruits divers des activités industrielles. Presque un an déjà après les événements. Les gens s'adaptaient tant bien que mal aux dures nécessités du moment. La vie, en apparence, était redevenue "comme avant". Les trams roulaient, les trains aussi. L'occupant, correct, impeccable, guindé, poliment méprisant, se montrait peu. Pourtant derrière cet aspect rassurant des choses, la faim creusait les visages des pauvres gens. Le ravitaillement chiche, frisait la famine. Le marché noir permettait aux "bien nantis" de s'offrir ce qu'ils désiraient. Les privations, la misère plus ou moins bien cachée, c'était pour ceux qui ne voulaient pas déchoir. La collaboration s'étalait cynique, sans vergogne. La presse vendue à l'occupant croyait en des lendemains qui chantent sous les auspices protecteurs de l'Ordre Nouveau.

Ceux qui osaient affirmer leur confiance en la victoire anglaise, faisaient figure de détraqués, dans certains milieux du moins. Les gens, désorientés, déçus, essayaient de se débrouiller, c'est à dire trouver du ravitaillement, objet de toutes les préoccupations. Une publicité engageante appelait les ouvriers à quitter leurs rations de famine pour aller travailler en Allemagne, "là, où l'on mangeait à sa faim". Des chansons stupides, dont certaines frisaient la flagornerie vis à vis de l'occupant, permettaient à certains une sorte de défoulement amer et mélancolique. D'autres, la rage au ventre, se vengeaient sur le "Boche": crevaison de pneus, sucre réservé pour les réservoirs d'essence, fausses directions données aux conducteurs, capotes d'officiers percées de trous de cigarettes. Bref, tout le monde n'était pas d'accord et le montrait. Mais pour tout le monde, c'était fini le bon temps.

Peut être plus que d'autres, Yasreg subissait la dure loi de la pénurie. L'atmosphère était devenue irrespirable pour lui. Tout croulait dans l'écœurement. Il avait vaguement conscience d'entreprendre quelque chose de décisif. L'aventure commençait. Chose curieuse, il ne se rappelle pas avoir ressenti une appréhension.

En gare des Guillemins, tout se passait comme d'habitude, normalement. Sa sœur, sa seule famille, lui apporta quelques vivres et 600 francs. Elle avait vidé ses fonds de tiroir. Refoulant ses sentiments, Yasreg réalisa sa solitude au milieu d'un nombre étonnant de gens qui comme lui se dirigeaient vers la France. Assis dans son coin, son maigre bagage sur les genoux, image de l'insignifiance, il n'attirait l'attention de personne.

Ne possédant, et pour cause, aucun "Ausweiss", il limita sagement sa première étape à Erquelinne - Jeumont, gares frontières.

Passé Namur, première alerte. Deux gradés allemands des chemins de fer, montèrent dans le couloir. Suspense! Leur seule présence provoqua d'emblée des mouvements divers plus ou moins contrôlés dans le groupe de voyageurs qui l'entouraient. Tout le monde se regardait à la sauvette. Certains faisaient de leur mieux pour contrôler leur trouille. Yddref était du nombre. Heureusement rien ne se passa, et il atteignit Erquelinne sans encombre. Il y échangea ce qui lui restait d'argent belge pour des marks d'occupation allemands, avantageux au change.

Une approche discrète lui révéla une frontière faiblement gardée par des douaniers français. N'ayant jamais mis les pieds dans la localité, ne sachant où loger, le jeune homme envisageât sérieusement la

possibilité de coucher à la belle étoile dans un coin reculé. Puis une idée lui vint.

Pourquoi ne pas demander asile dans un couvent? C'est ce qu'il fit. Une démarche infructueuse mais instructive au judas d'un couvent de religieuses, lui fournit les coordonnées d'un autre couvent occupé par des moines et par des troupes allemandes. Yasreg n'avait pas le choix. Etre découvert après le couvre-feu risquait d'être très embarrassant pour lui. Il valait mieux payer d'audace et risquer le couvent. Il sonna à la porte cochère et fut introduit sans difficulté. On semblait même l'attendre. Aucun allemand en vue.

Le père supérieur, homme de très grande bonté, mis au courant de ses projets, ne le découragea pas, mais lui donna un aperçu plus complet de la situation en France. Y. Y. apprit de la sorte beaucoup de choses intéressantes et indispensables.

Pour tous ceux qui ont vécu cette époque, la Zone Interdite (Tergniers) et la Ligne de Démarcation (Zone dite libre) sont bien connues. Les conventions d'armistice conclues par le Maréchal Pétain et son "gouvernement de rencontre" comme disait le Général de Gaulle, spécifiaient l'avancement de la frontière belge vers le sud jusqu'à Tergniers, qui devenait ainsi la nouvelle frontière, suivant un schéma se rapprochant grosso-modo des limites de l'ancien duché de Bourgogne. Les colonies françaises restaient sous administration française et Vichy était autorisé à recruter 100.000 hommes destinés à garantir l'intégrité de ces territoires. Le Maréchal avait engagé sa parole que "cette nouvelle armée" résisterait à toute attaque extérieure. Tout ceci relève d'une longue histoire bien connue à présent, mais qui n'était pas évidente pour Yasreg.

Son problème en seconde étape consistait dans le passage clandestin de la zone interdite. L'obtention du visa allemand étant de toute évidence hors de question.

DEUXIEME ETAPE

Le 17 avril au matin, son paquet sous le bras, après un généreux déjeuner offert par les bons pères du couvent, Yddref suivit la foule des ouvriers frontaliers qui allaient exercer leurs activités en France. Il se retrouva à la gare de Jeumont. Deux possibilités s'offraient: La première, essayer de passer par la route, était pratiquement hors de question, vu la distance à parcourir. La seconde était de prendre le train pour Paris. Il choisit la seconde solution. L'employé qui lui vendit son billet lui apprit que le train ferait obligatoirement arrêt à Tergniers pour la vérification des visas. Il était trop tard pour reculer, Yasreg prit le train. Naïveté, inconscience, on peut opter pour les deux.

Le train était bondé. Impossible de s'asseoir. Debout dans le couloir, coincé entre deux piles de valises, seul avec ses réflexions, le pauvre diable regardait défiler les villages et les campagnes, distinguant çà et là les traces de la tourmente: les gares de triage regorgeaient de matériel de guerre français récupéré par la Wehrmacht, parfois des ruines, des troupes allemandes dans le soleil qui, décidément, était de la partie. Une profonde tristesse se dégageait de tout cela.

En approchant du point de contrôle, Yasreg réalisa subitement la précarité de sa situation. La panique faillit l'envahir. Que faire ? Son voyage en France promettait d'être court, avec ensuite une destination entièrement différente, qui pourrait le mener loin, justement où il ne voulait pas aller.

Le train roulait toujours. Tergniers apparaissait dans le lointain. Le danger se précisait. Face à son impuissance, l'estomac noué, le pauvre diable n'en menait pas large. Mais il faut croire que l'audace mène au succès. La destinée joua. L'employé des chemins de fer vint poinçonner les billets. Remarquant sans doute sa jeunesse, sa pâleur, la trouille féroce qui ne pouvait manquer de se voir sur son visage, il lui demanda tout bas

> "Avez vous un laissez-passer?"
>
> "Non" répondit le malheureux.
>
> L'employé réfléchit une seconde, puis chuchota:
>
> "Ca va... Surtout ne bougez pas, restez où vous êtes. Laisser passer les gens devant vous... Je reviens dans quelques instants!"

Le train entrait en gare. Une suite de barricades légères formait couloir pour la canalisation des voyageurs vers les tables où le personnel allemand de contrôle était installé. Les voyageurs sortaient par un bout du train et après vérification rentraient par l'autre. Le convoi stoppa graduellement. Les gens passaient devant lui et mal à l'aise le regardaient. Atterré, Yddref Yasreg se voyait brillamment mis en évidence. Et si un anonyme s'avisait de le dénoncer...

Mais l'employé était revenu. Avec sa clé spéciale, il ouvrit la porte à contre-voie qui donnait accès au côté non contrôlé du convoi. Il lui mit un document quelconque dans les mains et tous deux descendirent

dans les rails parallèles au train qu'ils quittaient.

> "Ressaisissez-vous!" chuchota le brave homme. "Faites semblant de discuter de ce papier avec moi!". "Ne vous occupez pas de la sentinelle".

Sur la plate-forme opposée, un magnifique fantassin allemand, botté de noir, casqué, astiqué, rosé et gras, le Mauser à la bretelle montait la garde. Impassible, il les regarda traverser les voies, gagner les ateliers de la gare et disparaître de sa vue.

Comme une lettre à la poste, au milieu des sourires goguenards d'une équipe de cheminots occupés à polir ce qui lui parut être des lanternes de convoi, il avait traversé la "Zone Interdite". Yasreg prenait en même temps son premier contact avec la Résistance passive en France. Stupéfait de sa chance, il sentit une sueur froide lui couler dans le dos.

Il se retourna pour remercier son bienfaiteur, mais ce dernier avait disparu.

Les cinq kilomètres à pied de Tergniers à Chauny, la localité suivante, lui parurent légers. Sorti d'un cauchemar, il avait toujours son billet. L'employé qui les vérifiait en gare de Chauny, le regarda, sourit et le soir même Y. arrivait en gare du Nord à Paris par le tortillard de service.

Yasreg n'a jamais connu celui qui lui avait rendu un tel service. Il conserve de lui le souvenir d'un petit homme grisonnant, triste, un peu courbé. Il ne lui ménage pas sa profonde gratitude.

TROISIEME ETAPE - LA LIGNE DE DEMARCATION

L'entrée d'Yddref Yasreg dans Paris passa inaperçue. Elle n'avait en effet, rien de spectaculaire, de triomphal. Recru de fatigue, sale, sa réserve de vivres épuisée depuis longtemps, le pauvre type se retrouvait face à la foule anonyme, face à une ville effrayante, énorme, sombre, menaçante. Les conditions de guerre, le couvre-feu à minuit, l'occultation, le rationnement constituaient pour un anonyme solitaire clandestin une sorte de cauchemar. Ces circonstances ne peuvent être comprises que par ceux qui les ont vécues. Il ne disposait plus que d'une somme gardée précieusement pour sa troisième étape: la traversée de la Ligne de Démarcation. Il espérait, sans en être très sûr, qu'elle serait suffisante.

Yasreg sortit de la gare, mais n'osa se hasarder bien loin. La nuit tombait, un crépuscule tiède qui faisait présager d'une belle journée le lendemain, descendait sur la ville. Les ampoules bleutées jetaient parfois une lueur chiche, blafarde sur le visage des passants dont la plupart rentraient chez eux. Les autobus circulaient, occultés eux aussi. Par contre, le trafic automobile était presque inexistant. La vie aurait dû, en principe, cesser à minuit, le couvre-feu l'imposait. Mais dans une ville comme Paris, elle ne cesse jamais de grenouiller. La "cloche" s'installait. Les coins tranquilles se peuplaient d'entités plus ou moins douteuses, plus ou moins honnêtes. Les hétaïres ne manquaient pas, proposant leur hospitalité à qui voulait se l'offrir.

Yasreg décida de réintégrer la gare, s'assit dans un coin sur une banquette. Epuisé, il perdit conscience de ce qui se passait autour de lui. Personne ne le dérangea et même, par miracle, ne s'intéressa à son maigre balluchon.

Il se réveilla au milieu de la bousculade du matin, tâta anxieusement sa poche intérieure. Le portefeuille s'y trouvait. Rasséréné, le candidat à l'aventure se fraya un chemin dans la cohue qui ne cessait de croître. Les gens entraient, sortaient, au milieu des cris, des vociférations. Des troupes allemandes embarquaient pour on ne sait où. Des ordres gutturaux mêlés aux bruits de bottes retentissaient partout. Yasreg décida qu'il valait mieux s'en aller. Il faisait jour à présent. Affamé, Yddref délibéra sur l'opportunité de s'offrir au moins une tasse de café et quelque chose à manger, s'il le trouvait. Les bistrots traditionnels étaient disponibles. Des gens avalaient des croissants, du café ersatz. C'était jour SANS, c'est à dire sans alcool. Le jeune homme s'assit et commanda un café et un croissant. Il avait cependant oublié un détail essentiel: pour déjeuner, il fallait des "tickets de ravitaillement". Il n'en avait évidemment pas. Mais il reçu quand même son croissant et son café, grâce à la gentillesse du garçon. Peut être inspirait-il la compassion des gens.

Il apprit d'ailleurs par ce brave homme, comment obtenir une carte de ravitaillement. Ce document était indispensable à quiconque voulait survivre. Il servait également de pièce d'identité. Il s'agissait de se rendre à la Préfecture d'Arrondissement et à titre "Etranger", demander une carte de visiteur valable pour 15 jours.

Un nombre étonnant de gens attendaient cette carte devant les guichets. Finalement Yasreg l'obtint sans difficulté. A peine sorti des bureaux, des gens lui proposèrent de lui racheter sa carte. Inutile de dire qu'il la garda précieusement. Elle lui permit son premier dîner depuis trois jours. Il était temps, car les forces humaines ont des limites.

Il convenait bien entendu de quitter Paris le plus tôt possible et de gagner la Zone Libre. Le moyen le

plus simple était le chemin de fer, mais il fallait traverser le contrôle allemand de Chalon-sur-Saône. Il imagina un moment d'essayer de gagner la côte Ouest, mais l'entreprise s'avérait impossible. Yasreg décida d'acheter un billet pour un train de banlieue qui circulait la nuit et le débarquerait à la gare précédant Chalon-sur-Saône. Ce patelin s'appelait Chagny. Ce serait à lui de jouer pour trouver un passeur ou des informations qui lui permettraient de passer. Comment? Il n'en savait rien... Il ne savait pas non plus, comment, en cas de réussite, il allait se débrouiller en zone libre, ni même où aller. Mais, bien entendu, pas question de reculer. Il était déterminé à pousser son périple jusqu'au bout.

Il s'était regardé par hasard dans une glace. Pas tout à fait une "cloche" encore, mais cela n'allait plus tarder. En tous cas, sale, pas rasé, il était forcé de constater qu'il ne payait pas de mine. Bon nombre de gens n'auraient pas voulu le rencontrer seul à seul dans un endroit isolé. Il devait encore apprendre à se barder contre l'humiliation, la sordidité, à rejeter la déchéance.

Le voyage se passa bien, de nuit. Le tortillard qui l'amena à Chagny ne laissait guère la faculté de dormir aux individus de tous genres qui l'avaient emprunté. Les gens montaient et descendaient dans une multitude d'arrêts et de redémarrages. Epuisé, Yasreg somnola vaguement pendant tout le parcours.

Sans le savoir, il débarqua dans une localité occupée par des artilleurs allemands. C'était un samedi, tôt le matin, les villageois se rendaient à la messe matinale. Parmi eux, mêlés aux civils, se trouvaient des soldats allemands, polis, impeccablement propres. Tous souriaient et semblaient visiblement désireux de s'assurer la sympathie du public. Le village paru pittoresque à Yddref, dont les pensées, on le comprendra aisément, ne se situaient pas précisément dans le domaine bucolique. Des questions bien plus terre à terre retenaient impérieusement son attention.

D'abord, compte tenu de son apparence, il convenait de ne pas trop se manifester. Les villageois étant, là comme ailleurs, curieux de nature. Ses prétentions touristiques n'auraient guère tenu face à un interrogatoire quelque peu serré. Il fit le point de ses finances. Il n'y avait pas de quoi pavoiser.

Un estaminet venait d'ouvrir ses portes. En cet endroit professionnellement accueillant, on le renseignerait peut-être sur ce qu'il convenait de faire. L'endroit, une sorte de gargote où on trouvait à boire et à manger, n'avait rien d'engageant avec son plancher saupoudré de sciure de bois. Des affiches rappelaient des temps meilleurs, vantaient les vertus édulcorantes du chocolat Meunier. D'autres, périmées, conseillaient des boissons introuvables. Supervisant le tout, un portrait en buste, grandeur nature du "Maréchal" se voulait rassurant.

Yasreg peu rassuré, mais criant famine, s'installa derrière une table. Il se consentit deux oeufs sur le plat, affichés sans tickets et une chopine de vin rouge. Le patron le regardait manger, sans mot dire. Puis soudain, il s'approcha de lui.

"Vous cherchez du travail dans la région?" demanda-t-il.

"Pas précisément" répondit Yasreg. "Mais je voudrais passer en zone libre"

"Je m'en doutais" répondit l'autre, "mais vous n'êtes pas le seul. Quelqu'un qui vient du Nord comme vous a logé ici la nuit passée et cherche également à passer la ligne. Si vous voulez, je vous le ferai connaître. Il sera plus facile de passer à deux, me semble-t-il."

Yddref réfléchit un instant. Que faire? Le bonhomme avait sans doute raison. On se sent plus fort à deux pour affronter l'inconnu.

"D'accord, avec plaisir" dit-il.

C'est ainsi que notre évadé rencontra son compagnon de route. Un belge comme lui, natif de Comblain-au-Pont. Le monde est petit. Homme énergique, ancien CyF, R.L. était également évadé de Belgique. Tacitement, les deux hommes évitèrent de discuter de leurs affaires. Yasreg n'a jamais su et n'a jamais cherché à savoir pourquoi R.L. voulait passer clandestinement en France Libre.

Devenu plus loquace, le patron du bistrot conseilla de tenter l'aventure le jour même. Le dimanche, la surveillance est relâchée. Il ne faut pas chercher à passer par Châlons-sur-Saône, mais gagner le village de... et joindre le lieu-dit "Les Baudots". Attendre minuit au moins, se méfier car les gardes allemands utilisaient parfois des chiens. Toutes ses informations en vrac n'annonçaient rien de particulièrement folâtre.

. . .

Minuit, une colline boisée, un chemin de terre creusé de deux profondes ornières serpentant entre deux talus. La nuit est noire, sans un souffle de vent. Les deux hommes marchent l'un derrière l'autre dans le gazon bordant le sentier afin de limiter les bruits. Des aboiements leur parviennent du lointain. Le chemin monte une pente modérée, mais fatigante car le ventre est vide et le vin qu'on a consommé en

recherchant les derniers renseignements fait son effet. Le résultat est, bien entendu, négatif. Yasreg ouvre la marche. Derrière lui son compagnon halète, invisible, tant la nuit est sombre. Le noir est absolu, sinistre. Les buissons prennent en ombre chinoise des formes fantastiques sur le fond à peine plus clair du ciel étoilé. L'imagination joue aussi son rôle. Les nerfs sont tendus, la trouille menace de s'installer. Il faut réagir.

Brusquement, un bruit indéfinissable se rapproche. Une forme sombre se matérialise, s'arrête au milieu du chemin. Un homme à vélo, tous feux éteints.

"Faites gaffe" chuchota-t-il. "Ils sont derrière le gros chêne à cent mètres plus haut".

"Fais gaffe toi-même" répondit R.L. menaçant. "Disparais! Tout de suite".

Dans les crissements de ses pneus, l'ombre disparut, rapidement.

Que faire? Quelles étaient les intentions de cet individu? Impossible de le savoir. La seule chose possible était de progresser en redoublant de précautions. Pas à pas, inondés de sueur, les nerfs tendus à craquer, la progression silencieuse continua. Les yeux s'habituaient mieux à l'obscurité et finalement la forme d'un arbre énorme se précisa.

Pas de bruit, les aboiements continuaient dans le lointain, mais aux alentours, tout semblait calme.

Les deux hommes distinguèrent alors l'endroit qu'on leur avait décrit, la ferme des "Baudots". Bâtisse vaguement plus claire sur le noir prédominant de l'ambiance, elle se situait de l'autre côté d'une route toute proche qui formait frontière. Une petite porte intégrée dans la porte cochère de la ferme restait en permanence simplement refermée, mais non cadenassée. Passé cette porte, dans la cour de la ferme, on était en zone libre.

Marchant littéralement sur des oeufs, Yasreg et R.L. pénétrèrent dans la ferme. Selon les instructions reçues, ils refermèrent soigneusement derrière eux. Quel soulagement! Dans l'obscurité, ils piétinèrent les flaques de purin et les tas de fumier. Le vieux chien de la ferme manifesta sa présence, sourdement, comme s'il ne voulait déranger personne.

Quelque part derrière la bâtisse et les hangars, bloqués dans les ronces et n'y voyant goutte, ils stoppèrent sur place. Il fallait éviter de tourner en rond et de retraverser en sens inverse la ligne de démarcation. Morts de fatigue, affamés, mais soulagés, les deux hommes passèrent la nuit à même le sol, au milieu d'une sorte de brouillard qui s'élevait de partout, en attendant le lever du jour.

La troisième étape se terminait. Plus tard, en Angleterre, Yasreg eut l'occasion de reparler des Baudots. Personne sans doute ne saura jamais combien de clandestins fuyant les Boches, la Gestapo et autres joyeusetés ont traversé cette cour de ferme.

La Zone Libre

Transis, hirsutes, deux minables sortent d'un bois. Un talus en pente les canalise dans un chemin de terre. Il fait jour, le soleil se lève sur la végétation, le feuillage et les buissons couverts de rosée. Il faut se repérer. Où mène ce sentier perdu dans la nature? Il sert certainement de passage au charroi des cultivateurs et bûcherons des environs. Personne en vue, dilemme, monter ou descendre le sentier. On descend, c'est plus facile et on peut présumer que l'on se trouve sur la pente opposée aux Baudots.

Finalement le choix est bon. Un village surgit dans la verdure. Pas un souffle de vent, une brume légère dans tous les creux du paysage, se mêle aux fumées qui s'échappent des cheminées. Des chiens aboient, des coqs s'égosillent. Une nouvelle journée commence, sans problème pour les villageois.

On ne peut tout de même pas se présenter devant les gens sans faire au moins un simulacre de toilette. Plus de savon, pas de serviette, et plus de linge de rechange. Yasreg, pour sa part, a perdu, il ne sait où, ce qui lui restait. R.L. dispose encore d'une chemise propre qu'il endosse. Tout cela après des ablutions dans l'eau d'un ruisseau. R.L. possède encore un peigne, il est le bienvenu.

On se sent un peu mieux, mais les jambes flageolent un peu, pas de peur, mais de faiblesse. En dépit de ses efforts pour faire bonne contenance, Yasreg n'est pas beau a voir. D'abord, il n'a que la peau sur les os, contrairement à son compagnon, qui se maintient trapu et en bonne forme apparente. L'épreuve est dure, exténuante, inquiétante quant à la suite à lui donner, car les fonds ne sont plus qu'un souvenir.

Euphorie à part, ils sont en état de vagabondage. Aucune idée de l'endroit, de la mentalité des gens, d'où aller. Il faudrait trouver quelque part du travail, dans une ferme de préférence, se constituer un pécule avant de progresser davantage. L'immédiat c'était de subsister face à l'inconnu, que l'on espérait pas trop hostile, puisque cette partie de la France était "libre".

Le village est là, désert. La température monte, le froid et l'humidité de la nuit quittent les deux carcasses

fatiguées. Partout la même odeur campagnarde à couper au couteau. Dans la grand'rue du patelin, sont placardées quelques affiches. On y voit, à côté de l'inévitable Maréchal, des recommandations du Ministère de l'Agriculture et des posters demandant à la jeunesse de continuer à servir la France en s'engageant dans la nouvelle armée. Une délibération du Conseil Municipal de l'endroit, renseigne Yasreg. Il s'agit de Bourbon Lancy, ce qui ne lui dit strictement rien. De là, il faut gagner Digoin, Charolles et Maçon. Plusieurs dizaines de kilomètres dans l'illégalité.

On n'a pas le choix, il faut demander son chemin. La première ferme qui se présente est la bonne. En effet, la Providence est de la partie. De braves gens déposent sur leur table, ce qu'ils ont. Pas grand chose, bien sûr, car le Midi est très désavantagé par rapport à la zone occupée, sur le plan du ravitaillement. Ces braves gens anonymes, généreux et simples, n'ont manifestement rien compris à la guerre, à ce qui s'est passé. Ils sont étonnés, choqués de la défaite, mais le Maréchal est le héros qui a sauvé la France. Les événements ont passé sur leurs villages sans être réellement assimiles. Ils n'ont jamais vu un soldat allemand.

"Pourquoi ne vous engagez-vous pas? "On forme une nouvelle armée!"

Oui en effet, mais ils les croient français. Ils ne le sont pas. Et de toute manière, pour Yasreg en tout cas, il n'est pas question de s'éterniser en France. Bien sûr, on est encore plein d'illusions. On pense que traverser les Pyrénées et l'Espagne de Franco n'est qu'une question d'endurance, de courage, de volonté. Bref, en dépit du dénuement total, on croit encore aux miracles. Bien sûr, Yasreg déchantera bientôt. Le mieux serait de trouver du travail. D'après les renseignements reçus, on a une chance à deux kilomètres plus loin, sur la même route.

Poignées de mains, chaleureux remerciements et cette route s'étend toute droite, vers un destin incertain pour des vagabonds.

"Halte!"

Deux gendarmes sortent de derrière un buisson.

"Vos papiers! Où allez-vous ?"

Accompagnement au poste de gendarmerie où l'officier de service passe à l'interrogatoire. Yasreg d'abord, R.L. ensuite.

"Vous êtes belge! Pourquoi avez-vous quitté la Belgique? Vous êtes dans une situation illégale ici. Les autorités d'occupation réclament la remise de tous les ressortissants belges à la ligne de démarcation. Que dois-je faire de vous?"

Yasreg n'a pas le choix. Il a lu les affiches. Il a 21 ans.

"Je suis venu m'engager dans l'armée française" dit-il.

Un moment de silence: "Dans votre cas, n'étant pas français, vous ne pouvez signer un engagement qu'à la Légion Etrangère. Si vous êtes engagé, vous devrez servir en Afrique du Nord. L'engagement est de 5 ans."

"Si vous êtes décidé, vous recevrez un ordre de marche pour Lyon où vous irez passer les visites médicales préalables, avant de joindre le Camp Ste Marthe à Marseille. C'est là que vous signerez votre engagement définitif".

"Etes-vous décidé? Je vous donne le conseil d'accepter. Dans ce cas, je ne vous pose plus aucune question. Vous serez sous la protection des autorités françaises."

INTERMEDE: Cheminement de pensée de Yasreg.

"Si j'accepte, je peux progresser jusqu'à Marseille, sans entraves, dans la légalité. Je voyagerai gratuitement par chemin de fer. Je serai nourri dans les casernes et même payé. Je disposerai de documents en règle. Après tout, sur place, rien ne m'oblige à signer. Je ne suis pas venu ici pour m'engager à la Légion Etrangère."

"Il me faut parer au plus pressé. Je n'ai pas le choix. Il est de mon intérêt de signer."

"Il y a la question de R.L. J'ignore pourquoi il est ici et cela ne me concerne pas. Il prendra sa propre décision. Après tout, il commence à m'encombrer un peu".

"Je vais donc signer le document provisoire d'engagement".

"D'accord" répondit Yasref à l'officier "je signe".

A partir de ce moment l'atmosphère se rassérène. La maréchaussée esquisse un sourire. Pour un peu,

on l'embrasserait. On tend une cigarette à la ronde et comme soulagés, on est sur le point de faire "OUF"! Bref, on ne livrera pas Yasreg aux boches. Heureux, les braves gendarmes exhibent un litre de rouge, on trinque.

Les formalités administratives rapidement remplies, Yasreg palpe 3 jours d'avance de solde. Ce n'est pas plantureux, mais c'est beaucoup mieux que rien. Bref, l'optimisme remonte au cadran.

Il cherche des yeux son compagnon de route et le voit dans la pièce à côté, souriant. C'est la dernière fois. Yasreg n'a plus jamais revu R.L. et n'en a jamais eu de nouvelles. Un moment complémentaire, les deux destins de sont séparés.

LYON: Arrivé dans cette ville le soir, Yasreg, faute de connaître l'endroit et faute de transport, ne peut joindre le 123e Régiment d'Infanterie comme prévu à son ordre de marche. Il faut attendre le lendemain matin. Où loger? Eternelle question! Finalement, il échoue tout simplement à l'Armée du Salut!

INTERMEDE: Prix pour la nuit: 10 Francs

Décor: Une grande salle. Des ampoules bleutées jettent une lumière parcimonieuse mais suffisante quand l'habitude s'installe. Des rangées de lits, scrupuleusement propres, bien alignés, des draps blancs. Une odeur indéfinissable au premier abord, plus précise ensuite: mélange de désinfectant, d'humanité mal lavée, de relents animaux et d'urine chaude accueille les narines des petits délicats qui se fourvoient dans l'établissement. Mais si l'expérience est édifiante, elle est aussi inoubliable.

Acteurs: Dans une sorte de Cour des Miracles, tous les clochards de Lyon semblent s'être donné rendez-vous. Certains ronflent. D'autres tenaillés par la vermine, se retournent, grommellent, se grattent. Des jurons et des propos orduriers s'échangent parmi les ricanements, les interpellations, les cris.

Yasreg choisit un coin qu'il croit tranquille, à côté d'une forme indistincte recouverte d'une couverture. Impossible de dormir, il se couche tout habillé sur le lit qu'il a loué, cherche à s'habituer à l'odeur écœurante.

Des épaves humaines, dont un grand nombre d'infirmes, circulent partout, à propos de tout et de rien, se bousculent parfois, s'enguirlandent. Presque tous sont entièrement nus. Bougeotte générale, mais pas de complexe dans l'établissement. Manifestement Yasreg touche le fond du panier, une sorte d'astral bas. Cuvant sa cuite, une cloche entrouvre ses couvertures et se soulage longuement par terre. Des grognements, des couinements, des onomatopées inintelligibles mais suggestives émanent, de cette humanité de cauchemar, pouilleuse et puante.

Tout cela passe sans transition du sordide au grotesque en frôlant parfois le pathétique. Image hallucinante, tableau surréaliste pitoyable, dans la lueur bleutée des ampoules électriques, qui montre sans pitié tout le dénuement, la misère d'une foule de marginaux inconnus, anonymes. Comment parviennent-ils à survivre dans le marasme général? Mystère!

Mais le paquet sur le lit d'à-côté remue soudain. Le voilà qui rejette la couverture qui le recouvre et s'arc-boutant sur le bord du lit de Yasreg se rétablit entre les deux lits. Avec une rapidité née d'une longue habitude et justifiée sans doute par un besoin impérieux de vidange, un homme-tronc, un cul-de-jatte, s'empare d'une caisse à roulettes qu'il détenait sous son lit et avec une rapidité stupéfiante, fonce vers les toilettes au milieu d'une explosion d'hilarité, de protestations et d'encouragement à foncer plus vite. Le malheureux est nu comme un ver.

Manifestement le maximum a été fait par ceux qui gèrent courageusement cet établissement, où malgré tout, les plus démunis trouvent quand même un toit pour la nuit. Les conditions d'hygiène, de propreté, de moralité sont imposées, mais comment exiger leur respect par semblable faune. La tâche est manifestement impossible.

Le petit déjeuner se limite à une tasse de café "erzats". On peut avoir du pain si on a des tickets et en principe l'argent pour payer. Mais les plus pauvres ne paient pas. Sans tickets, on peut obtenir des sardines encaquées dans le sel. Elles ne coûtent pas cher et Yasreg en achète quelques-unes. Mais il n'a pas encore atteint le stade où on avale n'importe quoi. Il devra connaître cette expérience enrichissante plus tard.

Autour de lui, les miséreux le regardent. Sans doute se demandent-ils ce qu'il fait là. Il n'est manifestement pas encore tout à fait un des leurs.

. . .

La faim, les sentiments embryonnaires, les appétits instinctifs ont profondément creusé les traits de certains visages, accentuant encore leur peu d'attirance. Un monde à part, caché, frustre, marginal, à peine sorti de l'animalité, encore soumis au grégarisme ancestral est dévoilé à Yasreg.

Ce dernier abandonna ses sardines sur la table et la moitié de sa boisson. Quittant l'endroit, il se retourna. Tout était englouti.

MARSEILLE: 30 AVRIL 1941 - CAMP Ste MARTHE

Une guérite, un poste de garde composé de Sénégalais. Le Camp Ste Marthe, Centre de Recrutement pour la Légion Etrangère, sert en même temps de camp de transit pour les troupes coloniales françaises en instance de rapatriement. Une tour de Babel où se coudoient des Marocains, des Tunisiens, des Algériens, des Annamites et bien entendu toutes les nationalités qui composent la Légion. Tout cela fait plus ou moins bon ménage dans des conditions de promiscuité et d'hygiène fort discutables.

Yasreg présente son document d'entrée au sous-officier de service. La barrière d'accès est levée. Un monde nouveau se manifeste. D'abord c'est une date exceptionnelle que le 30 avril. C'est le jour de fête de la Légion. Cette dernière commémore et honore la date du 30 avril 1863. Ce jour là, un jeudi, une compagnie d'infanterie de la Légion Etrangère au Mexique résista jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier homme face à plus ou moins 3.000 Mexicains, remplissant et réussissant de la sorte une mission d'importance primordiale. Ce fait d'armes, unique dans les annales militaires, est à la base d'une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le 30 avril, le colonel du régiment et les officiers servent les simples légionnaires. Toutes les punitions sont levées et, en principe, chacun a droit à sa guindaille.

Yasreg, à l'époque, ignorait ces détails et ne fut pas peu surpris d'être reçu dans l'enthousiasme éthylique d'une assemblée de rescapés d'Indochine et d'ailleurs. Parmi eux, de nombreux allemands, des espagnols revenant des brigades internationales d'Espagne, des polonais, des russes: bref, une foire cosmopolite où chacun, dans l'euphorie factice procurée par le pinard de troupe s'égosillait à répéter les chansons grivoises légionnaires.

Invité à participer à ces fraternelles agapes, Yasreg se borna prudemment à n'absorber que la nourriture fruste mais abondante qu'il trouvait providentiellement à sa disposition.

Mais cette atmosphère de gaudriole n'était pas naturelle. Les circonstances, les effets de la défaite, l'incertitude perturbaient les esprits. Des règlements de comptes survenaient parmi ces gens dont beaucoup avaient connu les vrais combats. Ces manifestations d'énervement plus bruyant que dangereux, heureusement, avaient néanmoins leurs côtés comiques. L'état d'éthylisme de la majorité des convives rendaient ces exaspérations verbales, plus truculentes qu'efficaces.

Il se dégageait néanmoins de tout cela, un fond de sordidité, une ambiance de bas étage qui ne s'avéraient guère de nature à rasséréner les futurs engagés.

Spectateur intrigué de cette bacchanale, Yasreg fit le point. Il pouvait se considérer comme satisfait. Quinze jours après son départ de Belgique, il avait atteint Marseille. Pourtant, il n'était nulle part.

Que faire? Signer pour la Légion, c'était abdiquer toute liberté d'agir. C'était faire partie intégrante d'un monde fermé, hermétique. C'était aussi accepter une discipline très dure, pour aboutir où, à quoi? Ce qu'il en avait vu en ce jour spécial, n'était pas susceptible de le rassurer. Yasreg lutta contre une sorte de fatalisme, pour ne pas crouler, pour accepter cette solitude morale qui le laissait perplexe devant ce qu'il convenait de faire, devant sa destinée.

Pas un ami, personne à qui demander conseil, rien qu'un entourage d'ivrognes, une ambiance, d'inconnus véhéments dont certains manifestaient une grossièreté insoutenable. Aux yeux encore neufs de Yasreg, tout cela apparaissait répugnant et vil.

A 21 ans, Yasreg n'avait pas encore atteint le sens des nuances. Il connaissait peu de choses et pire encore, il croyait en savoir beaucoup d'autres. Il allait, face à ce qui l'attendait, acquérir graduellement la force d'inertie, qui, jointe à une lucidité aiguisée par les épreuves, les privations, et surtout, la pleine et totale compréhension du fait qu'il ne pourrait compter que sur lui-même, devenir un autre être.

Il passa la nuit à même le sol. Puis, il constata qu'il avait des poux. Ecœuré, honteux, il fit de son mieux pour faire disparaître ces familières bestioles. N'empêche! Quelle déchéance! Mais il fallait poursuivre, continuer...

Le 1er mai 1941 était férié également, du moins Yasreg le suppose puisque la cuite générale continua. En compensation, il y avait de quoi se nourrir. Bref, tout se passa bien, à part quelques pugilats homériques.

Notable différence le jour suivant. Réveillé en sursaut par une bourrade dans les côtes, Yasreg dévisagea un individu mi-civil, mi-militaire, qui lui enjoignit de s'emparer d'un balai de rotin et de brosser les locaux. Apparemment, il était le seul candidat à l'engagement, les autres semblaient avoir disparu.

Le nettoyage dans la chaleur et la poussière consistait tout simplement à transférer cette dernière d'un point à un autre. La crasse régnait en maîtresse partout, elle était incurable compte tenu de la vétusté des bâtiments. Yasreg mania l'engin avec une énergie mitigée, s'attirant des remarques acerbes de l'individu qui selon lui, remplissait les fonctions de caporal de chambrée.

Une envie énorme, submergeante, poussa soudain Yasreg a quitter ces lieux, s'en aller, laisser tout tomber, disparaître, reprendre la route solitaire. Quitter Ste Marthe ne présentait aucune difficulté. Il était plus difficile d'y entrer. Rien ne le forçait à s'engager. Mais l'endroit avait son côté avantageux non négligeable: il fournissait à manger gratuitement. Cela méritait plus qu'une considération superficielle. Mais un ordre bref le rappela soudain au sens des réalités:

"Vous là-bas, le candidat. Passez au bureau... au trot!"

INTERMEDE: Dans sa situation, réduit à l'état d'une vulgaire cloche, Yasreg n'avait pas le choix des moyens. De plus, au cours des visites médicales passées à Lyon avant son engagement provisoire, il avait constaté qu'il ne faisait médicalement pas le poids. En effet, sur la balance médicale, il se situait bien en dessous des normes.

Sa conviction était bien assise sur le fait qu'il ne serait jamais admis. Il cherchait à gagner du temps, à se resituer dans un contexte d'action vers le but qu'il s'était tracé: gagner l'Angleterre et continuer la lutte.

Ne pouvant évidemment faire part de ses préoccupations à celui qui l'interrogeait, il fit simplement la réponse qu'il avait gratinée longtemps d'avance:

"J'ai 21 ans et je cherche l'aventure. Je crois la rencontrer à la Légion Etrangère".

C'est cette réponse qu'il donna à l'officier qui lui posa la question attendue: "Pourquoi voulez-vous vous engager à la Légion?"

Yasreg se retrouva quelques minutes plus tard face aux médecins du centre de recrutement. Hirsute, crasseux et pouilleux, il fut admis sans cérémonie sous la douche et nanti d'un bout de savon "ersatz". Il n'était pas seul à passer sous la douche. En file indienne et en tenue d'Adam, trois minutes d'eau tiède devaient suffire. Quel soulagement quand même, ce simple contact minute, sous les engueulades des infirmiers. Cela valait bien une incursion au Camp Ste Marthe, même si l'intention de signer devenait de moins en moins évidente.

La visite médicale approfondie suivit, en série, mais minutieuse. A la Légion, il ne faut pas un doigt de pied de travers. Les sacs d'os que nous étions, étalaient leur pitoyable humanité face au regard inquisiteur des médecins du lieu. On ne leur fit grâce de rien: la vue, l'ouïe, les dents, les exercices d'assouplissement, l'examen approfondi de la cage thoracique, les réflexes, le poids, etc. tout cela au vu et au su de toute l'assistance.

Yasreg passa ses épreuves de façon satisfaisante. A Marseille, il faisait le poids. Par quel miracle? Sans doute était-il un peu mieux lesté que d'habitude. Il se retrouva dehors, apparemment admis.

La signature du contrat devait se faire un jour ou deux plus tard. L'engagement était de 5 ans.

Yasreg constata une fois de plus que quand l'armée confie une responsabilité aussi mineure soit-elle à un imbécile, ce dernier s'empresse d'en abuser. Ce fait typique, objet de constatation quasi générale devait précipiter sa décision de ne pas signer. On aurait pu croire par l'attitude des faisant fonction de caporaux qui sévissaient sans vergogne dans le landerneau au milieu de la grossièreté générale, qu'ils voulaient enlever aux candidats à l'aventure toute velléité de s'engager.

Les corvées les plus rebutantes pleuvaient. Les procédés moyenâgeux d'élimination scatologique en usage au Camp Ste Marthe, joints à la chaleur du lieu, retournaient l'estomac des mieux doués pour ce travail. A ces joyeusetés s'ajoutait "la pluche", qui consistait, pour ceux qui l'ignoreraient encore, à nettoyer les légumes crus ou secs. Yasreg a le souvenir d'avoir cherché "la petite bête" dans les pois chiches, bourrés de charançons, ou dans les lentilles qu'il fallait extraire une à une des tas de cailloux présentés à la sagacité des candidats légionnaires. Le 30 avril et ses agapes étaient déjà loin dans les souvenirs.

"Rappelez-vous que vous les becquetterez, comme vous les aurez nettoyés, tas de fainéants!" affirmait le personnage appelé à exercer la surveillance requise sur cette délicate opération.

Yasreg se rappelle ce dîner, où le gravier qui n'avait pu être éliminé croquait sous la dent. Il décida alors de profiter de la première occasion pour lever le pied. Personne n'avait d'uniforme. Il fallait attendre la signature du contrat pour se coiffer, non pas du képi blanc, mais du fameux bonnet de police à deux pointes. Pour ceux qui avaient le mollet bien fait, les bandes molletières en relevaient le galbe. Pour les autres, ils avaient bonne mine.

Le lendemain Yasreg quitta le Camp Ste Marthe, pour, pensait-il ne jamais y remettre les pieds.

Une idée lui avait été suggérée pendant son séjour à Ste Marthe. Pourquoi ne pas contacter la légation de Belgique à Marseille? Après tout, pourquoi pas? Autant essayer...

Yasreg essaya. Il n'était d'ailleurs pas seul. D'autres belges, jeunes et moins jeunes essayent d'obtenir de ce qui subsistait du tissu diplomatique, une aide qui leur permettrait de sortir de leurs problèmes. Ceci s'avéra, évidemment illusoire. Plus rien ne subsistait en France de ce qui avait été une collaboration entre Etats. Le chaos régnait à la Légation, au milieu d'une désinvolture officielle teintée de hargne. Les gens en place ressentaient comme une atteinte à leur dignité, à leur quiétude, le fait d'être astreints aux visites d'une foule de gens hérissés de problèmes parfois épineux, mais qui tous se rencontraient sur un point commun: les poches vides. Bref, ces fonctionnaires "belges" n'étalent pas contents. Ils le montraient. A leur décharge disons que, sans instructions valables quant à leur pouvoir d'agir, ils se sentaient à peine tolérés par les autorités de Vichy.

Yasreg eut droit au pensum d'usage d'un petit vieux, chétif, bilieux, qui l'enguirlanda copieusement pour se trouver en France dans une situation qu'il qualifia à juste titre d'illégale. L'indignation secouait le personnage au point qu'il en perdit ses besicles. Il les ramassa, les remit en place, et continua en ses termes:

"A votre âge jeune homme, au lieu de courir les rues ici comme un vagabond, vous devriez être en Belgique, participer à la reconstruction du pays. Je ne peux rien pour vous, sauf vous inviter à vous présenter aux autorités françaises pour être rapatrié.

"Vous allez recevoir un ordre de marche et vous rejoindrez le dépôt des archives de l'Armée Belge, Chemin de Maurin à Montpellier. Vous y prendrez contact avec le Cdt F. qui en temps utile prendra ses dispositions pour vous renvoyer en Belgique.

"Pour le reste, puisque vous vous êtes mis dans la situation où vous vous trouvez de votre propre faute, vous devrez vous en sortir par vos propres moyens. Nous n'avons, ni le pouvoir, ni les possibilités de vous aider financièrement et vous devrez vous débrouiller pour obtenir votre carte de ravitaillement. Vous comprendrez sans difficultés, qu'il ne nous est pas possible d'aider des gens comme vous, que nous considérons comme des déserteurs."

Yasreg ne répondit pas, contrôla son envie féroce de cogner, et se retrouva dans la rue.

Que faire? D'abord gagner Montpellier, ensuite on verrait. En effet, dans l'optique simpliste du vagabond Yasreg, il s'agissait d'une étape vers l'Espagne. Tout ce qui le rapprochait de cette destination tournait à son avantage.

Autour de lui, la foule anonyme circulait avec des visages fermés comme des murs. Il longea des quais où la cohue se coudoyait. Sur le sol gisait un homme qu'il dut enjamber. Le pauvre diable était inerte, mais personne apparemment n'y prêtait attention. Etait-il mort? ... de faim peut-être?

Simple incident de parcours, bien sûr, dont Yasreg devait conserver le souvenir. Image d'un monde où l'égoïsme prenait le pas sur tout autre sentiment. Dans sa candeur naïve, l'indifférence cauchemardesque de ces gens qui enjambaient simplement le pauvre diable sans lui prêter secours, lui paraissait ignoble.

Dans son cas, que pouvait-il attendre de cette masse? Ulcéré, écœuré, il ressentait ce fait banal, la mort d'un pauvre, comme un apport supplémentaire à son propre désarroi. Il réalisa dans toutes ses fibres la précarité de sa situation.

Que faire? D'abord sortir de cette ville où il étouffait, gagner la grand'route, respirer un autre air. Ensuite chercher du travail pour se constituer un pécule avant de progresser davantage. Il fallait aussi résoudre d'urgence le problème de sa carte de ravitaillement, à présent périmée.

Avec amertume, il repensa aux gratte-papiers en place, à leur stupidité, à leur veulerie. Il aurait volontiers vomi, s'il avait eu quelque chose à vomir. Ces gens allaient sans doute servir les Boches, dès qu'ils recevraient leurs instructions et, comme des rats, s'installeraient dans leurs trous pour y attendre des temps meilleurs. Yasreg n'a jamais digéré la hargne de ce petit parasite vieilli, image d'un certain monde en train de crouler, image aussi de la médiocrité aigrie de toute une vie. Avec le recul du temps, ce jugement féroce s'est enrobé de pitié. Yasreg a acquis à présent, à ses dépens, le sens des nuances. Il se rappelle la scène, le visage, l'ambiance, mais le nom est oublié. La page est tournée.

La route est belle, un peu sinueuse, elle serpente au milieu des coteaux couverts de vignobles, des maisons coquettes baignées de soleil. La chaleur monte, le ciel est sans nuages. Parfois une échancrure du décor permet la vision toute proche de la mer bleue. Les relents de cantharides se mêlent aux cris des mouettes. C'est vrai, des êtres vivants sont encore libres, si l'humanité ne l'est plus.

Les kilomètres s'additionnent. Presque pas de trafic, les rares voitures à gazogène font ce qu'elles peuvent en crachant leurs fumées noires. Mais leurs conducteurs, ne semblent même pas remarquer que Yasreg est à pied.

Ah! Voilà un village... il est complet avec sa mairie, son église et son école. Endroit paisible, on dirait que le temps s'y est arrêté. Une place ombragée d'arbres, quelques boutiques, des estaminets. Yasreg s'assied sur un banc. La soif le tenaille. Il regarde autour de lui. Ah! Une fontaine, il va pouvoir boire, se rincer la figure... quelle aubaine!

En face de lui, toute proche, une cour d'école. Des jeunes filles y sont en récréation. On l'aperçoit. Des groupes se forment, des réflexions fusent parmi cette belle jeunesse, au milieu des rires étouffés.

"Non, mais regardez-moi cette cloche!"

"D'où sort-il, ce sans-culotte?"

"Ah, oui, il a découvert l'eau, il n'attend plus que l'invention du savon!"

Ces jeunes personnes sont jolies, rieuses comme toutes les filles de leur âge. Mais Yasreg a 21 ans. Quelques-unes le considèrent avec pitié, d'autres avec mépris, toutes avec curiosité. Le pauvre hère se sent soudain face au mur de la honte, de l'humiliation, de la solitude. Mais que le lecteur se rassure: Il a toujours son pantalon, du moins ce qu'il en reste.

Il se lève, traverse la place, continue la rue principale, remarque finalement que les passants le dévisagent. Yasreg se ressaisit, se demande pourquoi. Puis la compréhension lui vient: son visage est couvert de larmes. Il ne s'en était même pas rendu compte.

MISE AU POINT

A ce stade, Yasreg voudrait brièvement préciser quelques détails qui lui paraissent importants pour la saine compréhension de son récit. Il se défend d'avoir tout simplement rédigé une sorte de moment du "mol". Il insiste sur le fait qu'il ne relate et ne relatera que ce qui lui reste de ses souvenirs personnels. Plus de 40 ans se sont écoulés. Bien sur, Yasreg a évolué. Ce n'est plus le même homme que celui qui arpentait la France occupée pour tenter de faire ce qu'il jugeait devoir faire. Mais il y a toujours des points communs entre ces deux personnages devenus différents: l'entêtement d'abord, et surtout, la compréhension lucide qu'ils n'ont jamais pu compter que sur leurs propres forces.

Ceux qui lui font l'honneur de le lire, savent qu'il ne dit que ce qu'il veut bien dire. Il évite et évitera soigneusement de nommer qui que ce soit. Bien des détails ont été omis afin de rendre le texte le moins ennuyeux possible. Rien de ce qu'il a dit et a à dire n'est romantique ni spectaculaire. Il croit nécessaire de répéter que sa seule intention est purement subjective. Yasreg fait son bilan. Il n'a rien d'un héros. Il se défend de vouloir faire œuvre littéraire. Ce texte n'est pas destiné, à la publication, mais bien à quelques amis qui lui ont demandé de le faire.

Il voudrait ajouter ceci. Face au Midi de la France occupée, réduit au vagabondage, sans toit et sans moyens d'existence dignes d'être mentionnés, Yasreg n'aurait pas duré longtemps sans l'aide de nombreuses personnes. La gentillesse, le désintéressement et le sens de l'hospitalité de ces anonymes ne peuvent être passés sous silence. Il n'a malheureusement comme possibilité d'exprimer sa gratitude que quelques phrases qui resteront par la force des choses, confidentielles.

Le bâtiment municipal de ce village, est conforme à la tradition. On rencontre pratiquement le même dans toutes les localités françaises. Celui-ci a ses murs peints à la chaux. On a placardé dans un désordre pittoresque, les communiqués officiels de l'Etat Français du Maréchal. Comme chacun sait ce dernier a remplacé la République. L'œil est attiré d'emblée vers les affiches appelant la jeunesse à servir dans l'armée ou dans les organisations étatiques: volontaires pour ceci ou cela. Il y en a pour tous les goûts. On en trouve même qui vantent les vertus de la réconciliation franco-allemande, par le truchement du travail volontaire.

L'endroit est paisible, presque désert. Yasreg entre. Dans le fond d'un couloir, face à l'entrée, une porte est ouverte.

Un homme de forte taille, moustachu, installé dans un fauteuil de rotin le regarde entrer. Les deux hommes se dévisagent. Yasreg se sent plutôt intimidé. Des mouches bourdonnent dans les quelques secondes de silence, il s'agit pour notre vagabond d'obtenir une nouvelle carte de ravitaillement en remplacement de celle qu'il détient. Elle est périmée. S'il dispose encore de quelques francs, il n'a plus de tickets, donc ne peut plus rien acheter.

"Que puis-je faire pour vous?" dit l'homme assis.

"Excusez-moi" bredouille Yasreg. "Je voudrais parler à Monsieur le Maire"

"Eh bien!" dit l'autre, "Allez-y c'est moi le maire".

Gêné, Yasreg sort le document qu'il a reçu de la Légation Belge de Marseille.

"Ma carte de ravitaillement est périmée" dit-il, "je voudrais la changer. Comme vous voyez, je dois joindre Montpellier par mes propres moyens. J'ai encore de l'argent, mais plus de tickets."

L'homme continue à le dévisager sans un mot. Puis, il se lève, va chercher une carte dans une armoire murale, la remplit, signe, appose un cachet et la lui tend. Il ne semble même pas avoir regardé l'ordre de marche de notre voyageur sans bagages.

"Vous êtes belge" dit-il - "Restez en France. Ne vous laissez pas rapatrier. Vous trouverez du travail dans les environs si vous voulez. Pour le moment, on sulfate les vignes. Après, il y aura les vendanges, de quoi vous débrouiller quelque temps".

"Merci" dit Yasreg. "En effet, je voudrais travailler quelques temps pour me constituer un pécule. Il n'est pas souhaitable pour moi, de rentrer en Belgique pour le moment. J'ai bien sûr mes raisons".

Le maire se lève, se dirige vers l'armoire qui comble l'encoignure, l'ouvre, en sort un quignon de pain, des olives, un fromage de Roquefort et un litre de rouge.

"Tenez" dit-il, "vous devez avoir faim. Nous allons manger un bout ensemble."

Yasreg constata une fois de plus que la Providence ne l'abandonnait pas. Ce brave homme qui n'a pas réellement vérifié son identité lui a offert sur sa "bonne mine" une carte de travailleur lourd. Cette carte est réservée aux terrassiers, aux bûcherons, à ceux qui exercent une activité particulièrement fatigante.

Le maire le regarda manger sans le faire lui-même. Un verre de pinard compléta le repas.

"Si vous voulez du travail, présentez-vous de ma part à la ferme..., c'est à 2 Km d'ici; bon voyage et bonne chance".

La gorge serrée Yasreg remercia, sortit de la mairie et reprit la route. Un peu plus loin, à l'écart, il sortit sa carte de ravitaillement toute neuve, l'ouvrit... Elle contenait un billet de 100,- francs pliés en quatre.

Le sulfatage des vignes est destiné à détruire les insectes qui s'y attaquent. Le travail est simple mais dur car il s'agit de coltiner des heures durant une sorte de bonbonne contenant un produit pulvérulent toxique. Un tuyau de caoutchouc et un système de vaporisation permettent la projection du produit sur les sarments, le feuillage et les raisins encore verts. Le tout en plein soleil.

Yasreg a fait partie d'une équipe de sulfatage. Il a souvenance d'avoir tenu le coup cinq jours, de 7 heures du matin au coucher du soleil. Avant le départ pour la vigne, on déjeunait sommairement. A midi, on amenait de la soupe, des légumes et du pinard. On recommandait de ne pas boire d'eau. Le soir, on soupait avec des œufs, du poulet ou du fromage.

L'intéressant, c'était la rémunération. Il y avait aussi la possibilité de laver les vêtements, de reprendre une allure un peu plus convenable. Il eut aussi droit à une couverture et un tas de foin. Les fermiers n'étaient pas riches mais ils lui offrirent une paire d'espadrilles à semelles de corde, plus confortables que les grosses godasses qui l'avaient amené où il était.

MONTPELLIER: Chemin de Maurin

A cet endroit, dans un terrain vague cerné de murs, un dépôt d'archives de l'Armée Belge avait pris refuge. Des caisses en bois empilées dans un hangar, 2 camions hors d'usage et un tas de matériel hétéroclite remplissaient le dépôt. En entrant, il fallait passer par le bureau du Commandant F. et se faire connaître. Un personnel militaire, mais vêtu en civil, attendait les instructions qui devaient normalement venir de Belgique. Dans cette expectative qui pouvait prendre du temps, chacun se débrouillait comme il pouvait. Beaucoup de belges en détresse y avaient échoué.

Le Cdt F. était borgne. Il buvait beaucoup et n'était pas facile à vivre. Mais il était accessible aux gens sincères et les explications fournies par Yasreg le convainquirent sans difficulté qu'il ne pouvait être question de rapatriement pour lui. Ainsi Yasreg entra en contact avec le Capitaine C., officier français du 2e bureau avec qui il eut une conversation instructive et utile.

Cet officier lui proposa même de le faire français en 5 minutes.

Pour des raisons évidentes, le vagabond Yasreg refusa cette proposition. Elle lui aurait certainement assuré une certaine aisance matérielle et la résolution pour un temps de ses problèmes, mais c'en était fini de sa liberté d'action. Un corollaire évident, était la renonciation à gagner l'Angleterre. Il ne pouvait en être question.

INTERMEDE: Décor:

Un salon cossu, avec au mur les portraits du Roi Léopold III et de la Reine Astrid cravatés de tricolore. Le milieu est belge, cela se voit. Des tapis, de confortables fauteuils et des tableaux de maîtres forment un ensemble recherché et de bon goût. Une assemblée de personnes bien vêtues, de dames élégantes et de jeunes filles bien élevées l'occupent. C'est le lieu de ralliement, si on peut dire, de la colonie belge de Montpellier.

Elle groupe surtout des gens exerçant des professions libérales, qui sont toutes soumises à l'interdiction d'exercer décrétée par Vichy. Elles ont pour chef de file, le Docteur ... lui-même réduit à l'inactivité. Beaucoup de ces personnes habitent la France depuis de nombreuses années. Sous un aspect souriant et affable, tout le monde est tendu, désorienté. On attend du gouvernement belge (?) des décisions diplomatiques. On pourra sans doute se barder de patience.

Pour le moment, chacun regarde curieusement Yasreg qui vient de pénétrer dans le salon, introduit par deux boy-scouts en costume belge. Que vient-il faire dans cette galère? Comment s'est-il faufilé là?

C'est très simple, le Cdt F. lui a tout simplement demandé de remettre une lettre au docteur ... cité plus haut. Chargé d'attendre une réponse écrite éventuelle, Yasreg se voit introduire dans ce milieu inconnu où il n'est manifestement pas à sa place. Situation embarrassante pour la dignité du malheureux, ou plutôt pour ce qui lui en reste. Personne ne lui adresse la parole. Des coups d'œil furtifs s'échangent dans la galerie. Ces gens-là sont trop polis pour sourire, mais les réflexions se chuchotent de bouche à oreille. Contrôlée mais malgré tout bien apparente, la question que tout le monde se pose est claire et nette: "Qu'est-ce que cet individu vient faire ici?" Yasreg n'en mène pas large.

La situation devient franchement déplaisante et plus humiliante encore, quand il constate que les deux scouts qui l'ont fait entrer, très gentiment d'ailleurs, circulent partout en présentant une sorte de sébile.

"A votre bon cœur. Mesdames et Messieurs, pour venir en aide à notre jeune compatriote qui doit être rapatrié!"

Yasreg était sur le point de quitter l'endroit sans cérémonie, mais il n'avait pas le choix, car c'était probablement le Cdt F. qui avait organisé la chose pour lui venir en aide.

Bref, Yasreg se sent promu. Il n'était que vagabond, le voilà devenu mendigot.

VINGT-SEPT MAI 1941: AUTRE DECOR

La scène se passe en plein centre commercial de Montpellier. Un bistrot. L'alcool est autorisé ce jour-là, comme d'habitude un jour sur deux. Il faut sans doute ravitailler l'armée allemande en pinard. L'endroit est bien achalandé, c'est jour de marché aux légumes. Des discussions diverses, sur tous les sujets mais aussi à mots couverts, sur De Gaule, sur la bataille de Crète qui tourne à l'échec pour les Britanniques. La propagande allemande diffusée par la presse fait état d'une victoire totale. On ne parlera pas, bien sûr, des pertes énormes supportées par les troupes allemandes et de l'élimination virtuelle de la fameuse division de parachutistes "Herman Goering". La fleur de la jeunesse hitlérienne est restée sur le terrain, mais seule la radio de Londres le signale à travers le brouillage. Et puis il y a aussi la bataille navale qui se déroule pour le moment entre Brest et l'Irlande. Les Allemands ont annoncé la veille que le "Hood", le cuirassé le plus prestigieux de la flotte britannique avait été coulé. En dépit de l'animation ambiante, les visages sont tirés. On sent que la situation est grave pour l'Angleterre qui subit revers sur revers. En dépit de Mers-el-Kebir, le seul espoir des patriotes français réside dans la victoire de leurs anciens alliés.

Yasreg sirote une chopine de vin rouge. Ce jour-là, il s'est offert le luxe d'un dîner au restaurant puisqu'il avait des tickets et de quoi payer. Sa situation n'est pas brillante, mais s'est malgré tout améliorée. Il dispose à présent d'un pécule obtenu par son travail et aussi par le produit de sa mendicité involontaire. Seul dans son coin, sa jeunesse reprend le dessus. Il a retrouvé un certain optimisme et ne voit plus l'Espagne très lointaine. Ses préoccupations n'ont évidemment pas changé, que faudrait-il faire?

Il perçoit comme dans une sorte de rêve le brouhaha des conversations. Soudain, un des consommateurs se lève: "Madame", dit-il haut et clair, "videz un verre à tout le monde, le Bismarck est coulé".

Une sorte de stupeur saisit d'abord l'assistance. Le silence s'installe pendant quelques secondes. Puis Yasreg est le témoin d'un fait qu'il n'oubliera jamais. D'un seul élan, toutes ces personnes qui vraisemblablement ne se connaissaient pas, se lèvent, se mettent au garde-à-vous. C'est un geste spontané, irrésistible.

Yasreg lui-même suit le mouvement. Et une vibrante Marseillaise retentit. Les gens dans la rue s'agglutinent, forme une foule qui grossit, étonnée d'abord puis réceptive. Des gens pleurent.

L'atmosphère est poignante, une lueur d'espoir est passée. Le vagabond Yasreg ne connaît pas le chant national français, mais il est pris aux tripes comme tout le monde.

Qu'est-ce que le BISMARCK?

Ce cuirassé allemand de 45.000 tonnes, chef-d'œuvre de construction navale, réputé incoulable, était le vaisseau le plus lourdement cuirassé du monde. Son armement lourd comportait 8 canons de 15 pouces. Sa vitesse égalait et même dépassait celle des cuirassés britanniques les plus rapides. Seuls les plus puissants parmi ces derniers étaient capables de se mesurer à lui.

Pour l'Angleterre en guerre, la seule présence de ce bâtiment constituait une effroyable menace pour son ravitaillement et par conséquent pour la poursuite de la guerre.

Pour conjurer ce danger mortel, l'Amirauté britannique était contrainte de conserver à portée d'action immédiate les navires de guerre capables d'opposer une riposte efficace à ce mastodonte. Pour cela il fallait dégarnir d'autres théâtres d'opérations. Les conséquences étaient tragiques compte tenu des responsabilités qu'assumait, bon gré mal gré, la Royal Navy à l'échelle mondiale.

Le 27 mai 1941, le Bismarck, gravement endommagé le jour précédent par le Prince of Wales au cours d'une bataille navale qui avait vu l'explosion et la disparition en quelques minutes du Hood, fleuron de la Flotte britannique, fut coulé à son tour. Incoulable au canon, impossible à gouverner suite aux terribles avaries qu'il avait subies au niveau de flottaison, il fut finalement éliminé de la surface des mers par les avions torpilleurs.

Le Bismarck coula pavillon haut. Il n'y eut que quelques survivants.

SAINT-BEAUZELY -AVEYRON: mi-juin 1941

Le pittoresque de l'endroit mériterait de s'étaler sur une infrastructure touristique. Tout ici est beau, calme, mais très pauvre.

Chef-lieu de canton, le village ne groupe qu'une centaine de maisons agglutinées dans un cadre de murailles moyenâgeuses partiellement en ruines. Le haut-lieu du patelin est uniquement fréquenté par les rats et les chouettes. C'est le château, en ruines lui aussi et hanté, naturellement. Ce qui en reste fait quand même bonne figure dans l'ambiance un peu surréaliste qui prévaut. La nuit, le tout semble sortir d'un conte fantastique, teinté de cauchemardesque. L'impression est encore renforcée par l'éclairage chiche des ruelles et des habitations. Les venelles étroites pavées de gros, les ornières creusées à même la pierre par des siècles de trafic rural, les maisons lépreuses, suggèrent une atmosphère sinistre et déprimante pour ceux qui n'y sont pas nés.

L'attitude des gens est spéciale, elle aussi. Il semble qu'ici le temps se soit arrêté. Les habitants, agriculteurs et bergers pour la plupart, se révèlent peu loquaces, taciturnes. Gomme tous les isolés, repliés sur eux-mêmes dans ce trou perdu, on sent leur méfiance ancestrale instinctive envers tout ce qui est nouveau, ce qu'ils ne connaissent pas. La guerre parait n'avoir amené aucun changement à leur mode de vie, immuable et routinier. On dit que ceci résulte en partie du fait que le petit vin local, acide et traître, provient de raisins qui ne parviennent jamais à maturité faute de soleil.

Dans sa lutte pour survivre, Yasreg a connu Saint-Beauzély.

Montpellier était devenu malsain pour lui. La menace d'être remis aux mains des Fritz à la ligne de démarcation se concrétisait. Les autorités de Vichy, sous la férule du Maréchal vieillissant, optaient de façon de plus en plus visible pour la collaboration. Pour notre vagabond c'était là une épée de Damoclès permanente. Le Secours national, les bonnes sœurs avec leurs nouilles à l'eau l'avaient parfois sauvé de la disette. Malgré la gratitude qu'il leur devait le pauvre hère ne pouvait se permettre de continuer ce régime sans tomber malade. Il avait donc offert ses services, comme manœuvre, aux "Chantiers ruraux de l'Aveyron", d'où sa présence à Saint-Beauzély.

Le travail consistait à creuser à flanc de coteau une route rurale destinée à desservir plus facilement deux villages isolés. Il se vit donc astreint par les circonstances à manier les outils obligés du parfait terrassier: la pelle, la pioche et la brouette.

Les gens qui l'entouraient, marginaux comme lui, participaient avec une énergie mitigée à la réalisation de cette entreprise, sinon grandiose, du moins localement utile.

Après une semaine de ce régime abrutissant, gonflé de navets à l'eau et de topinambours douteux, Yasreg décida de lâcher tout et de reprendre la route. Jules D., un compagnon d'équipe lui emboîta le pas. Tout le monde avait perçu une avance sur le salaire afin de régler les dettes de cantine. Cette dernière attend toujours son dû.

DECOR: Un hameau abandonné dans la nature

Terre sauvage et peu peuplée, l'Aveyron, à l'époque où se situe ce récit, est de plus en plus frappé par l'exode rural. Ses habitants abandonnent une terre qui ne nourrit plus son homme. La jeunesse va chercher ailleurs ce qu'elle ne trouve plus sur place.

Une pénible impression de tristesse, de mélancolie sinistre se dégage des humbles demeures vides où des traces d'ancien bonheur se remarquent encore ici et là. Une sorte de pudeur empêche les deux marginaux de franchir les portes ouvertes.

Un chemin caillouteux traverse le hameau, suit la colline, contourne un boqueteau et soudain, apparaît un troupeau de moutons.

Pas bien grand, une trentaine de bêtes s'est dispersée sur une pente. Pas de chien visible, mais, assis sur un rocher, un bonhomme coiffé d'un feutre délavé et enveloppé d'une sorte de cape qui le couvre de la tête aux pieds. Ce personnage presque biblique, c'est le berger. C'est un vieillard, sec comme un sarment de vigne, qui se lève et incline la tête en guise de salut. Impressionné par son expression de dignité humble, de sérénité, de calme intérieur, Yasreg s'approche: "Monsieur", dit-il, "pouvez-vous nous dire s'il existe une auberge dans les environs. Nous avons traversé le village mais nous n'avons rencontré personne. Tout semble abandonné ici. Sommes-nous bien sur la route de Lodève?"

"Oui, Messieurs", répondit le berger, "vous êtes sur le bon chemin, un peu plus loin vous rejoindrez la grand'route qui y mène. Pour le reste, il n'y a pas d'auberge ici, ni plus loin d'ailleurs. Moi-même et mon épouse sommes les seuls habitants à 10 kilomètres à la ronde."

"En ce cas", demanda Yasreg, "pourriez-vous nous vendre quelque chose à manger. Nous devons gagner Lodève aujourd'hui encore, si possible et à pied car, à notre connaissance, il n'y a ici aucun transport public".

"En effet, il n'y a un autobus dans les deux sens qu'une fois par jour et vous ne pourrez l'emprunter aujourd'hui. Il est déjà passé. Je vais vous conduire chez moi, ce n'est pas loin... Ma femme vous fera quelque chose à manger".

Toute proche, une bâtisse toute simple, à côté d'un hangar à foin, d'un tas de fumier et d'une étable. Quelques poules picorent ça et là. Mais la porte de l'étable s'entrebâille et une femme âgée en sort. "Entrez", dit la vieille, "passez par ici".

Yasreg et son compagnon se voit introduire dans ce qui est sans doute la pièce principale. Des meubles boiteux, quelques caisses ou coffres constituent les sièges et commodités. Le tout est propre, pauvre, entouré de parois en briques nues. Des solives soutiennent le plafond. De l'ail, des oignons, un fatras de choses indéfinissables y sont suspendus. Seuls ornements, un portrait du maréchal et un cadre contenant deux décorations militaires. Dans la cheminée où brûle un feu de bois, une crémaillère pend, avec sa marmite de soupe. A portée de main est suspendu un fusil de chasse. Il n'y a aucune pendule, rien qui indique le passage du temps.

Les pauvres gens sortent d'un placard ce qu'ils ont de mieux: des bols et des écuelles, une bouteille de vin, un quignon de pain dur, du fromage du pays, du beurre. Et pour corser le tout, on prépare une énorme omelette. Une aubaine pour nos deux marginaux affamés.

Chacun s'installe. Le vieillard se signe, se recueille un instant puis s'assied et invite ses hôtes à partager son repas.

Finalement le silence est rompu. On parle de la dureté des temps, des difficultés de communication avec la ville, du départ des voisins, des fils qui travaillent à Montpellier et que l'on voit si rarement. Bref, les vieux se souviennent du temps passé où tout allait mieux, où un humble bonheur était encore possible.

"Eh! Oui!... "fait le vieillard", j'ai connu Verdun et même personnellement le Maréchal qui une fois encore a sauvé la France. J'ai passé deux ans dans la boucherie, les tranchées, les poux, la crasse. On mourait pour reconquérir cent mètres carrés."

"La France n'est pas morte, une génération se lèvera pour la sauver. Moi j'ai fait ma part. Voyez ces deux décorations: C'est la Croix de Guerre et la médaille militaire. Un jour, vous qui êtes jeunes, vous devrez participer; la revanche".

En boitant le vieux se lève, décroche le cadre qui contient ce qui est si précieux pour lui. Et la vieille dit avec fierté: "Il était sergent. Messieurs".

RETOUR A MONTPELIER

Sous la pluie battante, la petite ville de Lodève s'estompe dans la grisaille. La route monte parmi les plateaux calcaires des Garrigues. Elle suit par endroits les gorges arides et sauvages de cette région réputée à juste titre pour ses beautés naturelles. Yasreg et son compagnon ont atteint l'Hérault et ont

encore 46 kilomètres à parcourir, à pied bien entendu, avant d'atteindre Montpellier.

La nuit commence à tomber. Transis de froid, mouillés, fatigués, les deux compagnons doivent absolument découvrir un endroit abrité pour passer la nuit. On aurait pu loger à Lodève, trouver un coin tranquille, mais Yasreg a préféré ne pas le faire. Son compagnon est français, ses papiers sont en règle. Yasreg est un étranger en état de vagabondage et susceptible d'être remis aux Allemands. Or cette ville était, pour une cause ignorée, en état d'ébullition lors de leur passage. La gendarmerie sévissait partout, vérifiait les papiers d'identité, visitait les bistrots et les hôtels. On parlait même de terroristes... Il valait mieux se faire tout petit et disparaître. Brave type, généreux et bon, Jules D. l'accompagnait dans son misérable périple.

Cet homme, d'une trentaine d'années à l'époque, se disait mécanicien de profession. Célibataire, seul dans la vie, il s'efforçait de survivre, faisant tous les métiers. Yasreg se souvient avec sympathie et reconnaissance de ce pauvre homme qui, compatissant envers sa jeunesse, lui laissait une large part de ses tickets d'alimentation. Il revoit son visage maigre, ses yeux clairs, sa manie de vouloir rester propre et de conserver une sorte de dignité triste au milieu de son dénuement. Cette attitude semblait innée et Yasreg se demande si, après tout, Jules D. n'était pas autre chose que ce qu'il prétendait être.

Dans la bruine épaisse, sur un terrain en pente couvert d'herbe détrempée, des flaques d'eau, quelques ornières et une bâtisse se précisent. Tant pis, on s'approche... C'est une construction sommaire, une sorte de hangar à foin hissé sur des piliers en bois qui l'isolent du sol. On distingue vaguement les réserves de fourrage entassé hors d'atteinte du bétail. L'endroit doit être fréquenté durant la journée, si l'on en juge par les traces de pas. La boue et le purin sont de la partie.

On se fait la courte échelle et on se hisse dans le foin. C'est l'hôtel des courants d'air mais la matière est relativement sèche. A défaut de chaleur, on est débarrassé de la pluie qui redouble. On attendra le jour, et puis... on se remettra en route. Impossible de dormir; les deux pauvres diables claquent des dents. Quel endroit! Quelle misère! Mais Jules D. secoue Yasreg qui commence à somnoler. "Regarde là-bas, je crois voir une lumière. C'est peut-être une ferme. Il vaut mieux aller voir. On va attraper la crève ici. Vaut mieux se barrer..."

Mort de fatigue, Yasreg n'a guère envie de bouger. Il en a marre, et sa réponse s'en ressent. Mais ce sentiment purement subjectif ne mène nulle part. Alors, courage. "Il faut encore donner un coup de collier".

De nouveau, on entre comme un coin dans le mur de flotte. De nouveau, le ruisselet d'eau dégouline dans le cou, descend le long de la colonne vertébrale, humidifie le sphincter et se perd dans le fond du froc. Les pieds sans chaussettes clapotent dans les godasses. L'étoffe du pantalon leur colle aux fesses.

La lumière se voit mieux; elle filtre à travers des persiennes en bois. Des gens vivent là!

"On va demander l'hospitalité jusqu'à demain matin." dit Jules D. "Après tout, on a de quoi payer."

Gênés, les deux hommes hésitent puis finalement se décident à frapper à la porte.

Tout d'abord rien ne se passe. On refrappe. Un chien grogne sourdement. Puis des pas furtifs se rapprochent de l'entrée: "Qui est là?" demande une voix rauque.

Jules D. a plus ou moins l'accent du terroir quand il le veut: "Ouvrez" dit-il, "nous sommes perdus et nous cherchons une grange pour passer la nuit. Pouvez-vous nous aider?"

Pas de réponse. Un chien continue à grogner. Puis brusquement la porte s'ouvre toute grande. Une ombre chinoise se profile: un homme armé d'un fusil, silhouetté sur le fond rougeâtre d'un feu de bois. Une autre ombre, celle d'une femme cette fois, tient fermement en laisse un gros chien garni d'une solide muselière en cuir.

La réception manque d'enthousiasme, mais on le comprend. Les temps sont incertains, l'endroit isolé. Les visiteurs ne payent pas de mine, c'est le moins qu'on puisse en dire. Que font-ils dehors, en pleine nuit, par un temps pareil?

L'examen d'entrée est méfiant, mais finalement positif. On voit que les deux clochards ne sont pas méchants et qu'ils font plus pitié que peur.

"Entrez" dit l'homme au fusil. Comme partout où la vie est âpre et dure, ici non plus, on ne jette pas dehors quelqu'un qui demande l'hospitalité. Mais on a le droit de prendre ses précautions.

DECOR

Une sorte de grange, aménagée en habitation. Dans le fond, une cheminée ouverte, avec, noire de suie, l'inévitable crémaillère et la grosse marmite à soupe. Toute une famille est là: cinq enfants dont les âges varient du berceau à l'adolescence; deux femmes, la mère et la grand'mère, sans doute.

Bouche bée, la marmaille regarde les deux visiteurs inattendus. On voit que les visites sont rares ici. L'homme est allé pendre son arme dans un coin. On a calmé le molosse. La porte est solidement verrouillée, comme au Moyen-âge, avec une poutre en chêne coincée entre deux tenons. Pour tout éclairage, on dispose du feu de bois qui craque et fuse.

De grandes ombres accompagnent tous les mouvements des gens, dans une ambiance rougeâtre qui fait ressortir encore la pauvreté des choses. On a l'impression de vivre dans le passé. La pénombre des coins révèle des formes bizarres. Ce sont des animaux. Des poules perchent partout où on ne les chasse pas. On distingue des moutons dont certains ruminent encore. Jules D., qui a des lettres, évoque un tableau de Lenain, montrant le dénuement des paysans du XVIIe siècle.

Mais les gens se déplacent, on se dérange, on invite les visiteurs à venir se sécher. Quelques paroles s'échangent. Fumant comme de vulgaires lessives, Yasreg et son compagnon sentent la chaleur caresser de sa bienfaisante présence leurs membres transis.

Mais l'hospitalité ne s'arrêtera pas là. Voilà que la jeune femme se lève, leur sert un bol de bois plein de soupe chaude avec du pain fabriqué sur place, et une grosse tranche de jambon cru.

Jules D. n'avait pas eu une mauvaise idée après tout; une fois de plus, Yasreg a l'occasion d'apprécier le sens de l'hospitalité des humbles. Peu loquaces, comme intimidés, ces braves gens ont donné ce qu'ils avaient, sans poser de questions, comme si c'était une chose toute naturelle.

Yasreg et Jules D. passèrent le reste de la nuit enveloppés d'une couverture dans un coin de la pièce, au chaud et au sec. Tout le monde avait rejoint son coin pour se préparer à une nouvelle journée de travail. Au dehors la pluie tombait toujours.

Personne ne les réveilla et c'est tard dans la matinée qu'ils constatèrent qu'on les avait laissé dormir. Le feu brûlait toujours dans l'âtre. Personne n'était en vue. Leurs hôtes étaient sans doute occupés avec leur bétail car des bruits assourdis, ponctués de quelques interpellations se distinguaient au loin.

Perplexes, les deux compagnons se posaient la question: "Peut-on s'en aller comme cela, sans même remercier?", quand la fermière entra dans la pièce. Un rapide bonjour et du pain gris et un pot de lait fraîchement trait leur fut offert.

Silencieusement la brave femme les regarda quitter son humble demeure, un rien de tristesse dans le regard. Pour elle, un rêve venait de passer. Des visiteurs étaient venus et étaient repartis, anonymes, pauvres comme eux... La vie, c'est cela!

L'étape d'aujourd'hui sera longue. Il reste au moins 40 kilomètres avant Montpellier. Yasreg va à Montpellier mais il pourrait tout aussi bien mettre le cap sur un autre endroit. Cela ne changerait rien au problème. Que faire? Où loger? Où aller? Il reste un peu d'argent, pour un jour ou deux, tout au plus. En plus, les grosses godasses qui l'ont amené jusque là commencent à déclarer forfait. Yasreg est en passe de rouler sur les jantes.

Cette situation ne peut durer. Il faut prendre une décision; Jules D. connaît bien les Pyrénées et les espagnols: "C'est tout simplement stupide d'essayer de passer comme ça." dit-il. "D'abord tu ne rencontreras à la frontière aucun Français, mais des Boches ou des Italiens. Tu ne connais ni les passages ni la langue espagnole. Tu ne disposes même pas d'une carte et tu risques de te faire descendre aussi bien de ce côté de la frontière que de l'autre. A ta place, vu ta situation, je signerais un engagement à la Légion Etrangère. Tu y seras au moins à l'abri."

"Toi", continua-t-il, "tu peux être appréhendé par le premier flic venu et réexpédié d'où tu viens, avec les conséquences que ça entraînera pour toi et ta petite santé... Bien sûr, cinq ans ce n'est pas rien... Mais tu seras en Algérie et tu y mangeras à ta faim. Si tu as l'échine souple, on t'y foutra la paix. Tu seras en règle avec le monde entier. A. ta place, je n'insisterais pas. Je me présenterais au premier poste de gendarmerie venu et je demanderais à m'engager. Ils recrutent du monde et ne te poseront pas de question."

Yasreg voit dans ces paroles un reflet du cheminement de sa pensée. C'est la marche à suivre. Il est inutile de forcer le destin.

CAMP SAINTE MARTHE: DEUXIEME MOUTURE

L'aspect extérieur du camp est toujours le même, mais cette fois le corps de garde est occupé par la Légion. On pratique le même cérémonial que la première fois. Yasreg passe les fourches caudines sans

problème. On est poli et on semble le caresser dans le sens du poil. Le sous-officier pousse la courtoisie jusqu'à lui adjoindre un planton pour le mener à bon port. De toute évidence, personne ne se souvient de lui. Tant mieux, mais ce n'est guère étonnant, compte tenu du va-et-vient habituel de l'endroit.

En y regardant bien pourtant, des choses ont évolué: par exemple, l'accueil et l'attitude générale présentent moins de débraillé. C'est toujours la tour de Babel, mais on sent qu'une poigne énergique a pris les choses en mains. On ne voit plus d'Annamites, moins de Sénégalais et de Nord-Africains. On s'y bouscule moins. Les allées du camp sont entretenues. On constate qu'un effort louable a été soutenu pour que les locaux soient présentables.

L'excellente tradition de la Légion veut que le nouveau venu passe d'emblée aux cuisines pour un casse-croûte et un verre de pinard. Tout le monde, même le cuistot, semble s'être donné le mot pour rectifier l'impression déplorable de "Sainte Marthe, première mouture".

En s'excusant presque, on confronte notre vagabond repenti avec l'abord agréable et nécessaire du décrassoir. Ensuite, c'est la présentation des appartements. Yasreg va de surprises en surprises: un lit avec des draps, une petite armoire pour ceux qui ont quelque-chose à y mettre, ce qui n'est pas son cas. Pour le moment, les locaux sont vides. On lui fiche la paix... et c'est tout ce qu'il demande.'

DECOR: le bureau du Capitaine

Une table de bois encombrée de papiers. Au mur, un drapeau français croisé avec un fanion rouge et vert de la Légion. Deux portraits, celui du Maréchal Pétain et celui du Général Rollet, héros légendaire de la Légion Etrangère. En-dessous, une citation en grandes lettres, attribuée à ce dernier:

"Légionnaires, vous êtes légionnaires pour mourir et l'on vous envoie où l'on meurt."

Assis derrière le meuble, un Capitaine chargé d'interroger les futures recrues. Yasreg le reconnaît, c'est le même qui l'a questionné la première fois.

"Ah; Tiens, vous revoilà; je me souviens de vous. Et moi qui vous croyais disparu! Quelle agréable surprise: heureux de vous revoir! Et après tout, supposons que je vous flanque à la porte... Qu'en pensez-vous? Car je ne suis nullement certain que vous n'allez pas me refaire le même coup. Etes-vous décidé cette fois?"

Yasreg est dans ses petits souliers. Il se sent plutôt gêné aux entournures. Que répondre? Il ne s'agit plus de crâner. Comme tout futur plouc qui se respecte, il faut s'abstenir de tout commentaire. L'échine est raide, mais il faut qu'elle acquière de la souplesse. La diplomatie du roseau qui plie et ne casse pas est d'application.

Le candidat repenti se cale au garde-à-vous: "J'ai bien réfléchi mon Capitaine, je suis décidé à signer. J'espère que vous n'allez pas me mettre dehors."

L'officier, un petit sourire au coin de la moustache, le regarde quelque secondes. "Bon" dit-il, "normalement tu devrais déjà être sorti, mais tu es toujours là... On va refaire un essai... C'est comme si tu n'étais jamais venu ici. Demain matin tu repasseras les visites médicales. Maintenant, il y a une chose que tu as intérêt à comprendre: je crois que ce n'est pas le moment pour toi de rentrer en Belgique, je crois aussi que tu as de bonnes raisons. Tu agis sagement en te mettant sous la protection de la France."

"Rassures-toi, elle ne te demandera pas plus que tu ne peux donner."

Yasreg bredouille un: "Merci mon Capitaine", fait demi-tour et relit l'inscription sur le mur. Il a compris. Mais l'expérience est encore à faire!

DEUXIEME PARTIE: YASREG LEGIONNAIRE

C'est fait. Le contrat de cinq ans est signé. Yasreg est légionnaire.

Ou du moins il le croit. En échange de sa liberté mitigée, de l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Il a revêtu l'uniforme, l'anonymat.

A présent sa sécurité et son nécessaire sont assurés. Pourtant le cœur est lourd.

Yasreg n'a rien d'un poète, mais il se rappelle bien des choses. Des bribes de Musset se mêlent à toutes sortes de réminiscences. Il est vrai que, chose qui ne lui était plus arrivée depuis longtemps, il se regarde dans un miroir. Ce n'est là ni coquetterie ni narcissisme. Il se contemple parce qu'il se rase. Il le fait avec curiosité, comme s'il regardait un autre homme. Est-ce vraiment lui, ce type maigre, sec, pas très attrayant, qui vient tout juste de passer sous la tondeuse réglementaire? Ce nouveau venu, vêtu de kaki, impeccablement propre, flambant neuf, avec en poche une somme d'argent qu'il pourrait utiliser en principe comme il l'entendrait, n'était il y a quelques jours qu'une cloche. Quel luxe!

Puis soudain, est-ce l'imagination ou l'influence de Musset, Yasreg réalise qu'il n'est pas seul. A ses côtés, sa vieille compagne de toujours, celle qui l'a accompagné tout au long de son existence, celle qui ira un jour s'asseoir sur sa tombe, est là. Silencieuse et mélancolique. C'est elle qui partageait sa couche, s'installait à ses côtés pour le regarder se nourrir. C'est elle encore qui lui tenait compagnie au milieu de la foule indifférente, quand il s'efforçait de distinguer malgré tout l'aspect comique des choses et des hommes.

Euphorie amère, teintée de grotesque, mais parfois agrémentée d'une touche d'humour de bon aloi, c'était là le refuge où il retrouvait sa vieille garce de maîtresse qui avait fini par s'identifier avec sa conscience. Yasreg en était arrivé à l'aimer, l'habitude aidant.

"L'humour", disait Mark Twain,"a été donné aux hommes pour les consoler de ce qu'ils sont, alors que l'imagination leur a été donnée pour les dédommager de ce qu'ils ne sont pas".

Yasreg fait finalement le point. Il entreprend mentalement un retour en arrière; tout n'est pas négatif pour lui dans cette introspection.

Mais il se sent soudain vieilli face au miroir. L'humour n'est pas tout, et en dépit de son sens inné de ce qui est caricatural, il réalise subitement, lucidement ce qu'il est si difficile de réaliser pour la majorité des gens. Il a oublié, ou plutôt n'a jamais connu, ce qui fait la joie des jeunes de son âge. Confronté au drame immense qui se joue dans le monde entier, Yasreg se fait l'effet d'un simple robot téléguidé. De quoi demain sera-t-il fait ? Il se rend bien volontiers à l'évidence que son ignorance est épaisse, qu'il a tout à apprendre et à expérimenter. Tout cela s'amplifie encore du fait qu'il est bourré de préjugés et de conceptions fausses mais qu'il tient mordicus comme vraies. Il n'y a rien dans tout cela qui soit détenteur d'optimisme, rien que l'inconnu et sa compagne habituelle: la solitude.

Pourtant, pragmatiquement, il n'est pas seul. Sorti de son rêve éveillé, il doit constater la présence des autres. Ce sont les nouveaux engagés. Dans sa chambrée, il y en a une vingtaine, fraîchement issus comme lui du magasin d'habillement. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils ont le physique de l'emploi.

D'abord, il convient pour les recrues de s'inspirer de l'idée qu'on n'est pas bombardé "légionnaire" en signant le contrat d'engagement. Le képi blanc traditionnel ne s'obtient qu'après un entraînement sérieux et très dur. Les mauviettes se transforment ou capitulent. Il est impératif aussi de s'adapter à la mentalité spéciale qui prévaut à la Légion. Ce corps n'est pas constitué par des soldats français, même s'ils servent la France.

C'est sans doute la raison de leur accoutrement. On les a coiffés d'un bonnet de police à pointes avant et arrière: un peu comme un bonnet d'âne placé de travers. Ils ont enroulé des bandes de drap kaki sur leurs mollets. Cela donne des effets divers selon les individus. Si Yasreg n'est pas bancal du côté cérébral, il l'est plus ou moins aux extrémités; de quoi édifier des complexes. Les brodequins cloutés tout neufs, un peu vastes pour lui, lui donnent l'impression de patiner dans le confort. On a revêtu le pantalon d'infanterie, la veste réglementaire à boutons bronzés sans insignes, bien sûr, puisqu'on n'a pas d'affectation. Chacun dispose aussi d'une vaste capote en drap, laquelle, dans les circonstances idoines, peut, par sa coupe étudiée, servir de couverture. Bref, à défaut d'élégance, on est tenu bien au chaud.

Si l'on dispose de deux chemises, la numéro un pour les grandes occasions, la numéro deux pour les moins grandes, on pète dans le pantalon pur. L'Intendance n'a, en effet, fourni aucun linge de corps.

Par contre, on a été doté d'une musette en toile, d'un bidon à pipette, d'une gamelle avec couvercle et couvert ainsi que d'un nécessaire à coudre. On a touché un tiers de la prime d'engagement, du savon réglementaire, du caporal de troupe (tabac) et on a droit à l'atmosphère réconfortante et euphorique du foyer du Camp Sainte Marthe, avec son pinard et ses sandwiches au lard cru.

Mais comme il est de tradition à la Légion, la nourriture est bonne et les cuisines propres. Bref, si l'on s'en tient à des concepts purement matériels, on peut constater que tout n'est pas noir, si tout n'est pas blanc. Bien sûr, il va falloir s'adapter, s'habituer à la promiscuité, de gens sans complexes. S'efforcer aussi de quitter les rêveries philosophico-spirituelles pour se mettre au diapason de l'ambiance. C'est impératif mais... difficile.

Ensuite, il y a les agréments de la vie journalière en garnison. On "pluche", on récure les locaux tant bien que mal, on ratisse les allées en éliminant les mégots, on "plonge" à la cuisine, on s'initie aux suavités de la scatologie pratique, etc. Bref, le moins dégourdi sent ses côtelettes se redresser toutes seules et les petits délicats qui se sont fourvoyés dans le lanterneau sont invités à faire des bonds.

Accessoirement à ces joyeusetés, Yasreg se rappelle les millions de fourmis, attirées par tout ce qui est sucré, et qu'on retrouve partout, dans son lit, ses vêtements et même sa gamelle. Mais finalement, l'habitude aidant, on en arrive à accepter placidement ces suppléments de nutrition qui d'ailleurs assez souvent, font bon ménage avec les "charançons".

Une leçon de patriotisme pointu (style diplomatique)

EMBARQUEMENT, NON POUR "CYTHERE", MAIS POUR ORAN

Le cargo, énorme, est à quai. Les passerelles sont jetées. Tout est prêt pour embarquer le contingent de recrues destiné à étoffer les effectifs Nord-Africains. Il y a de tout là-dedans: des Goumiers algériens et marocains, quelques Sénégalais, des Chasseurs d'Afrique, des Spahis et autres Zouaves et Turcos. En plus, bien sûr, le groupe de recrues destinées à la Légion.

A proximité des passerelles d'accès au navire on a placé deux tables qui font office de bureau. Des officiers allemands et italiens vont vérifier chaque recrue, la questionner s'ils le désirent et éventuellement empêcher l'embarquement de ceux qui ne leur plaisent pas. Deux par deux, un pour chaque table, les candidats au voyage s'approchent, subissent les formalités et embarquent avec leur baluchon. La Légion forme le dernier groupement. Tout le monde est "en place, repos".

Discrètement un ordre circule, de bouche en bouche: les nommés Yasreg, XYZ, etc. doivent quitter le gros du peloton et se rassembler derrière un hangar. Là, Yasreg se trouve devant un escalier de pierre descendant à l'intérieur de la jetée. C'est un sous-officier de marine qui conduit tout le monde, après avoir attiré l'attention sur la nécessité du silence et de la rapidité d'exécution au moment décisif. L'escalier débouche face au cargo. Une passerelle légère, simple planche nantie d'une corde comme garde-fou, relie le quai au navire: distance environ trois mètres. Ce moyen d'accès amène à une ouverture étroite et basse dans le flanc du cargo. Des précisions chuchotées circulent sur ce qu'il conviendra de faire et de ne pas faire. Il faut éviter tout accroc. La passerelle improvisée se situe à environ quinze mètres en-dessous de celle contrôlée par les Fritz. Pendant que l'embarquement continue en haut, les cinq légionnaires sélectionnés, vont passer un à un à bord du navire, au signal donné par un robuste matelot placé à l'entrée de l'écoutille comme guetteur, lorsqu'il le jugera opportun. Il s'agira alors de bondir, faire trois pas sur la planche et s'engouffrer dans l'ouverture, après avoir empoigné la main du marin. On voit clairement ce que cela donnerait si quelqu'un loupait la planche après avoir raté la main tendue. Le malheureux se retrouverait dans un graillon noirâtre où surnagent dans l'huile crasseuse, toutes les ordures que des générations de navires peuvent produire.

Cette situation, pour le moins ennuyeuse, deviendrait délicate dans ses implications. En effet, ce micmac ne pourrait manquer de faire du bruit. Il serait vain de ne pas croire à la sagacité des Italo-Fridolins et de supposer que les choses en resteraient là. On peut, en bonne logique, imaginer qu'ils empêcheront d'abord le départ du navire et ensuite le videront de ses occupants et procéderont à un ratissage au peigne fin. Les conséquences pourraient en être dramatiques pour Yasreg et sans doute pour ses compagnons. On peut imaginer que si ces cinq légionnaires ont été sortis du tas, il y a des raisons bien précises pour le faire. La Légion n'abandonne jamais ceux dont elle assure la sécurité chez elle, mais les circonstances auraient été telles que cette belle tradition n'aurait pu s'exercer efficacement.

Cela explique les préoccupations de Yasreg quand, avec autant de grâce que d'élégance, il fit le bond qui lui faisait quitter de quelques centimètres le sol français. La planche était instable, simplement coincée entre les jambes du marin. La corde n'avait qu'un rôle psychologique et seule la poigne de fer du colosse sauva la situation.

Finalement, tout alla bien. La planche réintégra discrètement sa place dans la cale, l'écoutille se ferma pudiquement et chacun, dans l'obscurité complice, s'abandonna à ses méditations personnelles en attendant que le bateau s'en aille vers d'autres cieux, qu'on souhaitait plus cléments.

EN MER

Marseille a disparu depuis longtemps. Tout autour du navire, c'est l'immensité bleue de la Méditerranée écrasée de soleil, par moments, une brise légère s'infiltre, contourne les écoutilles, le matériel du pont,

pénètre les recoins où chacun, dans son désœuvrement, s'efforce de supporter la chaleur. Le cap est plein Sud, destination Oran. La consigne est stricte: seul l'équipage a accès à l'avant du navire.

Sur le pont, deux énormes camions destinés au transsaharien sont amarrés avec de grosses chaînes. Tout le reste de l'espace disponible a été soigneusement réparti. Les caisses s'empilent entre les amoncellements de sacs. Il ne reste que peu de place pour circuler et s'installer. Chacun fait ce qu'il peut pour se planquer tant bien que mal dans un coin. Et finalement, on parvient quand même à récupérer vaille que vaille un peu d'espace vital.

Entre les deux camions, quelques débrouillards ont profité d'un trou et se sont installés pour une partie de cartes. La paix règne.

Yasreg n'a fraternisé avec personne encore. Il s'agit de connaître son monde. Des personnages à mine patibulaire en font partie. Il faut du temps pour jauger le milieu et se faire une idée de comment manœuvrer. Certains membres de la nouvelle confrérie semble s'être connus depuis toujours. D'autres, taciturnes et perdus dans leurs pensées, recherchent les coins isolés pour y digérer leurs problèmes.

Yasreg a le cœur lourd. Il ne laisse pas grand monde derrière lui. Personne ne s'intéressera réellement à ce qu'il adviendra de sa personne. L'avenir, c'est l'inconnu. Vraisemblablement une sorte de servitude, d'école d'abrutissement et d'humiliation où sa personnalité devra lutter pour ne pas se diluer dans l'ambiance générale. Déjà, les quelques contacts subis avec "ceux qui commandent" font entrevoir que tout ne sera pas rose et qu'il faudra se barder contre la mesquinerie. Il est clair qu'il s'agira là d'une épreuve morale de première grandeur et qu'il faudra en sortir victorieux. Il faudra assimiler la force d'inertie, s'assouplir l'échine, ne compter que sur ses propres ressources, identifier sa volonté avec sa conscience et ne pas déchoir.

Le bateau tangue un peu, change légèrement de cap. Les remous de l'hélice projettent en tous sens les déchets de cuisine éjectés par les cuistots. Les marsouins en profitent, font des exhibitions de souplesse, se rendent intéressants. Faute de mieux, on les regarde et on sourit de leurs cabrioles. Rien n'est visible à l'horizon si ce n'est le bleu profond de la mer qui fusionne à la limite avec la brume lointaine et le bleu du ciel. Seul le ronronnement monotone des machines berce la torpeur générale.

PREMIERE BAGARRE

Un groupe de joueurs de cartes assis à même le pont. Autour de ceux qui misent, il y a les spectateurs intéressés. Une sorte de "suspense" s'est installée. L'ambiance devient tendue.

Méki perd solidement. Tout le monde le regarde: va-t-il continuer? En face, son adversaire, ancien membre des Brigades Républicaines d'Espagne est consciencieusement occupé à lui rafler une bonne partie de sa prime d'engagement. L'atmosphère se survolte, on en oublie la chaleur, il y a de la bagarre dans l'air. Méki est Français, natif de Lyon. Yasreg apprendra plus tard la raison de son engagement. C'est un colosse simple, une sorte de cariatide humaine. Ses épaules font penser à l'Hercule de Farnèse. Il possède des poings énormes dont il a tendance à trop faire usage quand il a bu, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour. Les problèmes moraux de Méki se cantonnent dans des limites rudimentaires. Pour lui, il y a des "choses qu'on fait" et des "choses qu'on ne fait pas".

Mais si son cheminement cérébral n'est pas des plus rapides, ce costaud a acquis, grâce à des expériences nombreuses en milieu carcéral surtout, un solide bon sens et un discernement qu'il est dangereux de tenter de prendre en défaut. Méki, à tort ou à raison, s'est persuadé que Diego Gonzalès triche et le prend pour un imbécile. Le rouge lui monte à la face. Lentement, comme tout ce qu'il fait d'ailleurs, Méki se lève. La raison de cette lenteur, ce n'est pas l'ankylose. Il a jeté ses cartes dans la figure de l'Espagnol et d'un même mouvement, il l'a saisi par le col de sa chemise et il le met debout en même temps que lui. Tout cela d'un seul geste. L'"hidalgo" n'est pourtant pas un poids léger. Méki étouffe de fureur. Il ne trouve pas de mots pour exprimer son opinion sur Gonzalès. Et il le secoue comme un prunier. Cette manifestation de mauvaise humeur n'aurait peut-être pas eu de suite plus grave, car Méki n'est pas méchant au fond, si le secoué n'avait poussé le souci de défendre sa dignité compromise face à plusieurs compatriotes, en essayant d'envoyer à Méki un coup de pied dans les parties vitales.

C'était là une maladresse psychologique dont l'Espagnol allait sur le champ subir les conséquences douloureuses. Le poing droit du costaud lui écrasa tout simplement la figure. Son poing gauche projeté avec une force irrésistible l'atteignit presque en même temps, l'expédiant comme un paquet déglingué sous un camion amarré. Le crâne du malheureux évita de justesse le pare-choc en acier de l'engin, qui l'aurait sans doute achevé. Comme un pantin disloqué, le pauvre diable gisait sous les roues du camion: un problème pour l'en sortir.

Personne n'avait touché aux mises déposées sur le pont. Personne n'avait osé intervenir. Tout le monde

s'était mis debout. Le silence régnait. Méki réalisa soudain ce qu'il venait de faire. Il s'immobilisa, parut se tasser sur lui-même, grimaça, puis regarda autour de lui. Constatant que personne ne prenait la relève de son adversaire, il sembla se calmer. Vite entouré d'une demi-douzaine de marins solides mais peu rassurés, le colosse n'offrit aucune résistance. La traversée se termina pour lui à fond de cale, aux fers, en attendant le Conseil de Guerre. Admis à l'infirmerie, Gonzalès termina sa traversée sur une civière. Personne ne fut autorisé à l'approcher. De toute façon, il n'intéressait personne.

MEME DECOR: BRUITS QUI CIRCULENT

Une nouvelle fantastique, considérée d'abord, par bon nombre comme un bobard, se répand: l'Allemagne a attaqué la Russie.

On se pose la question: pourquoi?, puisqu'ils étaient pratiquement alliés. Mais des recoupements se font par-ci par-là parmi les opinions et la stratégie facile des bien-renseignés fait faire surface aux espoirs les plus nébuleux. Certains s'imaginent même que la France s'est ressaisie et vient de déclarer la guerre aux Anglais. La conséquence est simple, il fallait y penser: le cargo sera arraisonné par la marine de guerre anglaise et amené dans un port neutre. On parle même d'un soulèvement probable d'une partie de l'équipage et de sa prise en main par des officiers gaullistes. D'autres prétendent qu'on a déjà mis le cap sur Gibraltar. Bref, l'imagination délirante suscitée par l'exaltation surchauffe les esprits.

Mais le commandant du cargo fait réunir tout le monde sur le pont, pour remettre de l'ordre dans les méninges. Yasreg se rappelle grosso-modo son allocution:

"Marins français, soldats français, des bruits intéressés circulent parmi vous. On prétend que nous allons être arraisonnés par la Flotte anglaise et que des éléments séditieux envisageraient de saisir le navire sur lequel vous vous trouvez. Nous connaissons l'origine de ces fantaisies dangereuses et ceux qui les ont propagées ne perdent rien pour attendre. J'avertis chacun d'entre vous que toute insubordination sera réprimée au besoin par la force des armes. La nouvelle disant que la France a repris les hostilités contre l'Angleterre et contre la Russie à côté de l'Allemagne est dénuée de tout fondement. Je vous invite à vous abstenir de toute manifestation, quelle qu'elle soit. Je ferai appliquer les règles de discipline en vigueur dans la marine de guerre, selon les pouvoirs qui me sont conférés par l'Etat Français. Vous pouvez disposer."

Yasreg voyage sur un navire de commerce. Mais les circonstances spéciales dans lesquelles évoluent le système économique français et en particulier la Marine, exigent une protection efficace contre toute ingérence indésirable. On voit donc paraître des sous-officiers et marins militaires français en des endroits stratégiques. Il n'est nullement nécessaire de sortir de l'Ecole de Guerre pour constater que plusieurs mitrailleuses lourdes sont à leur disposition.

Ces précisions quant aux intentions de l'Autorité maritime refroidissent illico les velléités trop prononcées d'indépendance dans les idées, et les cantonnent dans le domaine des chuchotements confidentiels.

NDLR

Le texte de F. GERSAY est également publié dans la Revue "LEGIO PATRIA NOSTRA" éditée par la Fraternelle des Anciens de la Légion Etrangère de Belgique.

ORAN - PREMIER CONTACT AVEC L'ALGERIE

Yasreg n'est jamais sorti d'Europe; les vacances étaient réservées à de mieux nantis que lui. Il en est à son premier contact avec la terre africaine. Le port d'Oran lui apparaît tout proche, dans les lueurs indécises d'une aube tiède. Lentement, dans les odeurs âcres, particulières aux ports méditerranéens, le navire s'amarre. On attend, recroquevillé dans son coin, qu'il fasse plus clair pour prendre pied sur la terre ferme.

En attendant, pour l'équipage, c'est le branle-bas. Les ordres, les cris, les courses précipitées, les imprécations, les jurons, s'ajoutent aux grincements de poulies, aux craquements, aux crissements des appareils qu'on manipule. Personne parmi les recrues ne doit bouger de sa place pour laisser les coudées franches à ceux qui manœuvrent. Bien sûr, personne ne dort. Chacun se borne à se faire le plus petit possible.

Sur le quai, des comités de réception se sont installés. Ils sont destinés à canaliser vers leurs diverses destinations les recrues qui vont débarquer. Il n'y a, bien sûr, dans cet accueil, ni fantaisie, ni falbalas. D'ores et déjà, les adjudants de quartier s'empressent de clamer bien haut leurs prérogatives. Pour beaucoup de recrues qui vont débarquer, ce sera le début de la fête tout à l'heure.

Finalement, alors que le soleil matinal devient insistant, les passerelles s'abaissent et, un à un, on descend. Spectacle de routine pour les indigènes. Malgré les petites heures, le commerce local est à pied d'œuvre. Des nuées de "moutchous" surgissent de partout, armés de leurs services, malgré les engueulades et les coups de pied aux fesses. Rien ne les empêche, finalement, d'installer leurs échoppes improvisées, réduites à la plus simple expression.

Les cireurs sont là, avec les marchands de "Keshra", de gâteaux aux dattes, d'œufs durs, de raisins, de fruits de toutes espèces. C'est un monde nouveau, tellement différent de celui de la France métropolitaine où tout est rationné. Ici, on trouve pratiquement tout ce que l'on veut dans le domaine de

la nourriture.

Par contre, ils sont crasseux, dépenaillés, en loques, ces gosses qui les sollicitent de toutes parts. La plupart sont pieds nus. L'habitude de se passer de chaussures les a nantis d'une solide semelle cornée naturelle. Une épaisse couche de crasse enrobe leurs extrémités. Accumulée pendant des années, elle contribue à renforcer l'endurance et l'insensibilité de leur moyen de propulsion.

Yasreg pensait avoir connu "la cloche", mais il s'aperçoit qu'il n'est pas le seul.

Mais voilà que les hurlements des gradés rappellent tout le monde à de plus saines notions des choses. Finalement et non sans peine, un semblant d'organisation s'installe. On commence à y voir plus clair.

On a séparé la Légion des autres unités. En colonne par trois, chacun empoigne ses affaires et la colonne démarre. Des bourrades à droite et à gauche pour se débarrasser des parasites et on met le cap sur sa destination. La chaleur monte, la gamme des odeurs aussi. Le drap des uniformes n'a rien de rafraîchissant et chacun sue à profusion. Mais on n'a pas loin à aller. Les barrières d'une cour se referment sur le contingent.

On a raté le petit déjeuner, on fera "ballon" jusqu'à midi, c'est l'expression utilisée. En attendant, on sélectionne le mieux qu'on peut un endroit pour passer la nuit. A même le sol, on a étalé des paillasses de toile gonflées de paille et des "couvre-pieds". Pour ceux qui l'ignoreraient, ce sont des demi-couvertures. On les enroule comme on peut, autour de ce que l'on veut couvrir ou plutôt de ce que l'on peut couvrir, ce qui ne correspond pas nécessairement à la même chose.

Selon les informations glanées chez ceux qu'on suppose bien renseignés, on embarquera dans des autocars, destination le D.C.R.E. du 1er Rgt Etranger d'Infanterie à Sidi-bel-Abbès avant de joindre un camp d'entraînement, soit Saïda, soit In-el-Adjar.

Mais il faut tenir compte aussi du "Foyer". C'est la cantine où le soldat peut se détendre et occuper ses loisirs. On peut y jouer une belote, consommer du gros rouge algérien, manger des sandwiches ou de la pâtisserie locale. Cet endroit paradisiaque n'est cependant pas accessible à toutes heures et il faudra attendre la bonne volonté des préposés. Ces derniers, vieux légionnaires blanchis sous le harnais, sont accusés par les mauvaises langues de se servir copieusement du pinard qu'ils sont chargés de vendre et de combler les pertes avec de l'eau salpêtrée. Yasreg n'a nullement l'intention de polémiquer à ce sujet. Il paraît que ces prélèvements illégaux sont devenus traditionnels et tolérés même dans les meilleurs foyers du soldat.

DECOR: L'endroit est chichement meublé de tables, de quelques chaises et surtout de caisses badigeonnées à la chaux. On peut y déguster tout ce qu'on peut trouver dans une cantine ordinaire. On a placardé quelques affiches sur les murs. Le pinard, la bière, malheureusement tiède, et l'eau gazeuse y sont servis. Mais il faut se munir de son quart personnel ou boire à la bouteille. On peut se procurer aussi des baguettes de pain, des fruits et des gâteaux secs. Un saupoudrage discret de sciure de bois assure la propreté des locaux.

Comme personne ne peut sortir du camp, il faut bien se rabattre sur le foyer où chacun, en principe, est chez lui et où les défoulements sont autorisés dans des limites réglementaires mal définies. Il n'y a ni radio, ni musique.

Attablés, les candidats légionnaires et les "consacrés" boivent sec, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de tuer le temps."L'Echo d'Oran", journal local, a circulé un peu partout. C'est la seule source d'information disponible sur ce qui se passe dans le monde. Car on aurait tendance à l'oublier, c'est la guerre; la censure de Vichy jointe à celle des Italo-Allemands y impose une manière de voir officielle dont il convient de se méfier si on veut conserver une lueur d'espoir en des jours meilleurs.

Les nouvelles n'ont rien de rassérénant. Les Russes reculent partout et la Wehrmacht formule des bulletins de victoire prestigieux. Les Anglais encaissent. La Crète est évacuée, après qu'y fut détruite la fleur de la jeunesse allemande dans les divisions de parachutistes "Herman Goering" et "Adolf Hitler". Malte tient toujours mais est au bout du rouleau, face aux aviations allemandes et italiennes. Pendant ce temps on se bat frénétiquement autour de Tobrouk dont la chute est imminente. La mort dans l'âme, on doit bien constater que Hitler est en train de gagner sa guerre.

On discute de tout cela autour des tables. L'atmosphère est lourde et l'euphorie absente. Les rangs de la Légion sont étoffés d'Allemands, de Russes, d'Espagnols et d'Italiens. L'ombre de Guernica plane. Bien sûr, la Légion est la nouvelle patrie de tous ces proscrits. Mais ces gens ont tout perdu. Chacun d'entre eux est un cas particulier. La plupart restent traumatisés par ce qu'ils ont souffert, vu, ressenti. Ils emportent au fond d'eux-mêmes, avec l'humiliation viscérale de la ruine de leur vie, les séquelles du cauchemar qu'ils ont vécu. Il est compréhensible que l'atmosphère s'en ressente. Les nerfs sont à vif, la boisson aidant.

L'éthylisme progresse; la musique absente est remplacée par les chansons-rengaines. Le brouhaha des conversations et des prises de bec dans des jargons indéfinissables s'épaissit dans les vapeurs d'alcool et la fumée du tabac. La nostalgie fait surface sur certains visages solitaires.

Il y a aussi, pour être complet, les aspects franchement déplaisants. Les jeunes recrues, dont Yasreg est un exemple, rencontrent pour la première fois les vétérans qui viennent en ligne droite des compagnies sahariennes en garnison dans le Sud algérien. Beaucoup parmi ces hommes ont, pendant de nombreux mois, perdu le contact avec la civilisation telle que nous la concevons. Ces gens-là sont devenus des homosexuels avérés, dont beaucoup se transforment en véritables brutes sous l'empire de leurs appétits dépravés. Leur présence s'avère franchement ignoble pour de jeunes recrues obligées de se défendre quand on tente de les saouler. Rien, à aucun niveau, n'est fait pour mettre fin à ces pratiques dégradantes.

Physiquement, le contact avec la terre d'Afrique a ses répercutions. L'eau salpêtrée qu'on ingurgite bon gré mal gré avec les produits de l'alchimie des cuisines a des effets débilitants sur les nouveaux venus. C'est comme si on subissait une purge permanente. L'affaiblissement est réel, mais personne ne s'en préoccupe. Il s'agit d'une phase d'adaptation, paraît-il.

En attendant, il est recommandé d'éviter comme la peste le rapport du médecin. Ceci, dit-on, ne ferait qu'attirer sur le minable une purge canon, officielle celle-là, plus drastique encore.

Constatation d'expérience, la forme leste du langage provient d'une trop faible connaissance du français. La plupart des légionnaires ne le manie que difficilement. Beaucoup ne parviennent à assimiler qu'une sorte de jargon passe-partout, limité aux commandements militaires et aux vocalises qui conditionnent l'existence quotidienne. Rien n'est entrepris pour aider quiconque en ce domaine. Le résultat, c'est pour ces pauvres diables, l'impossibilité de progresser et le grégarisme limité à l'entourage immédiat. Le légionnaire dont la base d'expression n'est pas le français, reste en général un méconnu, un solitaire souvent méprisé.

Yasreg a ressenti en premier lieu une sorte de mépris hautain et distant de la part des jeunes officiers de son âge appelés à commander les recrues. Brillants, souvent premiers de promotion, issus de Saint-Cyr ou de Saint-Maixent, ils avaient choisi l'honneur de servir à la Légion Etrangère. Ils en étaient à juste titre très fiers. Ils avaient tendance à se tenir le plus possible à distance de la troupe. De leur tour d'ivoire, ils laissaient la bride sur le cou aux gradés subalternes. Ces derniers faisaient la loi. Ils avaient toujours raison. Le nouveau légionnaire, sous prétexte de mise au pas, subissait ce qu'on voulait bien lui faire subir. Les recours théoriques auxquels il avait, en principe, réglementairement accès ne correspondaient, en réalité qu'à de simples vue de l'esprit. Le légionnaire intelligent réalisait d'emblée qu'il était inutile et très dangereux pour lui d'en faire usage auprès de l'autorité supérieure.

A la Légion, les critères de promotion par le rang sont basés sur deux prétendues qualités: l'irascibilité et l'énergie tonitruante. Yasreg a pu constater que ces deux "qualités" si prisées, si elles parviennent à s'imposer en garnison sur un troupeau de corvéables sans défense, ne sont nullement des critères de valeur lorsqu'il s'agit de risquer sa peau et de donner l'exemple.

Les plus "grandes gueules" sont souvent les plus dégonflés. On prétend, à juste titre, qu'à la Légion, la Roche Tarpéienne est proche du Capitole. Tel sadique s'est retrouvé du jour au lendemain simple deuxième classe parmi ceux dont il avait empoisonné la vie. Mais ces exceptions ne proviennent jamais d'une plainte formulée par un simple légionnaire.

A SIDI-BEL-ABBES, le D.C.R.E. (Dépôt Commun des Régiments Etrangers).

A l'époque où se situe ce récit, Sidi-bel-Abbès est un chef-lieu d'arrondissement de l'Algérie française situé à 80 kilomètres d'Oran sur la Mékerra. L'industrie et l'artisanat s'allient au commerce et à l'agriculture pour former une agglomération relativement prospère, calme et agréable. Le climat est chaud mais doux, et on s'imagine avec nostalgie les vacances qu'on pourrait y savourer si les murs de la caserne n'existaient pas.

La région tire une bonne partie de ses revenus de la présence des différentes troupes en garnison, en particulier la Légion dont c'est pratiquement le port d'attache. Elle y regroupe le 1er Rgt Etranger d'Infanterie et deux escadrons du 1er Rgt Etranger de Cavalerie dont l'Etat-Major est à Fès au Maroc.

Comme toutes les recrues, Yasreg est passé par le D.C.R.E. Il se rappelle son musée et son monument. C'est un lieu de recueillement où, à côté de nombreux trophées de guerre, figure une relique particulièrement respectée, la main articulée du Capitaine Danjou, mort à Camerone.

Il se rappelle aussi son réfectoire impeccablement propre où même le plancher donne l'impression d'avoir été poli. On a poussé la coquetterie jusqu'à mettre des fleurs dans des récipients divers et il y a de la vaisselle. On se croirait dans un restaurant de luxe.

"Chouette" se dit Yasreg devant son assiette pleine de soupe aux tomates dont l'odeur alléchante lui met l'eau à la bouche. Hélas, le malheureux n'a jamais absorbé de piment de sa vie et la première cuillerée manque de provoquer un désastre. Stoïque, il absorbe le brouet qui ne semble contenir que cela... du piment. D'autres, la gorge en feu, font la même expérience. Tous devront, au fil des jours, acquérir l'estomac d'autruche, en béton armé, qui permet la digestion des plats les plus farfelus.

Se suivent à la chaîne les formalités administratives, les passages devant les officiers du service de sécurité, les visites médicales et les piqûres antitétaniques et anti-typhiques. Après une semaine environ, le contingent est prêt à passer aux choses sérieuses. On a troqué les uniformes neufs en drap reçus à Marseille pour une tenue mieux appropriée au climat. Mais les uniformes de toile jaune-sablé ont connu de nombreux autres occupants avant d'échouer sur les échines amaigries des nouvelles recrues. On est doté du képi blanc, cabossé à souhait. Yasreg, ici encore, se fait malheureusement remarquer. Il n'est pas macrocéphale mais c'est tout juste. Il ne trouve aucun képi à sa mesure. Finalement, il se retrouve surmonté d'un curieux toupet blanc qui fait ce qu'il peut pour lui donner l'allure d'un rat du désert. Les bandes molletières neuves qui faisaient la fierté galbée des ballerines du contingent ont été remplacées d'office par des revenants de 14/18, filandreuses et à la limite de l'effilochement.

Une ceinture bleue réglementaire se tourne autour du ventre. Cette opération nécessite, pour être menée à bien, la collaboration d'un tiers bien disposé.

Le port obligatoire de ce vêtement n'est pas destiné à rehausser le prestige du légionnaire mais bien à protéger les intestins délicats des nouveaux résidents. Sur cet attribut coloré, on branche obligatoirement un ceinturon de cuir qui consacre devant tout un chacun le fait que son porteur n'est pas "tôlard". Le tôlard est un homme qui n'est plus tout-à-fait un homme. Il est atteint d'indignité chronique ou aiguë suivant la durée de son séjour carcéral. Il est évident qu'un légionnaire digne de ce nom doit être porteur de son képi, de sa ceinture bleue et de son ceinturon. Le fait contraire serait sur le champ interprété comme une indignité, temporaire, sans doute, mais néanmoins sanctionnée par une période de tôle adéquate.

Pour ceux qui ne l'auraient pas deviné, la "tôle", synonyme de "cabane" ou encore de "gnouf" est l'endroit paradisiaque où l'on héberge, sous rations réduites et sans solde, ceux qui, à un titre quelconque, ont enfreint le sacro-saint règlement. Par une jurisprudence occulte, le tarif s'applique "à la tête du client". Mais un moyen efficace, sinon infaillible, de se faufiler impunément dans les arcanes réglementaires est de se faire passer carrément pour un "con". Refuser un ordre délibérément est impensable, même si cet ordre est stupide. Il s'agit là du crime par excellence, entraînant l'incarcération en "cabane" d'office. Il est probable qu'un examen psychiatrique suivrait, avec le "cabanon" comme conséquence.

Mais par contre, on excusera facilement, en général, le "moule à caca" qui n'a rien pigé et par conséquent, n'a pas exécuté la directive, ou a fait carrément le contraire. A la limite, le petit futé qui est reconnu "con" en arrive à se découvrir une planque de derrière les fagots. Au contraire, le fait de paraître différent du troupeau, d'avoir l'air de ne pas être "con", suscitera l'attention soupçonneuse des "lumières vocifératrices" qui font la loi dans le secteur.

Tout ceci n'est pas rédigé dans un but de dénigrement systématique. Yasreg considère que le romantisme extasié, si commun parmi ceux qui parlent de la Légion sans y avoir jamais mis les pieds, n'est jamais qu'une vision simpliste et erronée de la réalité. Cette conception basée sur la flagornerie à tout prix n'a jamais servi une cause, si modeste soit-elle.

A SAIDA, l'entraînement

Yasreg n'a plus, avec quarante ans de recul, qu'une vision floue du lieu où il a passé quatre mois d'entraînement qui lui ont sérieusement redressé les côtelettes, si on veut bien lui pardonner cette expression.

Dans la nébulosité vacillante de ses souvenirs, apparaît un "complexe architectural" construit avec les matériaux du pays. Une vaste cour rectangulaire cernée par trois grands corps de bâtiment et précédée d'un corps de garde et d'annexés diverses. Tout l'édifice sert à l'hébergement de la troupe et, accessoirement, dans des annexes séparées, à celui d'étrangers assignés à résidence. C'est la guerre et ces gens sont de nationalité indéfinissable. Yasreg signale leur présence à titre documentaire car tout contact avec eux est interdit.

L'entrée, surmontée d'un genre de portique et d'une grenade à sept branches, se voit agrémentée d'une

barrière, genre passage à niveau, et d'une sentinelle.

Toute sortie est vérifiée, comme il se doit. Il n'y a ici ni camion, ni autre véhicule automoteur. Tout le charroi se compose de charrettes traînées par des mulets. On les désigne sous le vocable bucolique d'"arabas".

Avec le temps et l'aide efficace du climat, les murs de ces locaux vénérables se sont transformés en pépinières à cancrelats et à punaises. Particulièrement agressives la nuit, ces bestioles familières forçaient ceux qui ne pouvaient les supporter, à ramasser leur couche et à aller dormir dehors. Les autres, le plus souvent vaincus par leur cuite, acceptaient de les engraisser.

Le fait de quitter sa couchette, la nuit, exposait l'imprudent à des déboires, résultat du système "démerdage" tel que le concevaient les légionnaires à cette époque.

En 1941, l'équipement est rare, usagé, précieux parce que difficilement remplaçable. Des règles strictes et astreignantes prescrivent des "dépaquetages" fréquents. Les vols sont courants et admis. Voler un autre, c'est tout simplement se "démerder". On profite de l'absence ou de l'inattention de quelqu'un et on lui vole... une chemise, par exemple. Cela rapporte au marché noir indigène une petite somme qu'on dilapide allègrement dans les lupanars.

Les conséquences pour la victime sont lourdes: au moins quinze jours de prison. Aucune excuse n'est admise. Sa solde est supprimée pendant toute cette période et il doit, en plus, rembourser la valeur de l'objet dérobé. A ce tarif-là plus personne n'a le droit de dormir. Le système de démerdage tournait finalement à la brimade généralisée et créait un climat de tension et de méfiance détestable. On vivait littéralement dans une caverne de voleurs.

MARCHE OU CREVE

Il est trois heures du matin. La nuit est noire et tiède. Tout le bataillon est debout et s'équipe. La journée sera longue et fatigante. On a quinze kilomètres à parcourir avant de participer aux exercices de tir au fusil, mitrailleuse et lance-grenade. Il faut faire vite pour profiter des heures relativement fraîches de fin de nuit. Le salut au drapeau sera exécuté par ceux qui restent. Car il y a les éclopés des marches précédentes, les malades, les indisponibles et… les "tire-au-chose".

On a rempli les sacs à dos de cailloux pour simuler le poids normal en campagne: plus ou moins vingt kilos. En plus des simulacres de cartouches, on trimbale le bidon à pipette de deux litres, plein d'eau. Ceci pour ceux dont le bidon n'est pas troué. Comme celui de Yasreg l'est, il sera dispensé de ce poids, tout en conservant le droit de crever de soif. Il y a aussi les vivres pour la journée, le flingue et la baïonnette et les grenades sans amorces. On s'est coiffé du képi blanc et on est ceinturé de bleu, comme d'habitude.

Le signal du départ est donné. La colonne s'ébranle. L'enthousiasme des marcheurs se ressent du fait que la récupération des fatigues de la veille s'est faite au bénéfice des punaises. On traverse l'agglomération de Saïda endormie, puis les faubourgs indigènes avec leurs gourbis et leurs chiens hurleurs. Puis la piste s'étend dans la direction à suivre. On n'a pour seul guide que les étoiles. Puis, avec l'habitude, on finit par distinguer nettement à plusieurs mètres devant soi. Le sol est calcaire, érodé par le soleil de tous les jours, hérissé de plantes épineuses qui provoquent des abcès lorsqu'on s'y pique. Un nuage de poussière accompagnera toute la marche.

Au début, tout va bien, on éprouve la sensation agréable de se trouver dehors, d'avoir quitté les murs de la caserne. Chacun se tait. Que pourrait-on, en effet, se raconter à trois heures du matin?

Mais soudain un ordre claque: "Chantez!" Il faut dire qu'à la Légion, les chansons de marche sont les compagnes obligées des déplacements pédibus. Tous les légionnaires consacrés les connaissent, même s'ils ne les comprennent pas nécessairement. Il n'en n'est pas de même des nouveaux venus qui rencontrent des difficultés pour se hisser au niveau d'euphorie qui convient pour s'égosiller aux petites heures. Or, à tort ou à raison, on estime que le moral du troupier doit être relevé et que les vocalises entraînantes ou martiales contribuent à la formation des "pieds" du plouc nauséabond et besogneux. On part du principe que le légionnaire est un surhomme qui fait peu de cas des lois de la nature. C'est rendre service aux mauviettes que de les forcer un peu sur les bords à pratiquer l'enthousiasme. Ses cloches plantaires et les rotondités de ses orteils se transformeront, on n'en doute pas, en une solide couche de corne au simple contact de la dure réalité des pistes et des parpaings. Un vrai légionnaire doit absolument par tous les moyens, se faire "les pieds", c'est-à-dire des "panards" à consistance de cuir.

Mais hélas, ces excellentes intentions ne sont applicables qu'à des surhommes. Les mauviettes délicates du type Yasreg vont se retrouver les pieds en sang. Et de plus, on lui a "démerdé" ses godillots et on les a remplacés par une paire de pompes trop justes.

Revenons à notre randonnée pédestre. Après environ cinq kilomètres, en dépit des vocalises incertaines et bredouillantes, toute la colonne a perdu sa cohésion. Des mesures énergiques s'imposent d'urgence. On va voir ce qu'on va voir...

Le maréchal des logis et l'adjudant se concertent et décident ce qui suit: "Halte, rassemblement par trois et que ça saute", "Ah, il paraît que ces messieurs ne veulent pas chanter...", "Eh bien, on chantera quand même, mais au pas de gymnastique", "Garde à vous: Pas de course, En avant, Marche!"

Et le troupeau se met à courir avec vélocité et enthousiasme. Puis les abandons se multiplient; les canards boiteux se hissent comme ils peuvent sur les arabas. On ne chante plus, les langues se tirent, les poitrines halètent et les petits sadiques commencent à réaliser qu'à ce train là, on n'est pas encore à destination. Il faut dire aussi que l'équipement n'a pas été conçu par des génies. Les lanières de fixation des sacs, des musettes dont on entoure la poitrine de la victime ne sont que des ficelles un peu grosses qui appesantissent tout le paquetage sur la poitrine et coupent la respiration. Quand on demande de chanter par dessus le marché, le comble du sadisme et du grotesque est atteint.

La hiérarchie est bien chaussée, elle. Pour le fantassin, il semble évident que les croquenots, sans chaussettes, dans la chaleur, la poussière et la transpiration ne permettent que des performances limitées. Certains couvraient leurs pieds avec des "chaussettes russes". Il s'agit ici de morceaux de chiffons aux émanations dignes d'un camembert mûr, qu'ils fixaient comme ils pouvaient sur leurs extrémités. Mais tous n'avaient pas cette possibilité: tout ce qui était textile était rare, de même que le vulgaire papier.

Mais le sous-lieutenant, car il y a tout de même un officier, sort de son splendide isolement, secoue son ennui et son dédain, et, par le truchement du sergent, ordonne une halte de dix minutes. Il a semble-t-il, compris qu'au train où vont les choses, personne n'atteindra le champ de tir. Finalement, les dix minutes s'étirent en une demi-heure. Puis on reforme la colonne. Le soleil, entre-temps s'est mis à taper, la poussière s'engouffre dans tous les orifices, le calcaire croque sous la dent. Les gueules prennent des allures fantomatiques sous la couche de sédiment qui les recouvre. Comme on ne déjeunera qu'à l'arrivée, il y a quand même des héros qui font des prodiges, la fringale aidant.

Dans une plaine désolée, calcaire comme tout le reste, écrasée de chaleur et sans ombre, un champ de tir avec panneaux, trous de sécurité, et horizon bouché par des sacs de sable destinés à stopper les balles. On crève de soif. On a déjeuné: on se sent le ventre bien rempli avec un désir convaincant de sieste.

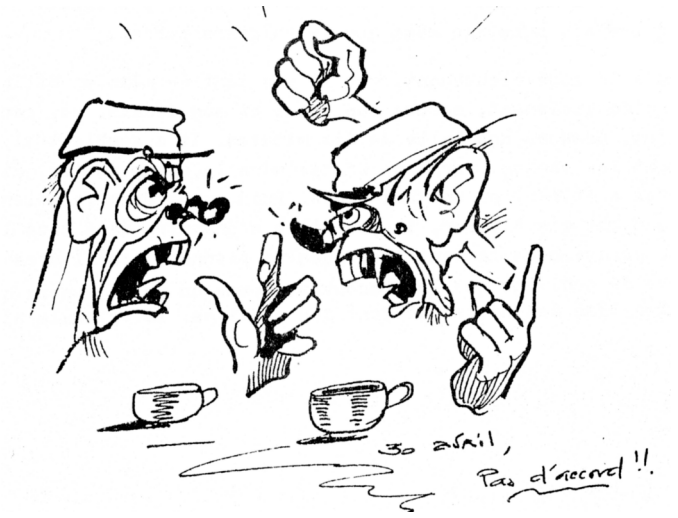
Le tir au fusil se fait en position couchée. On utilise de vieux Lebel délabrés qui gigotent dans leur garniture. On les démonte trop souvent pour des inspections oiseuses et les armes s'en ressentent. Les chargeurs de ces antiquités contiennent trois cartouches.

C'est le tour de Yasreg. Selon les instructions, il s'allonge, charge son arme et attend l'ordre de tirer. Les cibles se sont entre-temps remises en place et l'ordre est donné: "Feu à. volonté". Le premier coup part normalement, sans problème. Le deuxième ne part pas et le troisième essai ne donne rien non plus. Yasreg n'est pas le seul, d'autres aussi constatent que rien ne va plus. La pauvreté de l'armée d'armistice apparaît une fois de plus avec ce qu'elle a de désolant: que se passerait-il dans un combat réel? Mais on a finalement des explications. On tire à l'entraînement des munitions très vieilles afin de ménager ce qui reste valable.

On distribue un nouveau lot de cartouches et, plein d'espoir, on continue. Et une amélioration sensible se manifeste malgré quelques "flops".

Les résultats sont annoncés. A sa grande stupeur, Yasreg se voit félicité. Il a même droit à une esquisse de sourire de la part de l'adjudant qui, tout le monde l'a constaté, ne rit que quand il se rase de travers. La raison de cette attitude bienveillante peu habituelle, c'est que Yasreg a touché la fibre "légion" par excellence: le voilà reconnu bon tireur.

Encouragé par ce succès, ce jeune homme prometteur sent un regain d'optimisme lui remplir les tripes. Il en oublie presque sa soif et ses cloches et se distingue encore plus à la Hotchkiss. Le résultat, c'est pour toute la gradation hiérarchique, une attitude qui frise la cordialité. L'adjudant lui offre un verre de pinard tiède de son propre bidon. Stupéfait, Yasreg se sentirait des ailes, s'il était habitué au breuvage, mais la soif aidant, il l'avale de travers car c'est du raide, pour sous-officier.



EN CHANTANT

La colonne s'apprête à traverser l'agglomération de Saida. Un ordre bref: "Halte: Rassemblement, Ajustez les tenues. On traversera la localité par 9 de front. La tradition veut qu'on rentre en chantant."

Entre deux rangs d'indigènes silencieux massés sur le parcours, la Légion passe. Le chant est rythmé. Les figures des recrues sont figées sous la couche de crasse et de sueur. Et la compagnie rentre â 6 heures tapant, comme en fait foi la grosse horloge située face à l'entrée, sur le grand bâtiment du fond. La journée est en principe terminée. Plus tard, par des chemins détournés, les éclopés ramenés en arabas feront une entrée moins triomphale dont personne ne s'occupera.

A la Légion, en 1941, l'exemption de chaussures n'est pas synonyme de dispense de marche. On supprime les brodequins pendant quelques jours et on se protège les extrémités avec des "nails". Il s'agit d'une simple semelle de caoutchouc sur laquelle on a fixé des lanières. Ici encore, l'artisanat local s'est montré à la hauteur des circonstances. On a récupéré des vieux pneus d'auto et on les a découpés plus ou moins selon la forme du pied. Elégance et confort mis à part, cela permet de durer un peu plus longtemps avant d'échouer à l'infirmerie, fatalement.

Eh attendant, l'instruction du fantassin se poursuit, avec, toujours présentes à la mémoire, les trois injonctions impératives sacro-saintes: "où? quand? comment?: entre deux marches, la théorie, les explosifs, l'art de l'artificier, la nomenclature du fusil Lebel, la connaissance et l'utilisation de la Hotchkiss et du F.M., le lancer de la grenade continuent à un rythme accéléré. A côté de ces joyeusetés belliqueuses, on gratine le combat à la baïonnette et au couteau. Les meilleurs endroits pour liquider proprement l'adversaire sans qu'il crie font l'objet d'une étude sur des sacs de paille transformés en mannequins de chez Cardin.

Finalement on s'endurcit. Le moins doué, sous l'influence d'une dose d'abrutissement énergique, constate soudain qu'il est capable de réaliser des performances physiques impensables deux mois auparavant.

Mais pour atteindre ce résultat remarquable, il y a aussi et surtout, la gymnastique matinale.

C'est le sergent M., d'origine italienne, qui s'occupe du peloton de Yasreg. Ce sous-officier jouit d'un prestige incontesté et, à côté de son français approximatif et pittoresque, il jouit d'une réputation romantique à plusieurs facettes.

D'abord son allure générale est assez particulière et sa manière de s'habiller ne rencontre pas l'approbation sans réserve des échelons supérieurs. Le sergent M. est toujours ficelé comme l'as de pique, mais c'est un vétéran qui impose le respect. Il a son franc-parler et, en dépit de son éthylisme habituel, raisonne avec une logique qui frise le bon sens. Cette qualité assez spéciale est appréciée diversement parmi les premiers biberons de la garnison. Il règle aussi ses affaires lui-même, ce qui le rend populaire auprès du plouc nauséabond et besogneux. Il a l'habitude, non recommandée, mais largement admise, de tomber la veste et de flanquer la trempe au légionnaire déraillé qui exagérerait. Bien sûr, ici aussi, son bon sens naturel lui imposerait, avant d'entreprendre une action malgré tout hasardeuse, de vérifier le gabarit de l'énergumène. C'est sans doute une erreur de jugement regrettable, dans l'estimation de la potentialité combative d'un véhément, qui lui impose une particularité dans le port du képi. Le sergent M. a perdu la moitié d'une oreille dans une bagarre et, pour essayer de cacher la réduction de son pavillon auditif, il a pris l'habitude de caler son képi de travers et à droite. Cela n'empêche personne de constater ce qui manque dans sa trogne, au demeurant, bien sympathique. Car

il faut bien reconnaître que tout le monde aime bien le sergent M., grande gueule, grossier comme une poubelle, rond comme une boule, très souvent, mais aussi très généreux et prêt à comprendre bien des choses. Il est capable de rafraîchir, à ses frais, les gosiers en pente des membres de son peloton, mais au début du mois seulement.

Ce jour-là cependant, il déçoit. D'habitude, ce gradé "coulant" limitait la séance de gymnastique à des exercices peu astreignants qui se terminaient invariablement par une séance de repos sur place. Pendant cette occupation relaxante, N. sortait sa pipe de bruyère et son bidon de pinard SOff et savourait les rayons chauffants de Mohamed, en paix avec la Légion entière. Aujourd'hui, c'est différent, il a quelque chose à dire.

"Avant de gymnastiquer, moi, sergent M., chargé de vous en faire baver, j'ai quelque chose à vous dire. Je suis votre chef de peloton depuis huit jours. Vous me connaissez déjà assez pour savoir que je n'emmerde pas mon monde, mais on ne m'a jamais pris impunément pour un imbécile. Je sais que vous êtes plus cons que la lune, mais il y en a un parmi vous qui est encore plus con que les autres. Vous le reconnaîtrez comme vous pourrez. Il est ici et il m'entend. Il est allé se plaindre auprès de MT., votre ancien chef de peloton, qu'avec moi, vous ne faisiez pas assez de gymnastique. Dans ces conditions, je vais vous en faire faire, moi, de la gymnastique... tas d'andouilles!

"Allez:" continua cet homme, ulcéré d'avoir à commander des imbéciles de cette dimension. "Maintenant, à mon commandement, garde à vous, pas de gymnastique, couchés... debout... couchés... debout ... couchés, rampez, roulez, rampez, roulez, sur les coudes, comme avec le flingue... allez, plus vite que çà: vous, là-bas, debout! Monsieur perd son froc! Avant de continuer la séance, laissons le légionnaire Yasreg rajuster son pantalon... Au plus vous me faites perdre mon temps, au plus vous en baverez"

Après trois quarts d'heure de ce régime, les coudes saignent, les poitrines engouffrent le calcaire à pleins poumons. On est transformé en blocs enfarinés et on halète comme des chiens en chaleur. Pendant ce temps, M., assis sur un rocher, rythme la cérémonie à coups de sifflet. De temps à autre, il donne l'accolade à son bidon. Finalement, fatigué de siffler, il s'arrête et contemple son œuvre avec un large sourire. Ce n'est pas beau à voir car sa dentition n'a qu'un lointain rapport avec une publicité pour dentifrice. Mais pour lui, l'honneur est sauf. Sa réputation en sortira grandie, du moins il le suppose.

Ce matin, il y a marche forcée de plus ou moins vingt kilomètres. Tout juste une promenade de santé, dira l'adjudant P. On va rendre visite au secteur d'Ain el Adjar, localité où se trouve une compagnie du 1er Etranger d'Infanterie. On y pratique l'entraînement intensif à la mitrailleuse Hotchkiss et ses corollaires. Le détachement d'Ain el Adjar est composé de costauds. D'office on y introduit les recrues les plus fortes physiquement. Il le faut, car trimbaler une mitrailleuse de ce genre n'est pas une sinécure qu'on peut confier à un gringalet.

Au risque de passer pour un râleur perpétuel, Yasreg est bien forcé, s'il veut faire ressortir la situation du "plouc minable et nauséabond", de se poser la question suivante: en 1941, l'autorité supérieure cherchait-elle volontairement à rendre la vie du plouc plus difficile au lieu de tenter de l'humaniser? On pourrait le croire, si on en juge par les conditions dans lesquelles les pauvres diables d'Ain el Adjar étaient contraints de coltiner ces engins, dans tous les terrains, par une chaleur épouvantable. Il semble que personne, à aucun niveau de la hiérarchie, n'a pensé que le sort de ces hommes pouvait très facilement être amélioré avec un peu d'imagination et d'élémentaire intelligence.

La mitrailleuse Hotchkiss est une arme vieillie à l'heure actuelle, mais qui dans les conditions du désert, et en général, celles rencontrées dans tout le Magreb, était capable de fonctionner où d'autres engins du genre auraient déclaré forfait après quelques secondes. Il y avait trois parties distinctes dans cette arme lourde et difficile à manier: le canon, les canons de rechange et les accessoires, gants d'amiante, etc., le trépied doté de son siège et les caisses à munitions, placées en chargeurs rigides de 30 cartouches. Le canon pesait, sauf erreur, 27 kilos et le trépied, une trentaine.

Le tube, en cours de transport, reposait sur l'épaule du porteur. Aucune protection n'était prévue. Le couloir d'alimentation de l'arme comportait une partie relativement plus plate que le reste et elle reposait sur l'épaule. Après quelques kilomètres, le pauvre type était exténué et avait l'épaule en sang.

Quiconque normalement conscient de l'efficacité de cette troupe aurait pensé à améliorer le rendement de cette dernière, en facilitant le transport. Car, en définitive, ce n'était pas le poids de l'engin qui présentait le problème, mais le fait que le porteur souffrait. Il n'est pas nécessaire de se référer à Christophe Colomb pour imaginer une sorte de coussin rigide mais suffisamment souple qui aurait soulagé grandement le porteur et lui aurait permis des performances bien supérieures. Cela n'aurait rien coûté, car les débris de cuir et de caoutchouc ne manquaient nullement. Le port de ce "bidule" aurait ainsi cessé d'être un cauchemar. Mais comme toujours on remplaçait l'élémentaire bon sens par des engueulades frénétiques, des grossièretés et des ordres parfois incohérents.

Yasreg a porté cette mitrailleuse. Il a aussi porté le trépied, sur des kilomètres de distance. Même au combat, bien plus tard, il a pu constater le manque d'imagination, sans doute basé sur une forme de mépris pour la peine des hommes, qui se répercutait sur l'efficacité de la troupe en la forçant à fonctionner dans les conditions les plus difficiles alors qu'elles auraient pu être facilement améliorées. Tout cela, sans doute, pour maintenir on ne sait quel sacro-saint principe qui impose que le plouc, le fantassin surtout, doit s'abrutir pour se maintenir en forme.

Une surprise attendait Yasreg à l'arrivée. Méki, l'homme qui avait fini sa traversée Marseille-Oran aux fers et à fond de cale, était là. Le colosse avait maigri, mais sa force physique semblait intacte. Ses traits s'étaient durcis. On pouvait voir qu'il en avait bavé. Tel quel; il restait imposant et imprévisible. Méki ne se confiait à personne. Il avait, comme Yasreg, admis le fait qu'il ne pouvait compter que sur lui-même et qu'il était inutile et dangereux de s'en référer à qui que ce soit. Pour lui aussi, le fameux adage "la Légion est une grande famille" n'avait aucun sens. Silencieux, stoïque, il se contentait d'un rôle de bête de somme, dont on utilisait la force, en observant curieusement ses limites. Taillable et corvéable à merci, car il n'avait pas entièrement purgé sa peine, il se trouvait livré sans défense réelle aux mains de gens qui, s'ils le voulaient, pouvaient le narguer. Ils ne s'en faisaient pas faute.

Suite à sa bagarre sur le navire, Méki avait écopé de trois mois de prison qu'il devait purger en cours d'entrainement. Cela signifiait qu'il ne percevait plus sa solde, n'avait accès à aucune distraction, même pas le foyer. Il devait, comme tous ceux qui figuraient dans le collimateur, se taper toutes les corvées et même les fantaisies de ceux qui avaient priorité sur lui. La débrouillardise et la compréhension complice de certains gradés, plus humains ou ayant eux-mêmes passé par là, permettaient de temps à autre l'accès à un peu de pinard ou de tabac.

Cette sortie amena Yasreg à mieux comprendre Méki. Mais le retour à Saïda fut pénible.

En effet, le lendemain du cauchemar du retour d'Ain-el-Adjar, les choses se gâtent pour lui. Parmi les blessures encourues lors de la marche "chantante" un ulcère s'est déclaré. Le pied a doublé de volume. Il faut dire qu'il doit cette complication au port de sandales improvisées. Il est incapable de marcher et doit être soigné, mais Yasreg n'ose pas demander la visite médicale, considérée comme une sorte de manquement au devoir, caractéristique des mauviettes. Mais finalement, l'adjudant P., perplexe devant cette aggravation qui, manifestement, ne se réglera pas à coups de pompes dans les fesses, se décide à l'inscrire d'office au rapport du médecin. Il pousse même le sens des responsabilités jusqu'à l'accompagner à l'infirmerie.

Là, le lieutenant- médecin commence par exprimer en termes peu académiques ce qu'il pense de Saïda et de ceux qui y évoluent. Le pied litigieux n'est pas beau à voir. Sanguinolent par endroits fortement gonflé autour de la cheville, la crasse accumulée par les marches, la poussière et la sueur, impossible à éliminer par de simples lavages à l'eau sans savon, ont créé les conditions qu'il fallait pour un bel ulcère rongeur sur le côté du gros orteil gauche. De plus, un second commence à dévoiler ses intentions sur le même pied mais plus haut, sur le "coup de pied". Voilà donc Yasreg sous traitement médical officiel, c'est-à-dire qu'on peut difficilement le traiter de "tire au chose".

Les circonstances difficiles qui prévalent à l'époque ont réduit la pharmacie de Saïda à la portion congrue. Les antibiotiques, passe-partout de la médecine actuelle, n'exîstent pas en 1941. On ne dispose que de moyens réduits. Le médecin décide traiter ce cas ennuyeux au formol. Comme tout le monde le sait, cet énergique désinfectant est de nature à éliminer efficacement la faune microbienne responsable de l'immobilisation forcée de la recrue. On imbibe donc un morceau de gaze avec ce produit, on l'applique à l'endroit voulu et on emmaillote le tout. Les sensations sont suaves, mais au bout de deux ou trois heures de plaisir, elles diminuent et cessent. Ce soulagement n'est que de courte durée car, avant de se mettre au lit, on refait un nouveau pansement. En éliminant le précédent, on retire la croûte qui s'est formée et on recommence le même procédé, Hélas! La nature, à la Légion de Saïda comme ailleurs, poursuit son petit bonhomme de chemin et ne tient aucun compte des raccourcis et des injonctions impératives. Loin de s'améliorer, les ulcères se creusent, au grand plaisir de l'éclopé qui éprouve des sensations rares, et s'agrandissent, au grand dam du toubib. Finalement, ce dernier finit par où il aurait dû commencer. Il décide de laisser tomber le formol et de le remplacer par le baume de tolu.

Alors les choses vont graduellement mieux. Mais la guérison prend son temps et Yasreg vit au moins trois semaines dans un calme relatif qui lui semble paradisiaque. Son pied, transformé en momie petit format, ne lui fait plus mal. Enfin le nouveau traitement accomplit ce qu'on attendait de lui.

Conséquence de cet état de choses, voilà Yasreg considéré comme mauvais fantassin parce qu'il a de mauvais pieds. On le mutera donc, à la fin de son entrainement, pour une autre période de formation, mais à cheval cette fois.

QUELQUES CONSIDERATIQNS

Pour Yasreg, les souvenirs qu'il conserve de Saïda, de sa caserne et de l'entrainement qu'il y a subi, n'ont rien d'exaltant. Il s'agissait là d'une lourde épreuve, à affronter seul. Il conserve le sentiment qu'un minimum de compréhension, un peu plus d'humanité élémentaire auraient fait plus pour le moral des jeunes légionnaires, dont la plupart s'étaient engagés sous la contrainte morale, que les brimades, les manifestations impératives d'autorité humiliante. Ces dernières, souvent imposées sans nécessité réelle, avait peut-être une base psychologique discernable. Yasreg était, en fait, très jeune pour vivre avec des gens, bien plus âgés que lui parfois, qui ressentaient sans doute une supériorité de fait sur les recrues, de par leur grade, leur expérience et peut-être aussi à cause d'une certaine rancœur accumulée au cours d'années de sujétion à une autorité dont ils ne pouvaient plus se passer. Ils étaient profondément légionnaires dans leur comportement et leur mentalité. Ils avaient perdu le sens de la vie en dehors de leur nouvelle patrie: la Légion, et ils pouvaient tenter d'imposer aux recrues une mentalité impossible à admettre sans disposer du temps nécessaire pour l'assimiler. Cette mentalité n'est pas digestible pour tous.

Considérant que ce qu'il écrit n'est que l'infime témoignage d'un légionnaire d'occasion, Yasreg ne porte de jugement contre personne. Il se borne à constater. Pourtant, avec le recul du temps, il réalise la transformation indéniable que cette formation spéciale amène chez l'individu qui a la force morale pour l'endurer, et pour l'admettre comme une suite d'incidents de parcours très instructifs dans la poursuite de la vie sans pantouflerie.

Yasreg est pleinement conscient aussi, que l'entourage dans lequel il a dû évoluer n'est pas composé d'enfants de chœur. Une poigne "de fer est nécessaire pour tenir en mains des gens qui, dans la vie civile, seraient peut-être des individus dangereux, voire criminels. Seules des méthodes énergiques et brutales sont comprises par des êtres frustes, dont l'intelligence reste limitée, et dont l'évolution est parfois bornée par le mur des sensations et non des sentiments.

En 1941, on rencontrait à la Légion des gens qui provenaient de tous les pays d'Europe. Nombreux étaient les revenants des Brigades Républicaines d'Espagne. Chacun d'entre eux avait vécu un drame qu'il devait digérer tout seul. On y trouvait aussi des Allemands anti-hitlériens, des Autrichiens dans le même cas, des Russes blancs, tous exilés et proscrits de leur patrie. Il y avait les Italiens, qui côtoyaient les Espagnols d'après Guernica. Pour faire vivre tous ces exilés sans espoir, il fallait une poigne de fer, Les problèmes de personnes, la promiscuité, les mœurs obligeaient ceux qui devaient manipuler ces gens sans complexe ou au contraire, bourrés de complexes, à adopter des méthodes souples mais dures, réputées formatrices.

Mais il faut bien aussi, quand on veut s'ériger en témoin, humble sans doute, mais clairvoyant, parler des bavures. Car il y a tout de même des limites. Il y a un monde entre la discipline et les brimades. Par exemple, en supplément des fatigues énormes endurées au cours de la journée, on obligeait le puni à présenter, avant de se coucher, une revue de détail. Il s'agissait d'un dépaquetage ¯qu'il devait installer avec les fioritures d'usage et cela, parfois pendant des semaines. Ces séances ne servaient qu'à démoraliser la victime qui n'en comprenait bien souvent pas la raison. Cette pratique avait culminé au point que des sous-officiers ivres accompagnaient le sous-officier de semaine quand il faisait l'appel du soir; pour humilier ces pauvres diables à grand renfort de rigolade. Le clou de la cérémonie pour ces "mandatés" consistait à renverser la paillasse du puni par terre sous prétexte que les effets n'étaient pas disposés melon les normes.

Ces pratiques cessèrent dès l'arrivée d'un nouveau commandant de compagnie. Il est évident que ces humiliations ne s'oublient pas facilement. Yasreg n'avait pas la tête assez bien faîte pour éviter ces attentions délicates de la part de certains instructeurs.

Une autre constatation est que, pendant toute son instruction à Saïda, Yasreg n'a jamais eu l'occasion de parler à un officier. Considéré comme un être à part, on le rendait inaccessible au simple légionnaire par le fait qu'il fallait emprunter une voie hiérarchique très stricte et dangereuse pour lui par ses retombées. Personne en son bon sens n'aurait osé appliquer la formule du règlement militaire qui existe, paraît-il, et qui stipule que si le rapport d'un officier est demandé trois fois de suite sans obtention, l'intéressé a le droit réglementaire de lui adresser la parole sans plus attendre.

Dans la pratique, quand un légionnaire était appelé à se justifier devant son commandant d'unité, il savait qu'il serait puni, même s'il n'avait pas bien compris pourquoi, En principe, le gradé avait toujours raison et l'officier appliquait automatiquement le tarif.

La salle de police, punition légère¯ pour infractions mineures, n'était presque jamais appliquée. On préférait donner de la prison. Les raisons en sont les suivantes: l'officier commandant la compagnie avait la faculté d'appliquer un maximum de sept jours de prison. Mais s'il donnait ce maximum, la proposition de sept jours allait directement et d'office au colonel qui doublait ou triplait la punition. La punition servait de détonateur à toute une série de corollaires: la solde du puni passait à l'ordinaire; on lui rasait le crâne

et sa déchéance temporaire s'étalait devant tous à cause de l'accoutrement qu'il devait endosser. Sa nourriture était diminuée et les humiliations et le sadisme étaient de rigueur dans les milieux carcéraux.

Si l'officier octroyait six jours de prison, la punition consistait à dormir au corps de garde avec le gratin, mais les sanctions se limitaient à cela. Le puni était, bien sûr, corvéable à toute heure, en dehors des exercices.

DECOR: la "cabane"

Toutes ces considérations ne devraient pas faire perdre de vue le sujet principal qui est de renseigner les gens qui désirent s'instruire, si on peut dire. Il s'agit de procurer les éclaircissements idoines à ceux qui s'intéresseraient aux vocables prometteurs: "tôle" ou "cabane". Yasreg se croit en mesure de fournir à ce sujet des précisions basées sur l'expérience.

Il s'agit d'un coin plus ou moins vaste, abrité de toute ingérence non officielle, où l'autorité se débarrasse pour quelques temps des casse-pieds, des ivrognes chroniques et des épaves indécrottables et irrécupérables. On ne s'étendra pas ici sur les fioritures d'admission. On entre ici, comme on en sort, avec les honneurs du pied. Si les motifs d'entrée sont multiples, les motifs de sortie sont nébuleux. IL est préférable de ne pas chercher à comprendre.

Endroit édénique, la "cabane", que certains préfèrent appeler "gnouf", est située à côté du corps de garde. Ceci présente l'avantage incontestable de pouvoir exercer, baïonnette au canon, la surveillance qui s'impose sur le pauvre "con" qui a outrepassé ses capacités bachiques aussi bien que sur la "pédale" ondoyante qui s'est trompée de lupanar. On y rencontrera, sans complexe, les invertis et les pervertis, les poètes rêveurs et les petits vicieux en mal de satisfactions interlopes.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les relents qui s'exhalent de cet endroit sélect, n'ont que de très lointains rapports avec les produits Patou. Pour l'édification du lecteur, Yasreg va s'efforcer de préciser les raisons profondes de ces odeurs, peu conformes avec la majesté des lieux.

La cabane, c'est une salle rectangulaire. Un bat-flanc en bois s'accote à une des parois. Il est légèrement incliné pour offrir plus de confort aux invités. Des couvre-pieds permettent de se réchauffer les extrémités. Mais il n'y en n'a pas pour tous, les derniers arrivés pourront claquer des dents. Cet éden n'est doté d'aucun luminaire mais, occasionnellement, un rat de cave est brandi par un "démerdard" qui désire se faufiler vers la "tinette", sans écraser trop d'orteils. Ces précautions ne sont pas inutiles, si l'on tient compte de l'affluence des pensionnaires, les jours du prêt, notamment.

Au centre du local, se situe un récipient tronconique d'environ un mètre de haut. Le sommet, moins large, est dirigé vers le plafond, sans l'atteindre, heureusement, Il est doté d'un couvercle métallique attaché à une chainette en fer. Si on empoigne ce couvercle pour le resituer dans sa position normale, on court le risque de manipuler manu militari une partie des excédents alimentaires d'un tôlard anonyme.

Par prudence, la tinette restera donc ouverte et à l'air libre. La tinette est en effet, on l'a compris, destinée à réceptionner les épanchements intestinaux et autres, des pensionnaires. Il n'est pas rare d'assister à la dégringolade consternante d'un tôlard hissé sur son perchoir scatologique et dont l'équilibre éthylique instable compromet l'édifice et la bonne ordonnance des lieux. Le résultat qu'elle provoque dans la semi-obscurité restera sans description. Comme chacun peut s'en persuader, la cabane est l'endroit idoine pour s'y livrer à la méditation sur les différences olfactives, issues de la personne humaine ou prétendue telle.

DECOR: le foyer de Saïda

La tabagie et les relents d'alcool font évoluer les acteurs de la comédie dans une sorte de halo nébuleux et incohérent. Tout le monde boit. Parce qu'il fait chaud d'abord, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, ensuite.

Pas de radio, ni de phono, mais les saoulards bien imbibés suppléent à leur absence par des vocalises indistinctes formulées dans des jargons aussi indéfinissables qu'indéchiffrables. On fait le plein, puisque c'est le jour du prêt.

Méki a touché ce qui lui revenait. Après sa période de prison, ce n'était pas lourd, d'autant plus que, Yasreg l'a appris plus tard, il fait verser une partie de ses sous et de sa prime d'engagement à sa "vieille". Aujourd'hui, compte tenu du prix modique du gros rouge algérien, il s'est offert la valeur d'un bidon. Il y a de la place à sa table. Beaucoup l'évitent. Mais c'est là que Yasreg va s'asseoir. La conversation s'engage, Méki est visiblement content d'avoir quelqu'un à qui parler. Il est sincèrement heureux de partager son gros rouge. Yasreg a accepté sous réserve de réciprocité.

Le breuvage amène graduellement les confidences entre ces deux hommes, marginaux et mal aimés l'un comme l'autre. Et puis on échange ses opinions concernant les officiers qu'on ne voit jamais, les sous-officiers qui sont, dans le fond, souvent plus grotesques que méchants. Et les souvenirs de Sainte-Marthe refont surface. On fait revivre les conneries énormes et les tours pendables, comme celui-ci que me raconte Méki.

"Moi, je suis bon garçon, mais faut pas qu'on m'em...! Par trois fois, ce salopard de P. m'a forcé à récurer les cuisines. J'avais une gueule qui ne lui revenait pas... J'en avais plein le froc... Alors j'ai décidé de leur jouer un tour de cochon."

"J'avais remarqué l'endroit où on stockait les réserves pour la cuisine et la boulangerie. Alors, j'ai profité que j'étais seul quelques minutes et j'ai planqué plusieurs paquets de levure. C'est moins con que tu penses, je vais t'expliquer... D'abord, le mess des sous-off, il n'était pas tellement loin de leurs "chiottes". Alors, sur le coup de midi, quand Mohammed tape dur et que toutes ces peaux de vache s'apprêtent à s'empiffrer, voilà que, mine de rien, je me décide à aller balancer la levure dans leur m..., en leur souhaitant "bon appétit". Pendant des heures, tout le paquet a fait des bulles, avec le parfum que tu imagines. Evidemment, tout le camp cocotait comme c'est pas permis, mais nous, on est habitué... Et tout çà dans une de ces chaleurs...!"

"Ces cons n'ont jamais compris ce qui s'était passé. Ils étaient étonnés, emm... comme tout le monde. Personne n'a jamais pensé à la levure. C'est bizarre quand même, on ne m'a plus flanqué en corvée à la cuisine..."

DESERTION

En 1941, de nombreux jeunes Belges s'évaderont de Belgique occupée et tenteront de rejoindre les Forces Belges en Grande-Bretagne. Certains essayeront d'y arriver en traversant l'Espagne. Presque tous échoueront au camp bien connu de Miranda. Les autres s'engageront à la Légion pour essayer de gagner Gibraltar.

Quelques-uns rencontreront l'adversité, la malchance, la destinée contraire et échoueront. D'autres n'y arriveront pas parce qu'ils n'avaient pas le calibre moral nécessaire pour réussir. Yasreg n'a pas connu de cas de remise d'un Belge, évadé de Belgique, aux mains des Allemands, par Vichy.

L'idée simpliste qui animait ces jeunes gens, c'était d'arriver, par un moyen quelconque, à rejoindre Gibraltar. Dans l'esprit de bon nombre d'entre eux, s'engager à la Légion, c'était se rapprocher de ce rocher stratégique. Dans leur ignorance totale des réalités africaines, ils croyaient y parvenir en désertant la Légion.

Un contingent de recrues avait précédé celui de Yasreg et terminait pratiquement son instruction d'infanterie. Il comptait plusieurs Belges. Ces derniers avaient décidé de déserter, de traverser les montagnes du Rif, très proches sur la carte, et de parvenir au but, on ne sait trop comment. L'absurdité

d'une telle entreprise saute aux yeux, mais c'est l'apanage de la jeunesse de croire aux miracles. Il ne s'en produisit pas.

L'affaire avait été organisée en petit comité, d'où Yasreg était exclus. Pour des raisons inconnues, sans doute d'affinité et de méfiance, il n'était pas reconnu "persona grata" par ses compatriotes légionnaires. Ces derniers le laissaient soigneusement de côté.

Yasreg venait tout juste de sortir de l'infirmerie, suite à ses ulcères aux pieds. S'il avait été contacté pour participer à la randonnée clandestine qui se préparait, il aurait de toute façon refusé. Non parce qu'il était plus réfléchi que les autres, mais parce qu'il ne remplissait pas les conditions physiques indispensables. Sa présence dans le groupe des fugitifs aurait équivalu à un poids mort. Yasreg avoue avoir malgré tout ressenti une certaine amertume pour leur manque de confiance à son égard.

A l'appel du matin, quatre légionnaires furent portés manquants. Leur paquetage complet était abandonné sur leur lit. Cette situation se révéla très désagréable pour Yasreg. Il était le seul parmi les Belges sur place à ne pas avoir déserté.

Bien sûr, les fugitifs ne pouvaient aller bien loin. Ils n'avaient pas pensé que les Arabes qu'ils rencontreraient fatalement, les signaleraient aux autorités pour toucher la prime. C'est la raison pour laquelle, trois jours plus tard, ils feront une rentrée qu'il serait exagéré de qualifier de triomphale, à la caserne de Saïda. Ils entrèrent tout de suite, bien entendu, en cabane.

Dans la grisaille qui enrobe ses réminiscences lointaines, Yasreg se rappelle vaguement que les fugitifs reçurent une punition très modérée et que l'intervention du colonel commandant le 1er Etranger d'Infanterie avait réglé ce problème dans un esprit de large compréhension. On ne pouvait rien reprocher de vil à ces jeunes légionnaires, naïfs sans doute, mais victimes du désarroi, et dignes de respect.

Les détenus ont continué l'entraînement pendant leur période de détention. Rien de gai, évidemment, mais Yasreg, avec les complicités tacites fondées sur la solidarité envers les "tôlards", adoucit comme il put ce séjour, par l'introduction de tabac et même de pinard. Les moyens employés restent encore des "secrets militaires". On dit que l'expérience est une école dont les leçons coûtent cher, mais c'est aussi la seule où les idéalistes ingénus peuvent s'instruire.

MUTATION

"Yasreg! Au rapport du Commandant!"

Cet ordre secoue l'intéressé, alors qu'il finit de s'équiper pour les performances habituelles du matin. La première réaction, toute naturelle, c'est l'appréhension. Les bonnes surprises, ici, sont rarissimes. Que se passe-t-il encore? On ne sait jamais ce qui vous pend au nez dans la confrérie, et le simple fait d'être convoqué chez un officier est presque toujours l'annonce d'une tuile quelconque qui va vous amerrir sur l'occiput. Il ne reste pourtant que deux choses à faire: se mettre sur son trente et un et ensuite se présenter.

Décor: une pièce minuscule, mais pleine de soleil. Une table faisant office de bureau. Quelques dossiers empilés sur des caisses transformées en meubles. Une penderie soutenant tout un arsenal, y compris des jumelles d'artillerie. Pour la première fois, Yasreg voit l'homme qui s'est montré plus humain que son prédécesseur. C'est lui qui a mis fin aux brimades. Il en a la réputation, en tout cas.

"Légionnaire Yasreg, mon Commandant!"

"Repos, Yasreg! J'ai des nouvelles pour vous. Vous êtes muté, dès ce jour, à Sidi-bel-Abbès. Vous êtes affecté au 1er Etranger de Cavalerie."

"Yasreg, j'ai de bons renseignements sur vous. Vos instructeurs sont persuadés que vous ferez un excellent légionnaire. Vous avez rencontré quelques difficultés à vous intégrer. A présent, tout semble progresser pour le mieux. J'ai aussi appris que vous aidez vos compatriotes détenus..."

"Vous ne partez pas seul. Six autres vous accompagneront. Je vous charge de les emmener en bon ordre à l'Escadron d'Instruction de Sidi-bel-Abbès, où vous les présenterez à votre nouveau commandant. C'est donc vous qui prendrez le commandement du détachement."

"Dans cette farde que vous remettrez personnellement à votre commandant d'unité, se trouvent les livrets individuels Il s'agit là de documents importants dont vous assumerez la responsabilité. Prenez-en donc grand soin."

"Légionnaire Yasreg, puis-je faire quelque chose pour vous?"

"Non, mon Commandant, je vous remercie."

"Alors bonne chance! Passez au bureau de la compagnie pour l'ordre de marche et la solde."

L'officier se lève et lui tend la main. Tout ce qui précède n'a l'air de rien. Pourtant, Tasreg réalise soudain qu'il a devant lui un homme de cœur. Il a l'impression qu'il est peut-être mieux compris qu'il ne le croit, et mieux apprécié, aussi… Il fait bonne figure, tourne les talons et s'en va… Il avait depuis longtemps perdu contact avec ce qu'il est convenu d'appeler "la chaleur humaine".

Sidi-bel-Abbès: 1er Régiment Etanger de Cavalerie

Cette fois le D.C.R.E. est laissé de côté, soigneusement et sans regrets.

La petite ville de Sidi-bel-Abbès est agréable à regarder. Sous le ciel sans nuages, elle se révèle étonnamment propre, soignée. Les rues sont, dirait-on, balayées. Les bistrots et boutiques étalent leurs tentations. On ne voit pas de trafic automobile, sauf quelques autobus à gazogène, qui relient les villages environnants. On circule en fiacres, traînés par des canassons arabes, qui ont connu des moments plus glorieux, dans les escadrons de spahis, de légionnaires ou de chasseurs d'Afrique. La population paraît agréable, souriante. On semble aimer la Légion.

Il s'agit, bien sûr, d'un sentiment à base largement commerciale, car la ville recueille une large part de ses revenus, des troupes en garnison. On voit des masses de fruits, de fleurs, de légumes, dans les échoppes, et le petit commerce s'affaire.

Il y a aussi, et c'est réconfortant, beaucoup de jolies filles souriantes qui regardent passer Yasreg et son peloton.

Le boulevard s'étend tout droit, ombragé par des palmiers. On passera fatalement devant la caserne du 1er R.E.I. et le Musée de la Légion et son monument. En face, c'est l'entrée charretière du 1er R.E.C., 1er Escadron. Il n'y a pas de sentinelle, juste un planton de garde. Par son intervention, la porte s'ouvre. Les nouveaux arrivants semblent être attendus. Le commandant paraît. Yasreg salue pour son groupe, présente ses légionnaires et remets les documents. Tout se passe bien. Un sous-officier s'occupe du logement et des formalités.

Les premières constatations superficielles sont positives. L'uniforme est plus beau, plus seyant. L'escadron à cheval du 1er R.E.C. est souvent mis en évidence dans les parades, les réceptions des personnalités officielles. Soulagement: les cavaliers ne portent les chasse-mouches qu'occasionnellement. Ils ne font pas partie de la tenue de sortie ordinaire. Le manteau de cavalerie est mieux coupé que la capote d'infanterie.

FAIRE LE POINT

En rédigeant ce pensum, Yasreg continue à faire son bilan personnel. Il a fait beaucoup de chemin depuis le jour où il a quitté son pays. Mais il n'est encore nulle part!

Les lecteurs avaient été prévenus: Yasreg n'écrit ni un roman, ni une confession publique. Il n'a que quelques chiches souvenirs, bien peu spectaculaires, à raconter. Le lecteur qui chercherait autre chose que les cogitations subjectives d'un solitaire, dans une comédie peu fournie en matière d'agrément, risquerait d'être déçu.

Quand Yasreg lit les mémoires de guerre des témoins privilégiés, qui, souvent l'ont observée d'une position responsable et plus commode, il se sent tout petit. Ce sentiment est ressenti plus fort encore devant les hauts faits de bon nombre de gens: aviateurs, marins, patriotes, résistants, héros. Certains de ceux-ci sont passés à la postérité, ils ont leur place dans l'Histoire. Sur leur lancée, ils ont, par le truchement de la notoriété chèrement acquise, intéressé des masses considérables de gens. Ils ont acquis, à juste titre, une renommée flatteuse et méritée, et obtenu des rémunérations en rapport avec leurs mérites.

Yasreg, en ce qui le concerne, se demande s'il n'aurait pas mieux fait de ne pas mentionner ce qu'il confie au papier. Cependant, il se console comme il peut: s'il n'a rien réalisé de "glorieux", il a quand même, optique purement personnelle et un peu égoïste, évolué, grâce aux contacts et aux expériences "privilégiées" dans le milieu fermé de la Légion Etrangère.

Simple plouc, nauséabond et sans importance, Yasreg a quand même appris à se surmonter, à se dépasser. Il a dû vaincre sa trouille, ses nerfs et ne compter lucidement que sur ses propres forces.

Physiquement, ce n'est plus le même non plus. On reconnaîtrait difficilement en Yasreg, à présent, l'épouvantail squelettique qui trainait sa débine et ses poux sur les parcours réservés aux biens nantis du temps de paix. Il a pris du muscle. Il fait même du sport, contraint et forcé, bien sûr, mais, tout de même... Il est à présent bien nourri, bien vêtu, propre, soumis à une discipline stricte mais humaine. Il porte un uniforme dont il est fier, avec un képi blanc à sa taille. Il a regagné en partie la dignité qu'il avait laissée au rancart.

Car il est important de le souligner: l'atmosphère au 1er R.E.C. est différente. On croirait qu'une ségrégation s'est opérée quelque part.

Autre point positif: ici, les Fritz ne pourront jamais lui mettre le grappin dessus. Sur ce plan-là, il est en sécurité. La Légion ne le vendrait jamais. Sur le plan de l'espace, tout est positif; sur le plan individuel, si tout n'est pas agréable, il faut admettre que la Légion lui a sans doute sauvé la vie, au moins pour le moment.

En ce moment, et bien, l'année 1941 est déjà bien avancée. La guerre continue. D'après les rares nouvelles officielles qui nous parviennent, les Russes prennent une trempe épouvantable et les Anglais en font autant.

En fait, si, sur bien des plans, Yasreg est toujours solidement bardé d'ignorance, d'idées toutes faites et de préjugés indégonflables, il a quand même acquis quelques points de comparaison solides après ses tribulations. Il se considère, à présent comme un privilégié, un heureux. Il commence à distinguer une vague lueur au bout du tunnel étriqué de sa subjectivité.

Il sait qu'il n'a pas quitté son pays pour se refaire un physique avantageux en Afrique du Nord. Rejoindre les Forces belges en Grande-Bretagne reste toujours ancré dans sa pensée profonde. Mais il sait que réaliser ce projet est impensable dans les circonstances actuelles.

Pourtant des bruits circulent, issus d'on ne sait quelle imagination: la France pourrait reprendre la guerre aux côtés des Italo-Allemands ... L'amiral Darlan pourrait échanger sa flotte contre le retour au pays des prisonniers de guerre ... On parle de collaboration tous azimuts. On se gargarise de croisade anti-communiste.

Tobrouck est, d'après la version officielle, sur le d'être emporté var Rommel. La Légion serait amenée, dans un avenir peut-être proche, à combattre les Anglais. Bref, l'incertitude et les bruits fantaisistes, fruits de l'imagination, de la déprime et du désarroi, creusent profondément les cœurs et les esprits. Il faut tenir ces sentiments comme tabous: il serait malsain de se faire taxer de gaullisme.

Vis-à-vis des autres, il est suprêmement important de faire bonne figure. Il faut respecter la discipline avec ses fioritures astreignantes et apparemment mesquines. Il est tout aussi important de tenir ses distances. Il ne faut pas hésiter à cogner si la chose s'avère nécessaire. Il s'agit là d'un réflexe de défense qu'il est utile d'acquérir. Rendre service et faire montre de solidarité, voilà deux moyens de se faire admettre et même apprécier par les autres. On évite ainsi les inconvénients majeurs de la solitude agissante, autrement dit, la ségrégation.

Il faut aussi sourire, plaisanter tout en restant dans les limites de tout un chacun. Le sens de l'humour ne court pas les chambrées, dans un milieu où la langue française n'est pratiquée qu'approximativement. Il y a aussi pénurie de lecture et de contacts sociaux.

Pour les légionnaires, les seules rencontres possibles, platoniques ou non, avec l'élément féminin de la population, c'est le lupanar. Les liaisons sentimentales ne peuvent se concevoir que dans la clandestinité. Interdites par le règlement, elles ne trouvent guère d'échos dans la population civile, dans les contacts humains de tous les jours.

Les bistrots, le commerce acceptent avec le sourire l'argent du légionnaire, mais à côté d'un certain romantisme, une forme de méfiance s'installe, qui le cloisonne et l'isole. Il ne viendrait à l'idée de personne, dans la population, d'inviter un légionnaire chez lui ni à sa table. Mais la vie n'a que faire de ces tabous imposés: les "jeunes légionnaires" étaient remarqués et malgré tout, menaient une vie sentimentale à peu près normale, dans la discrétion.

JOUR DE SORTIE A SIDI-BEL-ABBES

Aujourd'hui, c'est jour de prêt et de sortie. Ceux qui la désirent ont la permission de minuit. C'est le cas de Yasreg. C'est un mardi, jour de soirée hebdomadaire au cinéma local. Comme aucun contrôle n'est exercé, il est bien agréable, après plusieurs mois de semi-cloisonnement, de profiter de quelques heures de semi-liberté.

On oublie d'emblée les incidents de la journée d'instruction "à pied à cheval" du cavalier. Le tape-cul et ses suavités, les contacts plus ou moins ragoûtants avec la sciure de bois mélangée de crottins du manège, sont rangés d'office dans les tiroirs oubliés des méninges. L'endurcissement des fesses à grand renfort de permanganate n'est qu'un souvenir de plus, même si des chatouillements intempestifs au bon endroit se manifestent en public.

Les servitudes de la cavalerie "à cheval", qui empêchent la sieste journalière réservée à l'infanterie, passent au second plan pour quelques heures. C'est étonnant comme les points de comparaison permettent d'apprécier les petites choses de l'existence.

D'abord, la cavalerie a toujours eu de succès auprès des dames. C'est bien connu. Mais le légionnaire cavalier, c'est encore autre chose. Il y a là un élément psychologique important qui, incontestablement, exerce son influence. Le prestige de l'uniforme, le cliquetis des éperons, le long manteau à boutons blancs bien astiqués, font impression. Tous ces détails contribuent à affermir le moral d'un légionnaire de fraîche date qui essaye, c'est naturel, de paraître à son avantage. Même à la Légion Etrangère, on peut avoir vingt ans.

Et, élément supplémentaire, Yasreg a trouvé, en même temps que chaussure à son pied, un képi blanc immaculé. Il est sans bosse et à sa taille: quelle différence!

A Saïda, Yasreg n'est pas sorti en ville une seule fois. Son sens de la caricature le désignait au grotesque avec son képi cabossé trop petit pour lui. Il a aussi troqué ses bandes molletières en loques pour une paire de houseaux en cuir et, en seconde ou troisième main, s'est vu nanti d'une paire de chaussures SOR. Ce n'est pas du narcissisme, mais, quand même, on se regarde avec une certaine satisfaction en passant devant le miroir du corps de garde.

Car, pour sortir, formalité astreignante mais réglementaire, il faut se présenter au sous-officier de garde, qui jugera si le candidat à la sortie est présentable ou ¯pas. Son jugement est sans appel. Passé ce cap ennuyeux, bien connu dans toutes les casernes du monde, on est théoriquement libre d'aller où l'on veut dans les limites des cinq kilomètres de la garnison.

Fait important aussi, la tradition prescrit des directives, non officielles bien sûr, mais impératives pour tout légionnaire digne de ce nom. Fantassin ou cavalier, un légionnaire en difficultés a le droit d'en appeler à tout ce qui se réclame de la Légion. Il est du devoir de tout légionnaire de prêter main-forte à un autre légionnaire qui demande de l'aide. Ce principe de base n'a rien à voir avec des instructions réglementaires. Il réside dans le fait que le légionnaire, en 1941 en tout cas, est un réprouvé. Les Français ne le considèrent pas comme l'un des leurs. Les étrangers de toutes provenances, qui vivent en Algérie, s'en méfient et souvent, le craignent. Il faut ajouter, à leur décharge, que les enfants de chœur ne pullulent pas à la Légion.

Le boulevard s'étire, tout droit, ombragé de palmiers et de bouquets floraux d'un bel effet. Il y a des consommateurs aux terrasses, des badauds, des promeneurs, des gens affairés et l'inévitable petit commerce indigène.

Deux moutchous s'emparent des guibolles de Yasreg pour les passer au succédané de cirage. On cherche à le faire briller plus encore, et on y réussit presque. Cela ne coûte pas cher et ces gosses loqueteux, dont la plupart ne connaîtront jamais les bienfaits du savon, ont besoin de leurs matabiches pour survivre.

On vend aussi, à grand renfort de salamalecs, des figues de Barbarie, des dattes, des raisins, des œufs durs, des Keshras et une foule d'autres choses. C'est tout un monde bariolé et jacasseur qui se révèle dans la tiédeur d'un long crépuscule.

Les heures les plus chaudes sont passées et la température est idéale. C'est le moment d'aller s'offrir un verre au bar de "La Grenade", bien connu de toute la garnison. C'est un peu un passage obligé, pour une première sortie. Pour une fois, la vieille compagne de Yasreg se montre moins exigeante et accepte le voile jeté sur son autorité pour lui permettre de ¯prendre contact avec la vie nouvelle qui l'entoure.

C'est un beau bistrot que "La Grenade". Il est bien achalandé. Une clientèle composée surtout d'Européens. Au comptoir, sur des tabourets hauts sur pattes et autour des tables bien cirées, on sirote des pastis. On y trouve tout ce qu'il faut pour se noircir les méninges: liqueurs, pinard, rosé, etc. Et on y discute ferme, de tout et de rien.

Avec des regards furtifs, la patronne, femme plantureuse qui reste agréable à regarder, farfouille sous le comptoir pour servir des alcools, sans doute introuvables ailleurs, ou interdits à la vente. Comme en France, il y a des jours "avec" et des jours "sans". Ces restrictions purement administratives sont presque toujours ignorées.

Il est vrai que le vin et les alcools ne manquent pas en Algérie et que les Boches n'y ont pas accès!

C'est à "La Grenade" que notre apprenti cavalier rencontra J.C., un compatriote plus âgé, comme lui, évadé de Belgique et légionnaire au 2ème Escadron du 1er R.E.C.

ESQUISSE D'UN PERSONNAGE

J.C. est bien connu dans la Gendarmerie belge. Yasreg ne se reconnait pas le droit de citer son nom.

A certaine époque, sélectionné comme escrimeur aux Olympiades de Finlande, il avait le titre de Maître d'armes". Son occupation principale, en Belgique, consistait à dresser les chevaux destinés à des officiers vieillis et mal en selle. C'était, en son genre, un spécialiste, mais, au 1er R.E.C. de Sidi-bel-Abbès, il y en avait plusieurs autres. Du moins si on tient compte de leurs prétentions.

Né au fond des Ardennes, J.C. était un homme énergique et droit, animé d'une haine viscérale envers l'Allemagne. Il déclarait, à ce sujet, avoir des raisons personnelles mais ne les a jamais dévoilées. Il n'a jamais donné non plus les raisons qui l'avaient poussé à fuir la Belgique. Mais Yasreg a déduit de ses contacts avec lui, qu'il était écœuré de l'attitude, qu'il qualifiait de servile, de certains de ses supérieurs de la Gendarmerie. Il considérait comme un acte de flagornerie et de lâcheté, le fait d'être aux ordres des services de répression allemands.

Car J.C. faisait partie de cette catégorie spéciale de gens qui était incapable d'accepter la défaite, qu'il considérait comme une déchéance personnelle. Il en était arrivé à douter de ses chefs et ne pouvait plus supporter l'ambiance qui régnait au corps d'élite qu'il servait.

Homme entier et incapable d'admettre des nuances, J.C. jugeait sévèrement et avec amertume, l'attitude de ceux qui, à ses yeux, avaient démérité. Cette opinion, largement basée sur la rancœur et le désarroi non avoués, devait pourtant, plus tard, avec une vue plus sereine des choses, devenir moins catégorique. Le recul du temps, le contact avec les réalités nées des responsabilités que tout homme doit assumer, des accrochages du destin, d'une ¯meilleure connaissance des hommes aussi, et des difficultés qu'on rencontre quand on doit nager entre deux eaux, font que Yasreg a considérablement modifié sa manière de voir, sa façon de juger les autres. Il suppose que J.C. a fait de même, avec le temps.

Il n'empêche que J.C. a exercé une influence non négligeable sur la pensée de Yasreg. Ce dernier, on le comprendra aisément, à 21 ans, ressentait le besoin d'un appui, de conseils, d'aide morale. Il les a partiellement et temporairement trouvés auprès d'un homme foncièrement honnête et qui a fait ce qu'il a pu pour l'encourager et l'aider. Il était un exemple pour tous les jeunes Belges au 1er R.E.C. et jouissait d'un prestige indéniable. Bien plus tard, Yasreg apprit que c'est grâce à une initiative très dangereuse de sa part auprès des Autorités consulaires au Maroc, que la situation des Belges engagés sous la contrainte morale fut connue aux échelons qui décident.

J.C., c'était inévitable, a eu sa part de brimades. La mesquinerie et la suffisance jouent leur rôle partout où l'autorité repose sur la bonne opinion qu'on a de soi. Au 1er R.E.C. de 1941, dans les deux escadrons de Sidi-bel-Abbès, on trouvait d'anciens cosaques russes et hongrois, eux aussi experts en matière de chevaux. Le maître d'armes qui sévissait à la salle des sports de la garnison était hongrois, maréchal des logis au 2e escadron. Cet homme, fier et compétent en ce qui lui incombait, avait appris que J.C. était lui aussi maître d'armes et l'avait invité à se mesurer avec lui. Il croyait sans doute ne faire qu'une bouchée de son adversaire, simple deuxième classe, mais courtoisement et fermement, il avait été remis à sa place par un professionnel de premier ordre.

Evidemment, dans le milieu assez vaniteux où il évoluait, le maréchal des logis S. avait à supporter les réflexions peu charitables et les sourires entendus. Ulcéré, car la démonstration s'était déroulée devant les officiers et les sous-officiers, non seulement de la Légion, mais aussi de reste de la garnison, il faisait la meilleure figure qu'il pouvait. N'empêche qu'il avait bonne mine!

J.C. avait également attiré sur lui l'appréciation compétente mais plus ou moins fielleuse de V., maréchal des logis chef de peloton. Cet ancien cosaque avait été officier dans l'armée russe, disait-on. Guindé, on ne lui refusait pas une certaine prestance. L'homme était élégant, fier, très courtois, ce qui se remarquait, et aussi très réservé. Il parlait français impeccablement mais avec une légère trace d'accent.

Ceux qui ont connu le 1er R.E.C. à cette époque, se rappelleront sans doute "Sultan". Ce cheval magnifique, de race arabe pure, était convoité par bon nombre d'officiers et de sous-officiers des deux

escadrons. Comme on sait, les officiers faisaient d'abord leur choix. En ce qui concerne Sultan, beau mais réputé caractériel et dangereux, V. en était l'heureux possesseur et les mauvaises langues prétendaient que l'animal avait été "gâté" par ce cosaque en rupture de steppe. Le fait est que seul, V. parvenait à s'en faire obéir. Bien mieux, Sultan ne tolérait personne d'autre sur son dos.

L'action se passe dans cet espace relativement vaste encerclé par les bâtiments: le D.C.R.E. à droite, les bureaux administratifs du 1er R.E.C. derrière, les logements de la troupe et les annexes, les écuries de part et d'autre. Le sol est recouvert d'une couche de sciure de bois noirâtre, épaissie au fil du temps par le crottin accumulé par des générations de haridelles. Sur ces épanchements chevalins, brille un magnifique soleil dans un ciel sans nuage. La température monte, mais pas seulement au sens météorologique du terme.

Car ce jour-là, chose rare, on s'apprête à rigoler. Tout le gratin est présent. Dans la plouquerie, on se demande pourquoi. Yasreg remarque même du jamais vu parmi les fringants uniformes des officiers. Ces derniers sont superbes, avec leurs bottes d'équitation astiquées, et leurs éperons, leurs dolmans rouges ou bleus, leurs képis dorés sur tranche et leurs sabres. Cela fait premier ou second empire, mais si c'est encombrant à trimbaler, chaud aussi, la cote de la vanité progresse avec la température. Même dans ce milieu sélect, il y a du beau, du moins beau et du franchement grotesque.

On remarque les filiformes, élégants et distingués, qui doivent être la coqueluche des dames de la société à Sidi-bel-Abbès. A côté, les bedonnants corsetés qui s'efforcent, avec de plus faibles moyens, de briller juste. Et puis, il y a les peu spectaculaires, ceux de qui le tour de taille et les moustaches avantageuses remplacent le sex-appeal. Remarquables aussi, les troupes imposantes, transpirantes, qui attendent la suite des événements avec impatience. Ce sera bientôt l'heure de l'apéro; il conviendrait de ne pas la laisser ¯passer.

Aux fenêtres du D.C.R.E., des "tire au chose" extasiés sont aux premières loges.

Les sous-officiers, moins voyants, mais néanmoins sur leur trente et un, n'ont pas voulu raté un spectacle qui ¯promet d'être guilleret.

Mais de quoi s' agit-il, finalement?

Eh bien: On va tester la capacité d'un simple deuxième classe à monter Sultan, ce superbe animal... Yasreg oublie de dire qu'en bonne place, d'un coin privilégié, le Chef d'escadron se propose bien du plaisir à assister à ce qui ne peut manquer de dégénérer en rodéo.

Le menu fretin, qui n'est pas de corvée en ce moment, s'infiltre comme il peut dans les rares endroits restés accessibles. Et aussi, chose un peu surprenante, on dénombre des gens du 1er R.E.I. tout éberlués, qui ont relégué au vestiaire symbolique leurs complexes pédestres.

On suppose que V. et S. ont finalement gagné. On va rabattre la prestance de cet ancien gendarme belge qui a osé rosser un gradé chevronné. On va lui apprendre où est sa place, à ce corvéable prétentieux et on en profitera pour lui enseigner les bonnes manières.

L'ancien cosaque est, malgré tout, un peu inquiet, mais, connaissant son cheval, il reste persuadé que quiconque essayera de le monter avec un simple bridon, comme c'est le cas, atterrira inévitablement dans la sciure. Bien sûr, on se montrera condescendant vis-à-vis du perdant. On exercera la charité bienveillante, comme il convient. On lui tapera sur l'épaule et on l'appellera Baptiste, au milieu de l'hilarité générale. Les moralistes puristes n'y trouveront sans doute pas leur compte, mais les normes admises une fois pour ¯toutes seront rétablies. Chacun reprendra sa place.

A Sidi-bel-Abbès, on n'a pas tous les jours l'occasion de se marrer, fut-ce au détriment d'un simple corvéable.

Face à cette tempête dans un verre d'eau, Yasreg s'apprête, quant à lui, à ressentir l'humiliation de celui qu'il considère un peu comme son seul ami.

J.C. sort de l'écurie, amenant Sultan par la bride. Il va le monter sans éperons, sans gourmette, contrôlé par un simple bridon. On lui a quand même laissé une selle et des étriers. Yasreg ignore si l'homme a accepté le défi de monter ce cheval dangereux. C'est probablement le cas. On fait place, on s'écarte. J.C, caresse l'animal, lui parle doucement. Ce dernier, dès l'entrée au manège, manifeste de la nervosité.

Tout le monde se tait. On entend les mouches voler, dans les relents de purin et de fumier. L'ancien gendarme rassemble la bride, passe le pied dans l'étrier et se hisse à califourchon sur l'animal qui réagit avec violence à cette charge inconnue. Le voila qui se dresse sur les postérieurs. C'est le début d'un rodéo digne de Las Paso. L'animal fait vraiment tout son possible pour se débarrasser de son cavalier occasionnel. Pourtant, à l'étonnement de tous, ce dernier reste en selle. Après quelques minutes de

mouvements désordonnés, le dresseur de chevaux a prouvé sa valeur. Il a sa monture bien en mains. Sultan bave et se couvre d'écume. J.C. continue à lui parler doucement. Finalement, la partie est gagnée: Sultan est monté par un autre maître. Il se calme, son cavalier le caresse, lui parle encore. La bête tremble de tous ses membres.

La démonstration est faite et la rigolade sera pour une autre fois. Celui qui n'en mène pas large, mais fait cependant bonne figure, c'est V. qui constate en souriant qu'il devra certainement changer de cheval. Les commentaires vont bon train mais personne ne rit.

Convoqué le lendemain au rapport du chef d'escadron, J.C. s'entend annoncer qu'il sera muté à Fès avec le premier contingent. C'est là que Yasreg le retrouvera plus tard, installé en salle d'armes.

"Alors, légionnaire Yasreg, vous voulez jouer au plus con avec moi?
"Non, sergent! Je ne suis pas sûr de gagner."

PRISE D'ARMES

A Sidi-bel Abbés, la vie d'escadron continue, routinière, paisible et calme. Le cortège habituel des exercices, des corvées, des revues de détail se succèdent. La cavalerie détient un fourniment encombrant et vulnérable très coûteux, qui réclame un entretien fastidieux. Il faut se débrouiller avec trois fois rien, compte tenu de la pénurie générale.

Pour les cavaliers, il n'est pas question de faire la sieste comme l'infanterie le fait. Il y a les chevaux à entretenir, les écuries à nettoyer, les armes à fourbir. Il faut en permanence être prêt pour la parade.

Les ministres de Vichy viennent souvent en Algérie pour y prêcher la bonne parole et s'y refaire une santé. Chaque fois qu'un de ces messieurs se présente, c'est évidemment le tout grand branle-bas. On sort ce qu'il y a de mieux, en son honneur. On lui fait une réception digne de sa haute personnalité

On attend la visite de Pucheux, ministre d'on ne sait pas très bien quoi ...

C'est le spécialiste de la collaboration à outrance et il vient sans doute tenter de secouer les enthousiasmes défaillants en Algérie française. Qu'il y parvienne ou pas, n'a pour le plouc nauséabond qu'une importance relative. Ce qui l'intéresse ce sont les corollaires.

Les deux escadrons à cheval de la Légion, sont réquisitionnés pour la parade. Les uniformes sont rendus impeccables, du moins en apparence et on a sorti les épaulettes de circonstance. Les chevaux luisants de santé et d'entretien piaffent d'impatience au bout du boulevard qu'il va falloir remonter en grande pompe tout à l'heure. La clique du 1er R.E.C. est présente au grand complet

Remarquable et remarqué, voilà S., polonais d'origine, qui s'occupera de la grosse caisse. Ce virtuose, en temps normal spécialiste de la gaudriole à bon marché et affligé d'une soif perpétuelle consternante, s'est hissé sur un cheval calme.

Cet animal, sélectionné et entraîné pour ces circonstances spéciales, transporte, fixée à son encolure par un harnachement enjolivé de rouge et de vert, une énorme caisse de résonnance.

A cette dernière, on a fixé les additifs indispensables à toute musique martiale qui se respecte. On y dénombre un chapeau chinois, des pendentifs métalliques aux fonctions indéfinissables qui se révéleront tout à l'heure.

Ce S. possède l'art indéniable de manipuler ces divers instruments tout en se maintenant en selle. Cette performance qui relève de la gageure, ne saurait s'exercer que sur monture placide, qui n'enverra pas son cavalier dans les bégonias de l'avenue.

Car, il conviendrait de le souligner, ce mélomane bruyant devra collaborer à l'harmonie générale de la clique, en contrôlant sa haridelle avec les genoux et l'éperon. Il fera naturellement usage de ces derniers, avec la circonspection qui s'impose.

On lui a octroyé un système spécifique de bridon, mais en dépit de l'ingéniosité manifestée par le sellier qui l'a conçu, on voit mal ce légionnaire encombré participer à un rodéo public. Bref, pour tout un chacun, la fonction musicale de ce spécialiste soulève l'admiration générale.

L'élément féminin de Sidi-bel-Abbès apprécie hautement la dextérité du personnage quand il se permet la fantaisie de lancer en l'air ses masselottes et de les rattraper comme un saltimbanque de music-hall.

Comme on peut le constater, le soldat de 1ère classe S. est un élément spectaculaire et important des manifestations martiales de la garnison.

Il est d'ailleurs unique en son genre; ni les Spahis, ni les Chasseurs d'Afrique n'ont pu arriver à cette perfection tambourienne.

Mais il serait injuste de ne pas citer le légionnaire de 1ère classe P. détenteur du bombardon, spectaculaire mais moins visible, sinon plus auditif que S.

S. défile en tête de la musique. Yasreg a décidément l'esprit mal tourné. Il trouve qu'il a un peu l'air d'un crottin sur une barre d'écurie. Les mauvaises langues ne manqueront pas de l'accuser - à tort - de jalousie. Il rejette cependant énergiquement cette pensée peu digne d'un cavalier du 1er R.E.C.

Derrière cet édifice bringuebalant et cliquetant, par 9 de front, voilà les trompettes, hautbois, fifres et autres clarinettes. Le menu fretin, dûment encadré, suivra la clique.

Tous ces valeureux vont devoir, dans la chaleur qui ne cesse de gravir les degrés du thermomètre, emboucher leurs instruments et s'efforcer d'éviter le plus possible les "couacs" impardonnables dans des circonstances aussi graves.

La parade se fait en gants blancs, ceinture bleue, épaulettes et fourragère pour ceux qui y ont droit. Chacun est détenteur d'un "bancal" (sabre à lame courte) bien arrimé dans son fourreau. On a dispensé les musiciens, suffisamment encombrés, du traditionnel mousqueton. Le plouc malodorant le fixera en bandoulière à l'emplacement ad hoc : il s'agit d'une griffe métallique faisant ressort qui enserre la partie mince de la crosse, pour l'empêcher de battre les reins de son propriétaire.

Bien avant le départ des locaux, on a prié "ceux qui défileront" de passer par la vespasienne. Il faut admettre, en effet, que le moment serait mal choisi pour devoir s'esquiver en pleine cérémonie. On aurait manifestement bonne mine.

Donc cet ordre de vidange formulé selon les règles les plus courtoises, n'a pas rencontré d'opposition même larvée. D'ailleurs, pour ceux qui ignoreraient les coulisses de l'opération, il convient d'ajouter qu'une fois juché sur sa selle, le cavalier ne peut plus descendre avant d'avoir terminé son rôle et en avoir, bien entendu, reçu l'ordre.

En effet, un corvéable, indisponible pour le défilé, a laissé de côté la corvée fumier, pour s'armer d'une brosse à reluire et polir les semelles des godasses.

Il n'est donc plus question de se hasarder à terre avant un certain temps, sauf évidemment, en cas de force majeure: être débarqué par sa monture par exemple...

Une faune cosmopolite et grégaire s'est agglomérée le long du parcours. On hisse la marmaille sur les épaules, et on tient les clébards en laisse.

Les fatmas voilées en rupture de gourbis s'apprêtent à rêver un peu, face à ces seigneurs rutilants qui ce soir vont déferler sur la ville, armés de leur permission de minuit et d'une soif exaspérée.

Comme d'habitude, la vente continue, mais le service d'ordre empêche manu-militari et à grands coups de pompe aux fesses toute incursion sur l'itinéraire du défilé.

Sur tout cela un soleil, imperturbable comme l'éternité, continue à déverser ses bienfaits et dans la suée générale, on commence à évoquer les mirages de pastis, et les promesses de cuite.

Les mouches bourdonnent, les chevaux gigotent, les tas de crottins s'amoncèlent. On attend toujours le ministre Pucheux qui, on l'espère, sera un peu plus ponctuel que la dernière fois.

Mais, des ordres retentissent. Les échines rectifient la position. Les haridelles, pleines d'espoir, piaffent. Mais il faut que "la reine des batailles" passe d'abord. Il faudra patienter encore et calmer son animal.

Et finalement, toute la clique démarre dans le déchaînement des cuivres trop longtemps contenus, les accords plus graves du bombardon et les reprises des trompettes.

Au milieu de cette avalanche de décibels, S. tape sur sa grosse caisse avec une énergie dictée par la nécessité d'être écouté à tout prix. Complètement abrutie mais rendue placide par une habitude bien ancrée, sa haridelle prend les allures hébétées d'un vaisseau du désert qui rejoint son "douar" après six mois de Hoggar.

Mais le succès de la Légion à cheval est toujours assuré. Il est vrai qu'ils sont impressionnants, ces cavaliers astiqués et raidis par l'attente d'en avoir bientôt terminé.

Des vétérans en civil arborent leur "Médaille Militaire". Il y a quelques "you-yous" maghrébins dans le landerneau et aussi les cris d'allégresse des admirateurs pris aux tripes par la belle ordonnance martiale et romantique des troupes qui défilent impeccablement, il faut le dire.

On rencontre aussi les groupements attendrissants et évocateurs des enfants des écoles, qui chantent "Maréchal nous voilà" à tue-tête. Sur ces vocalises empreintes de conviction, on écoute les souhaits de longue vie au Maréchal vieillissant et les souhaits non moins fervents de bonne réussite dans sa défense de ce qui doit être défendu.

Les infirmières du dispensaire sont en grande tenue et elles aussi agitent de petits drapeaux tricolores en papier.

L'euphorie est générale, et on oublierait les mouches si on suait moins.

Les jolies filles sont pleines d'enthousiasme et jettent des regards embués d'admiration au 1er REC et sa clique.

Que demander de plus...

On espère que le juteux sera félicité et content...

Yasreg expérimente pour la première fois, les suavités de la parade.

Ah! Voilà la tribune officielle... avec les personnalités.

Le ministre est en jaquette avec haut de forme, comble du grotesque. On remarque des généraux et des dignitaires locaux en gandourah. Les dames du tout Bel-Abbès ont fait le maximum. A grand renfort de corsets et d'ajoutés suggestives, elles se sont faites belles.

Tout cela est bien agréable à voir, quand on fait son possible pour rectifier l'alignement et que même la mouche la plus insistante et agressive ne peut vous faire dévier d'un pouce.

Tout le monde sue, halète discrètement, stoïquement, héroïquement dans un voile de poussière qui prend son temps pour se déposer. Pourquoi se presser, il n'y a pas un souffle de vent.

Yasreg comme tout le monde, contrôle son canasson, le fidèle l'"Ami", avec la main gauche. De l'autre il maintient dans la position réglementaire, son bancal des grandes occasions. Heureusement l'"Ami" est une brave bête, gorgée au fil des ans de "tape-cul" et de trot allongé, qui reste imperturbable et ne s'effarouche plus de rien. Elle a une tendance de ronfler sur place si on ne lui tient pas les pieds dans le ventre.

Bref, finalement tout se passe à la satisfaction générale.

Le Ministre prononce le discours qu'on attendait de lui. Les personnalités, avec le "OUF" de circonstance, vont se taper l'apéritif avant les agapes officielles et toute la plouquerie nauséabonde et suante regagne ses quartiers pour la soupe.

Oh joie! Les résidents en cabane, certains d'entre eux en tout cas, se voient déclarés sortants...

Bref, l'allégresse est à son comble, et chacun forme des vœux pour que le ministre Pucheux (et son administration) continue encore longtemps la généralisation de ses bienfaits.

MUTATION POUR FES

L'année 1941 tend vers sa fin. Les semaines, les mois ont passé avec leur cortège de petits problèmes ordinaires. La vie d'un soldat en garnison n'a rien d'exaltant. Elle est minutée, organisée dans ses

détails, l'imprévu est exceptionnel. La nourriture est décente, suffisante et équilibrée.

Le colonel a sa marotte: elle consiste à faire irruption de façon impromptue dans les cuisines et à goûter l'ordinaire. Bien que le tambour de brousse ait averti les cuistots de serrer les fesses, il est arrivé quand même que le "colon" n'apprécie pas la cuistance et fasse déverser toute l'alchimie culinaire aux poubelles. Dans ce cas, l'air résonne d'engueulades musclées et les corvéables s'affairent avec l'énergie du désespoir.

Yasreg a depuis longtemps déjà assimilé la manière idoine de recueillir les trop-pleins intestinaux des haridelles de l'escadron, avant qu'ils ne s'étalent sur les pavés de l'écurie. Les suavités du pansage, de l'élimination des purins et des crottins, la dextérité au polissoir n'ont plus de secret pour lui. Il s'est définitivement adapté à la routine.

Le soir, quand il a des "ronds", il sort parfois en ville sa vieille compagne dans les quelques endroits qu'il fréquente; les flirts clandestins rompent quelque peu la monotonie, mais il est strictement interdit de fréquenter l'élément féminin de la ville.

Pour ceux que cela intéresse, il y a bien sûr les lupanars. Mais pour se hasarder dans ces temples de la sordidité humaine, il faut faire partie du fond du panier de l'évolution.

Et, pendant ce temps, dans le monde, la guerre continue.

Les communiqués officiels tolérés par la censure font état de localités, d'endroits situés géographiquement dans des pays mystérieux dont personne n'avait jamais entendu parler.

L'armée allemande avance toujours en Russie, mais on distingue un malaise dans les comptes-rendus journalistiques. Ils n'osent pas trop dire, mais celui qui utilise son discernement fait des rapprochements qui ne vont pas toujours dans le sens des visions officielles.

C'est ainsi que le 07/12/41, un coup de tonnerre éclate, secoue les béatitudes commodes. De quoi occuper les méninges des stratèges qui siègent en milieu bistrocratique...

Le Japon vient en effet d'attaquer la flotte américaine à Pearl Harbor. Ce fait énorme, gigantesque dans ses implications et ses retombées, soulève un raz de marée dans les consciences de ceux qui se sentent concernés.

L'espoir, un immense espoir renaît... L'heure de la revanche approche. Il n'en faut pas plus pour déclencher les suppositions les plus saugrenues.

Les théories les plus fantaisistes reprennent les ingrédients cent fois ressassés, pour faire circuler le bruit que la France va reprendre la lutte, que sournoisement le Maréchal est d'accord avec le Général De Gaulle, que l'amiral Darlan a mis le cap sur Dakar.

On va faire rendre gorge aux fridolins.

Maintenant que les Américains sont dans le coup, les événements vont se précipiter.

Bref, chacun dans le sanctuaire de sa conscience, espère, élève des pensées, s'efforce de croire que tout va aller mieux. Mais en attendant, on ressent profondément le sentiment de l'inutilité, du vide moral.

Un train à vapeur fait ce qu'il peut pour progresser dans la nature. On a dépassé Tiemcen sans s'y arrêter. La voie ferrée serpente entre des collines où des moutons hébétés de chaleur regardent passer l'engin...

On approche de la frontière marocaine, mais son passage se fera sans difficultés. Puis on s'arrêtera à Oujda. On y fera le plein d'eau et de combustible. On y trouvera peut-être quelque chose à boire, car la chaleur agglutine les fonds de froc et on sue, misérablement, dans les fumées noires et acres que la locomotive crache avec énergie.

Il n'y a pas un souffle de vent et les bidons sont vides. Certains ont cru intelligent d'enfreindre les instructions et ont rempli leur bidon de pinard de troupe. Ils sont à présent ronds comme des boules, mais ils ont peut-être malgré tout la meilleure part.

Le contingent voyage en wagons à bestiaux. Mais on a pensé au confort du légionnaire et on y a mis de la paille. Ceci au moins permet à ceux qui ont des fesses suffisamment rembourrées de s'allonger et même de ronfler. Les autres, tant pis, n'ont qu'à se contenter de s'asseoir sur leur équipement et à se défendre mollement contre les invasions de mouches.

L'abrutissement incite à la rêverie, mais on a laissé le romantisme, une fois de plus, au vestiaire de Sidi-bel-Abbès.

Yasreg, en ce qui le concerne, laisse pendre les jambes hors du wagon et, complètement amorphe, sombre dans le quasi-néant.

La destination est Fès, on y sera recyclé dans les escadrons actifs puisque l'instruction élémentaire du cavalier est terminée. Il y aura probablement de la joie tout à l'heure...

L'escale d'Oujda, avec interdiction de s'éloigner du train, permet quand même de se dérouiller les extrémités. Les moutchous sont là, mais contrairement à l'habitude, ils sont reçus avec soulagement. Ils vendent en effet des liquides douteux, qu'on absorbe à ses risques et périls sous l'appellation de "limonades".

Il y a aussi des marchands d'eau. Pittoresques et loqueteux, ils transportent sur leur dos une outre en peau de chèvre et débitent, moyennant paiement, de l'eau salpêtrée à la tasse.

Pour ceux que ça intéresse, il y a des fruits et même des pois chiches cuits au piment. Mais on ne sait comment un débrouillard a dégotté un jambon complet avec son os. Moyennant redevance, ce légionnaire partage cette "trouvaille" avec les amateurs.

Finalement sans se presser, les préposés ont fait le plein d'eau pour la locomotive et les soutes à charbon sont pleines. Il n'y a plus de raison de s'éterniser à Oujda et cahin-caha le tortillard s'étire.

On contemple comme des seigneurs les gourbis crasseux de Taourirt et l'oasis hérissés de figuiers de barbarie de Guercif et finalement on distingue Fès dans le lointain.

La caserne du 1er R.E.C. à Fès se situe sur la colline et dispose d'une vue agréable sur la ville. C'est un bâtiment en béton relativement neuf, bien conçu pour le but à atteindre.

Derrière les locaux destinés à la troupe, se situent les écuries, les hangars du charroi et les ateliers de sellerie et autres annexes.

Partout où cela est possible, on a planté des palmiers et des fleurs. Les roses sont magnifiques et les abords soignés et impeccables.

Yasreg se souvient toujours du Camp Bossut et du foyer... de l'escadron, où, en toute nostalgie, les anciens cosaques, noyés d'alcool et de souvenirs dansaient leurs chansons natales, accroupis et projetant leurs jambes dans tous les sens. On ne disposait ni de musique ni de radio, mais l'ambiance était inoubliable.

Digérés dans la masse et dispersés dans les différents escadrons, les éléments du contingent subissent des destinées diverses. Pour Yasreg, il s'agira d'un changement radical. Les talents de tout un chacun ont été épluchés et mis en évidence. On les utilisera au mieux. Son aptitude au dessin est mise à contribution. Elle l'avait été déjà à Sidi-bel-Abbès. De plus son livret spécifie que du fait de son "instruction", il conviendrait sans doute mieux dans un bureau.

Et notre homme se retrouve donc, du jour au lendemain, bureaucrate à la comptabilité de l'escadron, et en même temps mis à contribution occasionnelle par l'Etat Major. Dans ces cas assez fréquents, on attend de lui des croquis et des dessins techniques.

Voilà le Deuxième classe Yasreg placé dans une situation particulière. Son rôle, normalement confié à un sous-officier, consistera à tenir à jour les feuilles d'effectifs qui fourniront les éléments comptables nécessaires au paiement de la solde.

L'intendance basera également ses achats de vivres sur ces documents. On comprendra sans peine que ce genre de travail ne permet pas la moindre marge d'erreur, puisqu'il s'agit de "sous". Le soin et la ponctualité sont deux éléments essentiels dans l'accomplissement de cette tâche.

Dans un régiment de cavalerie, ce qui s'applique aux hommes est également valable pour les chevaux. Ces derniers, ont aussi leur "livret individuel" qui constitue leur curriculum vitae et les suivra jusqu'à l'équarrissage. Il s'agit d'appliquer les mêmes critères d'exactitude puisqu'il s'agit là aussi de "gros sous". Un cheval coûte de l'argent, a besoin de soins spécifiques et doit être nourri.

Il faut aussi tenir compte des "surnombres"! Qui sont ces gens? En bref, ce sont des militaires de carrière qui servent en civil dans les garnisons d'Afrique. La convention d'armistice qui lie la France de Vichy aux Italo-allemands, ne permet qu'une armée de 100.000 hommes. Ces "surnombres" grossissent les effectifs, sans apparemment faire trop crier les commissions d'armistice, puisqu'ils ne figurent pas comme militaires.

Ces employés hybrides, ambigus, créent des problèmes car on ne sait pas toujours très bien sur quel pied danser avec eux. Il est particulièrement gai pour un légionnaire en tenue de s'entendre attribuer des qualificatifs malsonnants par un quidam en civil qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Bien sûr, des

méprises regrettables ont lieu et des horions se sont échangés à l'occasion...

La planque de Yasreg a ses bons côtés. Il est mandaté pour sortir du quartier, parfois à cheval, pour se rendre aux services du Commandant de Place de Fès pour y copier le rapport. De plus, gratte-papier affecté à l'Etat-Major de façon vague mais suffisante pour en imposer face aux légionnaires simples et faciles à convaincre, il jouit d'un certain prestige.

Il est par exemple, exempt de corvées. On lui a affecté un cheval, mais il ne s'en occupe pratiquement pas, sauf quand il le sort pour sa randonnée occasionnelle. Il arrive d'ailleurs que cet animal ne soit pas disponible, étant monté par un autre. Comme tous les planqués, il appartient à l'Escadron Hors Rang, qui regroupe tous les infirmiers, cuistots, administratifs, ordonnances de tous poils, ainsi que les hommes de métier cordonniers, selliers, menuisiers ainsi que les préposés au mess.

C'est dans ces conditions, somme toute agréables, que notre homme passe les premiers mois de 1942. Pendant ce temps, dans le monde, des événements se préparent qui ne parviennent à Fès que par le truchement de racontars, de ragots et d'espoirs farfelus.

La fête traditionnelle du 30 avril et ses guindailles sont déjà loin derrière le dos, quand la situation de cet homme privilégié change subitement. C'était trop beau pour durer...

Yasreg a commis une faute impardonnable. Une aventure sentimentale, toute platonique d'ailleurs, a dressé contre lui un sous-officier influent qui lui voulait du bien. Le règlement impitoyable qui interdisait les entourloupettes de ce genre, lui ordonnait de faire rapport au plus haut niveau. Signalé au colonel, ce légionnaire imprudent, coupable de s'être fait involontairement remarquer, était du jour au lendemain muté à Guercif.

GUERCIF

Bourgade insignifiante, brûlée de soleil sur la ligne de chemin de fer Rabat - Fès - Oujda. Militairement, elle était en 1942, relativement importante, par son point d'eau servant au ravitaillement des locomotives à vapeur. Elle groupait aussi une garnison assez nombreuse. Un ou deux bataillons de Tirailleurs marocains et deux escadrons portés du 1er R.E.C.

A proximité coule la Moulaya, rivière en provenance de l'Atlas qui donne vie sur tout son passage. C'est un centre maraîcher, avec aussi des oliviers, des élevages de moutons et de porcs.

A l'horizon au Nord, on distingue les montagnes du Rif. Une grand'route traverse l'agglomération, se dirigeant vers Taourirt, Oujda et l'Algérie.

La population s'agglutine autour du point d'eau au milieu des figuiers de barbarie. Toute l'activité locale gravite autour de la garnison.

L'endroit comporte, à titre de "distractions", deux bistrots sordides et les commodités d'accompagnement des garnisons: un B.M.C. et un dispensaire où les médecins civils et militaires collaborent pour enrayer comme faire se peut, les maladies surtout vénériennes. Bref, c'est un bled déprimant, infesté de mouches, cancrelats et autres joyeusetés de ce genre, les punaises par exemple, ainsi que les scorpions. En résumé un centre d'abrutissement de première grandeur.

Dès onze heures du matin, la chaleur est telle qu'il est interdit de se hasarder en dehors des baraquements sans casque colonial. On écrase les mouches à même son corps dans la sueur grasse qui dégouline. La sieste est de règle, mais la fournaise est telle qu'on ne peut que s'allonger sur sa paillasse.

On finit par s'habituer à l'odeur d'humanité qui fait tout ce qu'elle peut pour ne pas puer, mais n'y réussit qu'imparfaitement. On voit que, comme villégiature, c'est réussi...

Voilà l'endroit oublié des dieux où Yasreg débarqua, après s'être tapé 3 kilomètres à pied, dans la chaleur montante et sous un ciel bleu plombé.

Le camp du 1er R.E.C. s'étale, vaste, désolé avec ses baraquements sans verdure, son sol calcaire... friable et poussiéreux. On a l'impression de pénétrer dans un pénitencier. La réception au corps de garde, dans le bourdonnement des mouches, et les relents scatologiques n'a rien d'un cérémonial.

Le sous-officier examine son ordre de mission et avec un sourire acide, lui demande s'il est tombé sur la tête de quitter une planque comme l'Etat Major de Fès, pour venir "baver des plaques de chaudron" à Guercif. C'est bien entendu retourner le fer dans la plaie, mais le pauvre diable n'a pas le courage de répondre. Comme personne ne l'attend, le sous-officier ne sait qu'en faire et l'envoie à la baraque la plus proche en attendant une affectation. Il prévient charitablement Yasreg "qu'ici, c'est le bordel!"

En effet, une réception soignée attend le nouvel arrivant, qui tombe comme un chien dans un jeu de

quilles au milieu d'une revue de détail. Sans coup férir, le voilà prié de participer à cette joyeuse exhibition, en extrayant de son sac les misérables hardes qui composent son fourniment. Le 1er Chef ..., personnage d'une lumineuse intelligence et, de surcroît, en apparence du moins, nanti des pleins pouvoirs sur la faune qu'il contrôle, est occupé à sévir. Tout le monde sait ce qui se passe quand on confie à un soûlard imbibé le droit de faire ce qui lui plait.

Dialogue: Bref mais explicite!

"Qui êtes-vous? D'où venez-vous?

"Légionnaire Yasreg, Premier Chef! Je viens de Fès par mutation...!

"Ah! De Fès, fini la planque... déballez votre paquetage... ici, tout de suite... revue de détail pour tout le monde... même pour vous".

Avant de même savoir où il en est, Yasreg se voit proposé pour 8 jours de "gnouf". Le motif est incertain, mais ce brillant sous-officier a dû découvrir ou inventer quelque chose d'anormal dans le fatras du malheureux.

…

Sans même savoir où il va loger, cet indésirable est transféré à grands renforts de grossièretés à la cuisine comme corvéable, sans même lui laisser le temps de remettre son paquetage en ordre.

Après le graillon, vient le reste, latrines et ratissage des "allées". En principe, par décision de ce personnage dont il ignore le nom et la fonction, il est promu tôlard d'office avant de passer au rapport de l'adjudant...

Yasreg n'en croit pas ses oreilles... Il n'y a donc aucun officier à Guercif pour laisser toute la troupe aux mains d'une équipe de soûlards galonnés, qui punissent de leur propre initiative sans en référer à qui que ce soit? Qu'est-ce que c'est que cela pour une boîte?

Puis, subitement, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, Yasreg est interrompu en plein récurage et prié de se présenter illico et en tenue à l'adjudant J. surnommé Touf-Touf. Ce dernier est imbibé, mais n'a pas atteint encore sa pleine capacité d'absorption. Il semble comprendre grosso-modo que Yasreg ignore toujours où il est affecté et où il doit loger. Mais pour Touf-Touf, la cause est d'ores et déjà entendue et Yasreg passera tout simplement la nuit au corps de garde avec les tôlards.

Cette décision énergique est communiquée à l'intéressé, qui constatant l'atmosphère du lieu ne formule aucune réponse. Il est bien forcé de constater que, le fait de venir de Fès, est suffisant pour entrer en cabane sans explication et sans autre motif. Il n'a toujours vu aucun officier, et ignore même le nom du Commandant de l'unité. Mais le voilà renseigné sur sa destination immédiate: le corps de garde.

Le reste de la cérémonie prend peu de temps, elle consiste à l'abandon des lacets de soulier, du képi et de la ceinture soutenant le froc. Dans cet accoutrement, Yasreg passe sa première nuit au corps de garde à même le sol.

Recru de fatigue, le pauvre diable s'endort comme une masse pour être réveillé à trois heures du matin pour allumer les feux de la cuisine. La journée commence bien.

Invité ensuite à déposer son paquetage à l'endroit où, en principe, il sera affecté quand il sortira de tôle, il fait la connaissance du brigadier chef Y. d'origine slave aussi incertaine que son français. Ce dernier l'examine et d'emblée le prend en grippe. Yasreg ne lui paraît pas le type idoine de légionnaire prêt à lui respirer le froc. Comme les autres gradés que Yasreg a rencontrés jusqu'alors, il pue l'alcool. La cuite quotidienne semble commencer tôt pour tout le monde à Guercif. Le nouvel arrivant passe de surprise en surprise. Il a l'impression de vivre un cauchemar à la Kafka. Tout semble incohérent et empreint d'éthylisme.

Soudain, le brigadier chef Y. hurle son indignation. Les parois de la baraque en résonnent. C'est que le personnage a de la voix! Que s'est-il passé pour susciter cette explosion de mécontentement de la part de ce gradé outré? Cette manifestation verbale d'exaspération culmine jusqu'aux grossièretés d'usage.

L'attitude de cet homme, profondément heurté en apparence, résulte sans aucun doute d'une faute exceptionnellement grave du sieur Yasreg. On aurait pu croire un moment qu'il n'hésiterait pas à cogner... Mais voilà, les paroles sont une chose, les actes en sont une autre. Confronté à l'impression que lui fait Yasreg, le personnage décide de foncer tout droit chez Touf-Touf.

En attendant les résultats de cette entrevue, empreinte de la largeur d'idées, qui ne peut manquer de s'exercer chez cet adjudant, il conviendrait de connaître le motif de l'exaspération incontrôlable du brigadier chef Y. La faute est en effet de taille et regrettable. Yasreg avait "camouflé" semble-t-il un objet

personnel sous sa paillasse. On s'imagine les conséquences dramatiques qu'aurait pu provoquer ce manquement inadmissible au bon ordre du paquetage.

Dialogue: Avec Touf-Touf.

"A la légion on nage en surface! Or vous essayez de nager entre deux eaux... Eh bien MOI! Je vais vous couler à pic... Ah! le Colonel vous a muté ici; il avait sans doute de bonnes raisons... Il va avoir de vos nouvelles avant peu, le Colonel... Je ne vous flanque que huit jours de tôle parce que je ne peux pas vous donner plus... mais je vous propose pour une ajoute et je vous garantis qu'elle sera de taille. Vous êtes déjà en tenue de corvée, cela hâtera les choses. Comptez sur moi pour m'occuper spécialement de vous! Avez-vous quelque chose à dire, c'est le moment!

Yasreg, face à cet énergumène ivre, ne prend même pas la peine de répondre. Cette attitude était de nature à aggraver son cas devant cet homme manifestement incapable de la moindre cohérence dans les idées. Touf-Touf allait le lui démontrer une fois de plus le soir même.

…

Toutes les corvées de la journée se firent en solitaire, hormis la présence d'un pauvre type honteux, chargé de le garder baïonnette au canon, comble du grotesque. Au cours de ces activités réjouissantes et empreintes d'euphorie, Yasreg se posait toujours la question de savoir pourquoi un simple adjudant tenait en mains tout l'escadron sans passer par le Commandant d'unité. Il y avait dans toute la garnison du 1er R.E.C. de Guercif un laisser-aller et une incohérence à laquelle Yasreg n'avait pas été habitué.

Mais, évidemment, le malheureux ne pouvait que subir... il n'avait pas le choix.

Yasreg n'était pas seul pour passer la nuit au corps de garde. Trois autres, inconnus de lui, étaient logés, c'est le cas de le dire, à la même enseigne. Les tôlards se voyaient placés sous la houlette du chef de poste, qui était, semble-t-il, libre de les utiliser à n'importe quoi, même la nuit. Heureusement, tous les sous-officiers à Guercif n'étaient pas des Touf-Touf et évitaient d'en rajouter. Ils fichaient la paix aux pauvres diables qu'ils avaient sous leur juridiction momentanée. Mais ils étaient eux-mêmes soumis à la hiérarchie.

Soudain Touf-Touf fait irruption au corps de garde. Il est totalement ivre. L'œil injecté par l'alcool, secoué de fureur, il hurle ses ordres au chef de poste et aux hommes de garde. Des ordres imbéciles et incohérents d'ailleurs. Puis...

"Tous les tôlards dehors! Pas de gymnastique..."

Les quatre pauvres diables se lèvent, se mettent au garde-à-vous et sortent...

"Face au mur, garde-à-vous, demi-tour, couchés, debout, roulez, au coup de sifflet, couchés, debout, roulez". Le temps passe, l'adjudant Touf-Touf bafouille, semble sur le point de vomir le trop plein de son pinard. Titubant il planque tout sur place et s'en va. Yasreg saigne des coudes, mais ce n'est pas la première fois. Ses compagnons d'infortune sont dans le même état. Ecrasés d'humiliation et de désarroi chacun dans son coin se rend compte qu'il représente bien peu de chose.

Depuis son arrivée dans cet endroit enchanteur, quatre jours auparavant, le malchanceux Yasreg n'a pas dormi dans un lit.

Il en a pourtant un, en principe du moins.

Pendant la journée, il est toujours accompagné d'un guide armé, baïonnette au canon, comme s'il était le dernier des criminels. Cette sentinelle, gênée de son rôle dans la combine, essaie souvent de parler un peu, de rasséréner l'atmosphère, mais le cœur n'y est pas.

Le sentiment d'impuissance devant l'injustice, la solitude sans recours, prennent invinciblement le dessus. Mais on se fait à tout. On acquiert avec le temps une peau de rhinocéros et on ressent de plus en plus en soi-même, à côté d'un solide mépris, une dose croissante de pitié. On pense, dans son désarroi, qu'on se situe dans une sorte de troupeau de moutons de Panurge dirigé par des bergers dénués de raison.

Ce jour-là, en ce début de juillet 1942, notre homme, installé à l'ombre dans un coin tranquille de la cuisine, effectue machinalement les gestes familiers du "pluche". Le calme règne dans le bourdonnement des mouches et les relents de graillon. On semble l'avoir oublié. Chose bizarre, Touf-Touf ne s'est pas manifesté ce jour-là, la garde d'honneur non plus. Bref, on respire un peu, on rêvasse, on se souvient, on espère malgré tout. Au-dehors, des légionnaires vont et viennent, des maraîchers indigènes viennent livrer leurs pastèques, les figues et les raisins...

Mais ce calme apparent est trompeur. Il cache des changements. Voilà l'homme à la baïonnette qui vient au pas de gymnastique. Le pauvre type n'a pas l'air à son aise. Yasreg se demande quelles nouvelles complications se silhouettent sur l'horizon de Guercif. L'expérience lui a appris, à ses dépens, que pas grand chose de bon ne sort habituellement d'une perturbation, même sordidement dérisoire. Il est habitué, par la force des choses, à voler très bas.

L'homme essoufflé reprend ses esprits: "Le capitaine est rentré", dit-il, "il veut te voir". Tu dois te mettre en tenue et te présenter tout de suite au bureau. Faut te grouiller, ça n'a pas l'air de tourner rond."

Yasreg se contemple de la tête aux pieds. Il est sale, fatigué, hirsute et sa tenue de tôlard lui donne l'allure d'un bagnard qu'on vient juste de récupérer après une cavale. Il en a ras le bol, comme on dirait de nos jours. Au point où il en est, les choses ont tellement peu d'importance, qu'il n'a nulle envie de courir, commandant ou pas.

Traînant ses godasses sans lacets, son froc graisseux sans ceinture et son bonnet de police luisant de graisse, il met le cap sans se presser sur ce qu'il suppose être le lieu qui lui a été assigné. Mais il se trompe de baraquement et se fait sortir avec les noms d'oiseaux d'usage en semblable occasion. A la Légion, quand on porte la tenue de tôlard, on est traité comme un tôlard. C'est une habitude à prendre.

Finalement arrivé en son lieu d'hébergement, il parvient tout de même à se décrasser plus ou moins, sans savon, mais ne peut se raser. Il endosse sa tenue de toile jaune, remet des lacets à ses godillots, applique ses houseaux et, toujours accompagné de son cerbère, se retrouve face au baraquement qui abrite les services administratifs de l'escadron.

Yasreg, le malvenu, n'a pour une fois pas longtemps à attendre. La porte s'ouvre; il traverse un bureau peuplé de scribes et passe sans coup férir dans un autre bureau attenant. C'est le local réservé au commandant du 1er Escadron de Guercif, le premier officier que notre homme voit depuis son départ de Fès.

Assis derrière une table encombrée de papiers, c'est un homme de taille moyenne, aux yeux clairs, d'allure énergique. Sous une apparence sévère, on reconnaît un homme capable de compréhension et de générosité. Ce n'est pas quelqu'un à qui l'on fait prendre des vessies pour des lanternes. C'est le Capitaine Ville. Les deux hommes se dévisagent.

"Légionnaire Yasreg, mon capitaine. Je suis venu de Fès, il y a quatre jours, par mutation."

"Ah, c'est vous Yasreg. On m'a parlé de vous. Je suis content de vous voir. Vous avez, semble-t-il, rencontré quelques problèmes à votre arrivée. Mais tout cela va se tasser."

"J'ai reçu ce matin votre mutation de Fès. Ces documents me font savoir que vous y exerciez des fonctions administratives. Eh bien, vous allez les continuer. Légionnaire Yasreg, je voudrais que vous soyez convaincu qu'à la Légion Etrangère française, il n'y a ni privilégié, ni réprouvé. C'est une grande famille où chacun a le droit et le devoir de faire part de ses griefs à ses officiers. Pourquoi ne portez-vous pas votre képi blanc?"

"Mon Capitaine, il m'est interdit de le porter. A mon arrivée, j'ai été puni de huit jours de prison... avec proposition pour une punition plus sévère qui me serait infligée par le colonel..."

"Légionnaire Yasreg, vous avez reçu, non pas huit jours de prison, mais quatre jours de salle de police. Vous venez de les terminer ce matin. Dès à présent, vous logerez au peloton hors-rang, juste en face, et vous vous mettez dès demain matin à la disposition du maréchal des logis chef P., chef comptable, qui vous donnera des instructions. A l'escadron, chaque légionnaire effectue le genre de travail le mieux à sa portée. Je confie l'outil à celui qui sait le manier et la plume à celui qui sait s'en servir."

"De plus, vous allez tout de suite passer au magasin d'habillement pour y recevoir une tenue mieux appropriée. En outre, je veux vous voir avec votre képi la prochaine fois, vous n'êtes plus puni. Est-ce compris?"

"Je répète ce que je vous ai dit tout à l'heure: vos officiers sont là pour vous aider chaque fois qu'ils le peuvent."

"En ce qui me concerne, j'aurai besoin de vos services très souvent comme dessinateur. Vous êtes le bienvenu à l'escadron. Je compte sur vous pour faire du bon travail... Vous pouvez disposer, je vous remercie."

Yasreg était entré dans le bureau du commandant d'escadron persuadé que de nouvelles tuiles allaient s'abattre sur son crâne, et voilà qu'il en sortait avec l'équivalent d'une réhabilitation sur tous les plans. La position qu'il occupait à présent le mettait pratiquement à l'abri de la malveillance et de la stupidité sadique.

Au cours de l'exercice des fonctions administratives modestes qu'il remplit dorénavant à l'escadron, Yasreg a fini par connaître les raisons des relâchements qui s'étaient produits à Guercif dans les escadrons du 1er R.E.C., et des bavures qui en avaient résulté.

Le capitaine Ville avait été terrassé par les fièvres tropicales et ses deux adjoints, les lieutenants M. et V. étaient malencontreusement en congé. L'escadron, sans officiers pendant plus d'une semaine, s'était trouvé pieds et poings liés aux mains du plus haut en grade, l'adjudant J., dit Touf-Touf, et il s'était passé ce qui se passe facilement quand on confie l'autorité à des mains inaptes à l'exercer.

Le bureau du Commandant n'était séparé de celui, plus vaste, des employés de la comptabilité que par une simple cloison en bois. Tout ce qui s'y disait était connu du personnel administratif. Ce dernier était donc en première ligne pour écouter la formidable engueulade qu'avait reçue l'adjudant J. lors de la reddition des comptes, à la rentrée du capitaine. Elle avait précédé l'entrevue mémorable avec Yasreg.

Le capitaine Ville avait la voix forte, l'élocution facile et la patience courte quand il s'agissait de remettre à leurs places l'incohérence et l'incompétence, surtout quand elles s'étoffaient d'éthylisme. Ces qualités verbales avaient eu là une occasion de s'exercer sans réserves, surtout en ce qui concerne les huit jours de prison généreusement octroyés. En effet, la limite du capitaine en la matière n'était que de sept jours. Bref, charité à part, Touf-Touf avait eu bonne mine.

Tout cela, avec le recul du temps, peut sembler bien mesquin. C'est sans rancune que Yasreg se remémore ces incidents de parcours sans importance. Pourtant, ces mauvais souvenirs laissent leurs marques. Ce sont des expériences décevantes mais qui restent inoubliables et, par cela même, apportent leur part à la construction évolutive d'un être humain quel qu'il soit.

Taza - Manoeuvres en montagne

Les 1er et 2e Escadrons du 1er R.E.C./Guercif sont composés de troupes démontées transportées, en principe, par camions. La cavalerie à cheval n'a plus qu'une utilité de parade. La pénurie d'essence, la pauvreté générale limitent de façon draconienne les moyens logistiques. Bref, on redevient des fantassins.

Du fait de sa présence presque constante auprès du Commandant, Yasreg se rend compte que quelque chose se prépare. Des documents confidentiels sont classés par ses soins et une vue générale de la situation internationale se construit dans son esprit.

Il ne fait plus aucun doute pour notre administratif que de grands événements se préparent à moyenne échéance. Une documentation peu fournie, mais néanmoins éloquente, doit être distribuée à tous les échelons de commandement. La silhouette des chars, blindés et avions allemands, anglais et italiens doit être dessinée et reproduite avec des moyens issus de l'ingéniosité.

Bien sûr, Yasreg garde ses découvertes pour lui. Comme d'habitude, sa fidèle compagne est toujours là, à ses côtés. Il a dressé autour de lui la tour de l'incommunicabilité. C'est peut-être la raison pour laquelle on a confiance en lui.

Des documents confidentiels lui ont été confiés pour classement, des conversations ont lieu en sa présence. Tout ce qu'on a pu camoufler comme engins blindés, peu de chose en l'occurrence, a été regroupé dans les hangars et est inutilisé, l'essence étant réservée pour les événements qui se préparent.

La vie est calme à Guercif, on y devient facilement amorphe dans la chaleur torride qui sèche, déshydrate l'individu. Il est évident que c'est un endroit rêvé pour y perdre tout goût de l'effort.

Dans ces conditions, il est impératif de sortir la troupe de l'encroûtement où elle s'enlise.

Pour ce faire, on va quitter cet endroit pour se rendre dans la montagne, du côté de Taza, à Aïn Brilou, par exemple, et manœuvrer dans la nature.

Des hauteurs d'Aïn Brilou, on distingue à la limite des horizons lointains tolérés par les pics montagneux, dans la brume chaude qui estompe les contours des êtres et des choses, les bâtiments blanchis de la ville de Taza.

Le minaret en est le point de repère culminant. Quand une visibilité bienveillante s'y prête, on distingue même la ville indigène, la médina.

Depuis plusieurs jours, on vit comme des chleuhs dans la nature. Ce n'est pas que les activités fassent défaut... En fait, on est complètement sorti de l'encroûtement qui menaçait.

Mais aujourd'hui, on sera particulièrement soigné.

Des curieux débrouillards ont fait bon marché de toute prudence et se sont renseigné auprès des cuistots. Ils connaissent le menu... On se régalera.

Comme il n'y a pas de frigo, il faudra finir la bidoche. Quelle est la raison de ces agapes spéciales que ne motive aucune fête particulière? Elle est simple...

Le lieutenant X. qui commande l'escadron, s'est tout simplement abouché avec un des notables de l'endroit et ce dernier a accepté une convention avantageuse pour les deux parties... Contrat non signé, basé simplement sur le respect mutuel, il va permettre de ravitailler très largement l'escadron en viande fraîche.

La transaction s'établit comme suit: le notable reçoit trois cartouches Lebel en échange de chaque animal (sanglier ou autre) qu'il apportera aux cuistots de l'escadron. S'il utilise une seule cartouche pour abattre l'animal, il lui en reste deux pour son usage personnel. Cela suppose évidemment la possession d'un fusil capable de tirer la cartouche. Mais ce n'est un secret pour personne que les Arabes des montagnes détiennent des armes de guerre et qu'il ne leur manque que des munitions.

On comprendra qu'à ce prix, l'ordinaire sera amélioré sans grandes difficultés. Finalement, ce sont les cuistots qui, comme d'habitude emportent la palme, car cuisiner dans les conditions de manœuvres n'est certes pas une mince affaire. Il s'agit d'un gigantesque barbecue, comme on dirait de nos jours. Mais tout le monde y trouve son compte.

Le malchanceux

Yasreg vient d'encaisser quatre jours de "tombeau". C'est l'adjudant T. qui les lui a octroyés. Un mot d'explication est sans doute utile. En manœuvres, ou même théoriquement en campagne, le légionnaire qui, pour une cause quelconque, a mérité de "dérouiller", serait empêché de récolter la juste conséquence de ses actes. Il ne trouverait pas, et pour cause, l'endroit idoine destiné à préserver la quiétude de ses méditations. Mais qu'à cela ne tienne! Des gens ingénieux, sinon un rien sadiques, il y en a bien assez à la Légion, ont trouvé de quoi combler cette lacune. Il suffisait d'y penser.

L'intéressé devra tout simplement dresser sa toile de tente, ce qui lui fera une sorte de pyramide, en dessous de laquelle il se couchera sur le dos. Comme son espace vital ne lui suffira pas toujours, compte tenu du gabarit de chacun, pour lui procurer la possibilité de se mouvoir, il sera autorisé dans certains cas, à creuser une sorte de fosse.

Cette dernière, baptisée "tombeau", variera en profondeur. Le confort de ce légionnaire malchanceux dépendra donc de la friabilité du sol.

Dans les environs de Taza, la composition géologique des roches ne permet guère d'entourloupettes. Le roc affleure partout. La couche d'humus, dans les bons endroits, n'excède pas quelques centimètres. On comprendra donc que "l'entombé" n'ait guère les coudées franches. Chaque fois qu'il se verra contraint par la nature de quitter temporairement son petit coin, il devra recommencer les formalités d'entrée, c'est-à-dire, redresser sa tente. A part cela, il aura tout le loisir de passer la nuit à l'abri, sauf, bien entendu, ses pieds qui dépasseront les limites de l'édifice, et sa tête qui fera de même.

Cette situation avantageuse, sur le plan méditatif, permettra à l'entombé de réfléchir profondément aux raisons spécifiques qui ont amené l'Autorité à exercer cette mesure coercitive regrettable.

Pendant que le reste de l'escadron soupera, après le "rompez" du soir, les Chleuhs des environs viendront écouler leurs produits, le pinard tiède réchauffera les esprits et les espoirs, et la soirée se terminera avec la chansonnette poussée dans le style composite habituel.

Pour l'entombé, la majeure partie du souper lui passera sous le nez, puisqu'il ne sera pas là pour défendre sa pitance. Mais si le sous-officier est de bon poil et qu'il y pense, on lui apportera une gamelle de ce qui restera. On n'oubliera pas, dans ce cas, d'y joindre un fruit, car même un entombé a besoin de sa dose de vitamines: c'est réglementaire et prescrit impérativement par le lieutenant médecin.

La raison de cette situation ennuyeuse, c'est que Yasreg avait la tête ailleurs et n'avait entendu qu'imparfaitement l'intéressante causerie prononcée par l'adjudant Touf-Touf. Il n'avait pas su répondre à cette question posée à brûle-pourpoint: "A quoi sert le col de cygne dans le mécanisme de la mitrailleuse Hotchkiss?"

Yasreg à cet instant précis avait les pensées tournées vers des horizons plus bucoliques et n'avait pas saisi avec assez d'empressement la question posée. Accusé de désinvolture, et poussé dans ses retranchements par une bordée de questions supplémentaires, Yasreg avait parfaitement répondu, mais avait, selon T. montré des velléités de vouloir nager entre deux eaux.

C'était, de la part de ce sous-officier érudit, une marotte de croire que les escadrons du 1er R.E.C. évoluaient en permanence dans une sorte de piscine où certains nageaient en surface, et d'autres, plus ou moins futés, essayaient, contre toutes prescriptions réglementaires, de se maintenir en plongée.

Bref, ce soir-là, Yasreg avait fait ballon, car on l'avait oublié dans son coin.

L'entombé est sorti de sa sépulture pendant la journée, afin de lui permettre de participer au désencroûtement général. Ce jour-là, on a fait du tir au mortier, au lance-grenade avec tromblon, etc. On a aussi réfléchi profondément sur les mystères mécaniques du fusil mitrailleur. Bref, une journée fructueuse, ou chacun s'est constitué une aptitude combattante la plus idoine possible.

C'est alors qu'un événement mineur, sans doute, mais important pour le rédacteur de ce pensum, se passa.

Yasreg appartenait, à titre de pourvoyeur, à un peloton de mortiers de 81. Pour économiser les munitions, très rares, on remplaçait cette arme à tir courbe par des tremblons que l'on fixait sur un fusil ordinaire. Ce procédé ne disposait d'aucun appareil de visée et seul le sens des proportions et le flair permettaient une précision relative.

L'objet considéré comme cible était situé à une assez grande distance du tireur. Tous les membres du peloton avaient loupé consciencieusement cet objectif. Seul Yasreg, à l'écart comme d'habitude, n'avait pas tiré.

Quand son tour arriva, son sens des proportions et les rudiments de géométrie qui surnageaient dans son abrutissement, lui suggérèrent la relation classique du triangle rectangle, celle qui conditionne le célèbre "pont-aux-ânes", pour viser l'objectif. Le résultat: ses trois grenades à fusil tombèrent sur l'objectif.

Touf-Touf, sidéré, regarda Yasreg sans pouvoir sortir ce qu'il aurait voulu dire.

Pour une fois, il se découvre le sifflet coupé, mais pas pour longtemps... cela ne dure pas car tout le monde regarde. Manifestement cet adjudant constate qu'il a peut-être sous-estimé Yasreg... Les trois coups ont fait mouche... "Nom de D..: Tu es le seul à ne pas l'avoir loupé...! Eh bien, tiens... tes quatre jours de "gnouf" sautent". Et, dans une explosion de sincérité stupéfaite, il ajoute: "Je ne t'aurais jamais cru capable de ça!"

Touf-Touf secoue sa surprise, il se redresse, grimace comme il a l'habitude de le faire quand quelque chose le dépasse et jette un coup d'œil à la ronde sur le reste du peloton.

"Bandes de cons, bande d'abrutis", hurle-t-il, "c'est un gratte-papier qui vous a tous rasés aujourd'hui... vous devriez être honteux... j'ai devant moi une belle bande de jean-foutres..."

Ce fait insignifiant semble avoir troublé ce sous-officier blanchi sous le harnais et son attitude vis-à-vis de sa bête noire s'améliora sensiblement dans la suite. Le fait d'être débarrassé du "tombeau" paraît à Yasreg, dans l'immédiat, des plus positifs.

Au ras des pâquerettes

Le brigadier-chef W. exerçait les fonctions de candidat sous-officier au 2e escadron. Il était Belge et se disait Bruxellois. Au cours des manœuvres précitées, il fut envoyé à l'hôpital de Taza pour une intervention chirurgicale bénigne. Yasreg reçu sa visite alors qu'il sortait tout juste du tombeau.

D'allure distinguée, la voix douce, élégant dans son uniforme neuf, il avait ce qu'il est convenu d'appeler "bonne mine". Yasreg ne l'avait jamais rencontré auparavant.

Mais ce n'était pas uniquement pour faire connaissance que ce brigadier-chef désirait rencontrer l'ancien clochard. Ses préoccupations étaient plus terre à terre. Confronté avec des difficultés de fin de mois, il cherchait à se faire renflouer. Yasreg dans sa candeur naïve lui sembla sans doute la poire rêvée. Un compatriote, pensez donc...

Yasreg n'était pas riche. Mais en manœuvre, on ne dépense presque rien et il se fait qu'il était l'heureux détenteur de la somme de 400 francs. Et ce légionnaire économe ne savait rien refuser. Il les prêta, tout bonnement, hautement flatté de voir qu'un brigadier-chef ait pensé à lui pour lui rendre ce signalé service.

Avec les salamalecs d'usage en semblables circonstances, la transaction s'effectua dans les meilleures conditions, sur la promesse de remboursement dès réception du traitement. Car comme brigadier-chef, W. était appointé. Renfloué pécuniairement, cet homme élégant mit le cap sur Taza.

Le temps passa. Les deux escadrons étaient depuis longtemps rentrés à Guercif et chacun avait repris ses habitudes. Yasreg, plein d'espoir attendait patiemment que son compatriote se souvienne de lui. Mais comme Sœur Anne, il ne voyait rien venir.

En désespoir de cause, il alla relancer W. dans son escadron et fut reçu avec des promesses pour le mois d'après. Ces entourloupettes continuèrent plusieurs mois. A sa troisième visite infructueuse au 2e escadron, Yasreg apprit par un "roulé" précédent que W. avait un goût prononcé pour le poker et les dames de vertu légère et qu'il pouvait toujours courir pour récupérer son argent. Ce gradé, peu regardant sur les moyens de colmater ses brèches financières, empruntait sur sa bonne mine et laissait son portrait.

Edifié, Yasreg déposa un billet sur le bureau de W. lui donnant comme dernier délai le lendemain à 10 heures du matin, faute de quoi, il raconterait la chose au commandant.

A 9heures 55, W. qui faisait fonction de sous-officier de jour, ne s'était toujours pas manifesté. Yasreg, occupé à gratter du papier, surveille l'horloge. Comme Touf-Touf est présent, il décide de ne pas déranger le capitaine et de s'adresser à lui:

"Mon lieutenant, puis-je vous demander quelque chose?"

"Vas-y" répond Touf-Touf, plein de bienveillance acide.

"Le brigadier-chef W. me doit 400 francs depuis Aïn-Brilou. J'ai essayé trois fois de les récupérer, sans résultat. Je les lui avais prêtés sur sa demande parce qu'il devait aller à l'hôpital et n'avait pas touché son traitement. Il est plus riche que moi, qui n'ai plus un rond..."

"Planton", grogne Touf-Touf, "va chercher W. au trot, trouve-le."

Les minutes passent, finalement W. apparaît. Il est en tenue de service, avec la "jugulaire au menton. Il se présente au garde-à-vous, impeccable: "Brigadier-chef W., mon lieutenant."

L'adjudant se tourne vers Yasreg et lui fait répéter son histoire, puis à W. en regardant sa montre: " tu as cinq minutes pour appointer l'argent, tu devrais être honteux... disparais !"

Trois minutes -plus tard, W. remettait 400 francs à Yasreg, sans problème, le compte y était.

8 Novembre 1942 : les anglos-américains débarquent en Afrique

La nuit du 7 au 8 novembre 1942 voit les deux escadrons portés du 1er R.E.C. de Guercif prêts à faire mouvement vers Taourirt pour y effectuer des manœuvres. Ces dernières ont été préparées depuis au moins une semaine.

Chargé de reproduire les plans généraux de ces manœuvres sur les indications du chef d'escadron, Yasreg a appris bien des choses. Les exercices auxquels on se prépare sont trop importants pour être de, la simple routine. Il y a un petit air de mystère autour de ce qui se mijote. Yasreg, transporté d'allégresse, sait de quoi il s'agit. Car il fait partie des meubles et personne ne se tait devant lui.

Trois heures du matin.

L'obscurité couvre le camp où règne une chaleur moite, presque orageuse, à l'image de ce qui se prépare. L'atmosphère est lourde, oppressante dans le silence parfois troublé par les hurlements des chiens chleuhs, dans le lointain.

Les sentinelles habituelles au corps de garde, aux hangars à matériel et à munitions, veillent. Mais, cette fois, chose bizarre, les hommes ont des cartouches. Tout le monde n'attend plus que le signal pour commencer la cérémonie. Car, chose extraordinaire aussi, on a dormi tout habillé. Ce sont les ordres; ils ont été exécutés avec les grognements habituels, mais personne ne semble s'être posé de question.

Puis soudain, chose insolite, une sonnerie de trompette retentit. Yasreg ne l'avait jamais entendue auparavant. On se pose la question: "Qu'est-ce que c'est que ça?". Personne ne sait ce que signifie ce petit air insolite ponctué de couacs. Yasreg, mieux renseigné, devine qu'il s'agit de l'alerte réelle.

Depuis plusieurs jours, les mécaniciens ont fait refonctionner les moteurs des camions et des sidecars. Ce n'était pas une mince affaire que de faire revivre ces vieux tacots confits de graisse et ces "blindés" dérisoires, tout juste bons à effrayer les Chleuhs en dehors de leurs douars. Mais alors, ce qui sort tout à fait de l'ordinaire, tous ces véhicules ont fait le plein d'essence.

Tout cela pour jouer au petit soldat autour du patelin sordide qui a nom: Taourirt? De toute évidence... non... quelque chose s'est passé... et Yasreg sait qu'il ne s'agit nullement de manœuvres mais d'un déplacement vers Oujda, à la frontière algérienne, pour s'y équiper et être prêt à intervenir quelque part.

Car des événements d'une extrême importance débutent; en ce 8 novembre 1942, des forces anglo-américaines débarquent en Afrique du Nord. Pendant ce temps, les Anglais enlèvent à Rommel tout espoir de réaliser ses buts.

L'espoir enfin se concrétise, tout devient possible.

En une heure de temps, sans regret comme sans remord, Yasreg avait laissé Guercif loin derrière. Il avait bonne mine, installé dans un side-car sur lequel on avait juché "haut placé" un fusil mitrailleur destiné à contrer une attaque aérienne éventuelle. Quand le conducteur de l'engin en avait assez, Yasreg prenait le guidon. Le jour s'était levé, et on y voyait incontestablement plus clair, compte tenu du fait que les phares avaient capitulé définitivement.

Aucun éclairage ne situait la colonne vis-à-vis des troupeaux de moutons qui avaient l'habitude de déborder sur la route et de s'y installer. La localité de Taourirt se traversa sans encombre, mais la population, avertie par quelque tam-tam de brousse, s'agglomérait le long du parcours. Silencieusement, elle regardait passer la Légion.

Puis la chaleur augmenta. Les embêtements de moteurs commencèrent. Avachis par leur longue inactivité forcée dans la poussière graisseuse des garages, ou des dépôts clandestins, les véhicules s'essoufflaient et "aussi sec" prononçaient le mot de Cambronne. Pourtant, au milieu des N. de D... de désespoir des mécanos, des fumées suspectes qui sortaient des intestins fatigués des blindés, on progressait petit à petit. On restait convaincu que tout cela allait s'arranger à Oujda.

Le soir même, cette jolie petite ville moderne recevait sa nouvelle garnison.

Ailleurs, ce jour-là, le long des côtes, à Rabat, à Casa, à Oran, à Bougie, des soldats français, obéissant à des ordres issus du désarroi, de l'orgueil et de l'incohérence, tiraient sur les amis venus les aider à délivrer la France, et mouraient pour pas grand chose.

OUJDA

Cité principale d'une province marocaine, Oujda est une petite ville moderne, déjà connue à l'époque où se situe ce récit, pour ses beaux jardins et ses belles avenues. Un des buts de promenade est l'oasis de Sidi-Yalya et ses sources.

On n'y résidera pas longtemps car les dés sont jetés, à présent. Les 1er et 2e escadrons motorisés et portés du 1er R.E.C. vont constituer un groupe autonome de cavalerie qui sera expédié dès que possible en Tunisie afin de retarder Rommel.

Les troupes italo-allemandes sont acculées à la retraite par Montgomery et traversent le nord de la Libye via Tripoli. Leur intention semble évidente: elles se reformeront en Tunisie et, appuyées par l'aviation, s'efforceront d'empêcher les anglo-américains de se regrouper et, peut-être, les rejetteront à la mer.

Sur son insistance, à la visite médicale préliminaire, Yasreg est reconnu apte à la participation à l'expédition envisagée. Souffrant d'une adénite tenace, il aurait pu rester à Oujda.

La veille du départ, une revue générale des troupes participantes eut lieu. Yasreg reçut, luxe presque impensable, une paire de godillots tout neufs. On avait manifestement sorti les fonds de dépôts. L'armement se révélait désuet, l'équipement insuffisant et périmé; bref, le contraste allait s'étaler douloureusement face aux Américains gorgés de tout et aux Anglais bien équipés et armés.

Chacun reçut sa dotation de munitions, sauf les grenades qui devaient être goupillées plus tard par ceux qui auraient "à les utiliser".

Le moral est au zénith; tout le monde est animé par la bonne volonté et l'enthousiasme. Tout paraît d'excellent augure. Mais un accident malheureux projette un voile de tristesse, juste avant le départ: le légionnaire Pier... est tué involontairement en manipulant un revolver. Les superstitieux, plus nombreux qu'on le supposerait, en profitent pour insinuer que le groupe d'escadrons pourrait paraître moins faraud au retour, du moins pour ceux qui en reviendraient. Mais la sentimentalité n'est pas de mise et la colonne s'ébranle vers son destin.

Le side-car a été revérifié. Il en avait besoin. A présent son moteur ronronne et tout semble aller le mieux du monde. Une partie des troupes portées sera acheminée par chemin de fer, du moins pour une portion du trajet. La distance est importante entre Oujda et Le Kef en Tunisie où, semble-t-il, le regroupement devrait se faire. On devra doubler les étapes car le temps presse. Le side-car transporte toujours son F.M. dérisoire destiné à protéger la colonne contre les attaques aériennes. Bref, on prend ses désirs pour des réalités. La vérité, c'est qu'on ne saurait faire le poids, face à des gens armés, équipés et soutenus logistiquement comme le sont les forces ennemies. Mais on fera bien sûr tout le possible...

A ce stade, les souvenirs deviennent nébuleux, et seuls ressortent quelques faits qui ont particulièrement impressionné les neurones. Comme d'habitude, rien de spectaculaire, tout simplement de vulgaires incidents de parcours.

Yasreg et son compagnon roulent et continuent à rouler. Il faut souvent faire la navette d'un point de la colonne à l'autre pour communiquer les instructions, les ordres, essayer de retrouver le camion atelier dont la présence est réclamée partout à la fois. Car l'expédition "motorisée" est vulnérable. Les pneus crèvent sur les pistes à peine carrossables. La poussière et la fatigue du matériel se traduisent par des arrêts intempestifs. Les moteurs chauffent, les bougies s'encrassent. Tout s'en mêle pour refroidir considérablement les enthousiasmes.

Et on roule jour et nuit, car il faut faire vite. Yasreg, qui effectue le double de kilomètres par suite de ses va-et-vient aux flancs de la colonne, est là pour répéter les directives impératives "poussez", "plus vite"...

Une nuit sinistre, un clair de lune surréaliste perce par endroits un brouillard qui colle au sol. Il se condense sur le visage et les mains du conducteur de la moto. Il fait froid la nuit, on est en décembre. Il n'y a que la lune pour permettre un repérage sommaire de ce qui se passe devant soi. La fatigue est là, omniprésente.

Sur instructions, on a quitté la colonne pour se porter à un croisement qu'il faudra trouver dans la nature: une intersection de deux pistes convergentes. En cet endroit, il faudra attendre l'arrivée d'un contingent auquel on indiquera la bonne direction.

La piste semble toujours sous les roues. Le brouillard se condense et son résultat dégouline le long du visage et empêche finalement de distinguer quoi que ce soit... et le side-car se retrouve dans le fossé, heureusement sans basculer. Le contact a été coupé, instinctivement. On n'en peut plus mais on ne peut rester là car la colonne que l'on doit rencontrer continue d'avancer. Les N... de D... de désespoir ne servent pas à grand-chose. Raide comme une quille, le malheureux engourdi dans le side-car s'efforce d'en sortir et exprime à Yasreg son avis concernant sa manière de conduire l'engin.

Il faut sortir le bidule de sa position précaire et repartir.

Un rayon de lune éclairant le visage du compagnon de Yasreg intrigue celui-ci. Ce ne sont pas les propos malsonnants de ce légionnaire outré et fulminant qui le font sursauter mais l'aspect de son

interlocuteur dont la peau du visage pèle par lambeaux. Le froid, l'humidité et le vent de la course ont produit cet effet. Yasreg constate qu'il n'est pas mieux loti: lui aussi a bonne mine.

Epuisés, les deux hommes parviennent à remettre le véhicule sur la piste. Le moteur reprend ses pétarades et la cérémonie continue. Cette fois Yasreg est dans le side-car et laisse l'autre faire de son mieux.

Une vague lueur solaire aide la lune à mieux silhouetter le décor. Il fera jour bientôt. On constate, parmi les bancs de brume qui vont et viennent, que cette piste est un chemin de berger. Puis une bifurcation se précise: est-ce celle-là? En tout cas, il n'y a aucune trace de passage de charroi. On va s'arrêter et attendre.

Le silence s'installe, pas un bruit. C'est la solitude complète, sinistre, et on n'a rien à manger. Les deux hommes s'asseyent par terre, se regardent et soudain une immense rigolade les saisit: des gueules rouges comme des tomates avec des lambeaux de peau qui pendent partout. C'est particulièrement distingué quand on ne s'est plus approché d'un rasoir depuis presqu'une semaine.

Mais des bruits indéfinissables se manifestent dans le lointain. Ils se rapprochent, augmentent d'intensité. C'est bien cela, c'est la colonne. On va lui indiquer la bonne direction et lui fournir les dernières instructions. On en profitera pour faire le plein. Et mission accomplie malgré tout...

NOEL DE GUERRE: 25 décembre 1942

De nuit, le Groupe Autonome du 1er R.E.C. a traversé Le Kef sans s'y arrêter. L'occultation est totale et les bâtiments paraissent sinistres sous les lueurs parcimonieuses des phares en veilleuse. La ville et ses environs ont subi de lourds bombardements. Ceci confirme la présence de la Luftwaffe en Tunisie. Le trafic est canalisé par des M.P. américains efficaces et le Groupe est dirigé vers les positions qu'il devra occuper. Personne, d'ailleurs, ne connaît la destination.

C'est la veille de Noël. Pour les Américains et les Anglais, la guerre n'empêchera pas la dinde traditionnelle et le whisky de faire partie des agréments du jour. De l'autre côté de la barrière, en dépit des problèmes de la retraite, on peut gager qu'on écoutera les trémolos nostalgiques de Lili Marlène en culbutant force bières et schnaps. Bref, tous ceux qui en ont les moyens trouveront quand même de quoi fêter le plus dignement possible le souvenir de celui qui est venu, il y a 2.000 ans, prêcher dans un monde d'esclaves, un peu d'amour fraternel.

Pour la Légion, perdue dans la nature et coupée temporairement de ses approvisionnements, il n'y aura du pinard que pour celui qui saura s'en procurer. Ceux qui devront se contenter de ce que leur enverra l'opération du Saint-Esprit fêteront Christmas avec un quart de pain dont on oubliera les moisissures pour extirper les brindilles de paille omniprésentes. Des "touques" de fer blanc vont servir tout à l'heure à cuire la volaille achetée ou "démerdée" dans un village chleuh quelconque. La roulante est en panne quelque part en arrière et il faudra sucer son pouce en attendant des jours meilleurs.

La soirée est froide et humide; un brouillard cafardeux se localise au sol et enrobe les éléments du décor dans une sorte de halo. Ce n'est certes, ni bucolique, ni marrant. Chacun se planque le plus à l'abri possible pour dormir car on en a besoin. Seule, la garde veille. La végétation rabougrie, les touffes de chardon desséché, les formes fantomatiques des pitons calcaires qui paraissent et disparaissent dans la brume mouvante, créent une ambiance peu propice aux réflexions allègres.

Seul dans son coin, Yasreg sent des poussées de fièvre parcourir sa carcasse fatiguée et sale. L'adénite qui l'affligeait au départ d'Oudja ne va pas mieux. D'ailleurs, elle n'a pas été soignée. Il faudrait se plaindre, mais à qui?… Il y a sans doute un médecin quelque part, mais où?...

Dans un demi-rêve, le pauvre diable cherche mentalement qui pourrait lui allonger le coup de bistouri qui le soulagerait peut-être. A défaut de médecin, il y a bien un infirmier, ou prétendu tel, à l'escadron. Il faudrait le trouver. Il faut éviter aussi d'être renvoyé à l'arrière. Il est donc préférable de ne pas trop chercher le "toubib" car sa sentence serait sans appel. On va donc tenter d'approcher "Pillula", l'espagnol chargé de soigner les bobos. Cet homme spécialisé lutte difficilement contre la pénurie de permanganate et d'aspirine, mais il est providentiel et sans doute muni d'un bistouri.

Il faut aussi penser que continuer dans de telles conditions ferait de Yasreg un poids mort. Allez essayer de faire comprendre, comme tout à l'heure, à un natif des Asturies que vous ne pouvez utiliser qu'un bras pour coltiner des caisses de munitions. Voyez comme vous serez reçu!

Après avoir demandé ici et là où se trouverait "Pillula" et s'être fait traiter de "tire-au-cul" soupçonné de vouloir chercher des cieux plus cléments en Algérie, Yasreg finit par dénicher ce thérapeute artisanal. C'est A., un Espagnol au regard langoureux mais triste, qui s'inquiète de ce qu'il peut faire pour le quémandeur.

Il sort un thermomètre, constate que Yasreg a de la fièvre et décide qu'il va falloir ouvrir. Mais il n'a pas de bistouri, ni d'anesthésique. Il lui faudra traiter l'opération à sec, avec... ô miracle: ... un reste de teinture d'iode qui servira de désinfectant. On ouvrira pour la circonstance un sachet de pansement individuel. Toutes ces fioritures antiseptiques sont importantes, car depuis le départ d'Oujda, on se débarbouille à l'eau pure, le savon n'existant qu'à l'état de souvenir.

Pour assister au spectacle de choix que constitue cette intervention chirurgicale improvisée, tout ce qui n'a rien à faire dans les environs vient jeter son petit coup d'œil. Tous se croient obligés d'y aller de leur petite opinion personnelle, la plus intelligente sans doute étant celle émise par le poète R. qui, en toute humilité, pense qu'il serait plus prudent de confier le travail à un médecin. Mais cela relève de l'utopie: où trouver un médecin, la veille de Noël, en pleine Tunisie en guerre? Renchérissant sur l'opinion du poète, un légionnaire farfelu suggère qu'on amène Yasreg chez les Américains.

Mais le temps presse. La jactance oiseuse n'est d'aucune utilité en l'occurrence. Le 2e classe infirmier A., dit Pillula, va donc se transformer temporairement en émoulu de la faculté de médecine et de chirurgie. Il va trancher dans le vif.

D'un geste énergique, il empoigne une paire de ciseaux et introduit une de ses lames dans la boursouflure douloureuse de Yasreg qui, dès réception de cette estocade artisanale, rassemble tout ce qui lui reste de dignité pour ne pas hurler. Des mains charitables et condescendantes le soutiennent et l'empêchent de mesurer le terrain. Hérissé dans ce qui lui reste de réserve vitale, Yasreg sent un flot de pus sanguinolent s'épandre sur sa poitrine, s'écouler en de capricieux méandres sur son froc et lui dégringoler dans les molletières. Une sensation suave l'envahit quand Pillula lui applique une solide dose de teinture d'iode mélangée à de l'alcool sur la plaie toute neuve.

Fier de lui, Pillula fait œuvre de modestie dans le triomphe. Mais il décide de compléter ce traitement énergique par une médication musclée. Comme cette nécessité thérapeutique se heurte aux disponibilités de la trousse, on se rabattra en désespoir de cause sur des aspirines, qui compenseront leur inefficacité par leur innocuité.

AVANT L'ACTION

Les troupes d'Hannibal ont, paraît-il, fréquenté ces lieux, les Romains aussi. Le capitaine nous a fait une petite causerie très intéressante à ce sujet. Son érudition s'étaye ici sur des preuves archéologiques visibles de loin. Il s'agit de tours en pierres formant cheminées, qui servaient sans doute à émettre des signaux convenus, sous forme de décharges fumigènes.

Dans cette ambiance historique, chacun attend les ordres de l'Etat-Major, se repose et reprend des forces. On se nettoie, on s'épouille et un fantaisiste, prétendument coiffeur, se charge de raser et de raccourcir les tifs de ceux qui veulent bien lui faire confiance. Il ne s'agit nullement d'altruisme: une redevance est perçue, car, pour être beau, il faut non seulement souffrir, mais aussi débourser. Il convient de profiter au maximum de cette période de semi-activité, car des indices portent à croire que cela ne va pas durer longtemps.

En effet, on a touché des "vivres de réserve": une boîte de singe et deux gros biscuits. Interdiction d'y toucher, bien sûr; il faut réserver çà pour les grandes circonstances, quand on aura quitté ces lieux.

Deuxième indice d'action prochaine: les explosifs et les détonateurs des grenades à main ont été remis à ceux qui auront à s'en servir. On a goupillé les grenades.

Mais une surprise de taille rompt la monotonie. Les goumiers marocains et autres qui connaissent les montagnes des environs amènent, pour la première fois semble-t-il, des prisonniers capturés dans le no man's land, on ne sait où. Ces gens perçoivent une prime de vingt francs pour chaque prisonnier qu'ils capturent et viennent livrer. La raison de cette prime est pertinente.

On avait, en effet, constaté que ces troupes indigènes, spécialisées dans les coups de main et les raids en territoire occupé par l'adversaire, ne ramenaient jamais aucun prisonnier. On avait dû se rendre à l'évidence: ils n'en faisaient pas. Les malheureux qui tombaient entre leurs mains étaient tout simplement liquidés après avoir été détroussés. Leurs possessions passaient comme butin de guerre.

La seule façon de modifier ces mœurs barbares, en un sens susceptible de concilier le côté humain des choses avec l'obtention des renseignements indispensables, c'était de donner une prime.

A ce tarif, les prisonniers allemands et italiens commencèrent à arriver. On les livrait sans chaussures et souvent tels que la nature les avaient créés. C'est terrorisés qu'ils passaient aux mains des soldats français, légionnaires ou autres. Et on constatait aussi que, le plus souvent, le même prisonnier avait passé par plusieurs postes de réception où chaque fois, il y avait paiement supplémentaire de la dite prime.

On fermait les yeux sur ces irrégularités, car ces malheureux, parfois les pieds en sang, les yeux exorbités de terreur, se révélaient tout disposés à révéler ce qu'ils pouvaient savoir, et même davantage.

Cette situation imprévue créait des problèmes d'habillement et de nourriture. Après interrogatoire serré, on expédiait ces invités indésirables vers l'arrière où on les gavait tout bonnement de topinambours.

LE COUP DE MAIN, 11 janvier 1943 (1)

(1) Voir à la fin de l'épisode, le récit de cette attaque par le général Jean Compagnon, extrait de "La Légion étrangère dans la campagne de Tunisie 1942-1943" Paru dans la Revue Historique des Armées, numéro 1-1981 - spécial.

Les ordres sont là: on attaque ce matin. Il paraît que ce sont des Positions occupées par des Italiens. On progresse depuis trois heures du matin, dans le plus grand silence possible, au milieu de la rocaille calcaire et des chardons hargneux et poussiéreux. On en a plein les mains et les molletières car cette saloperie s'accroche partout et ne s'élimine que par extirpation manuelle. On fait de son mieux pour démontrer son stoïcisme, mais, de temps autres, un N. de D. défoulant et étouffé attire de droite et de gauche les protestations chuchotées de ceux qui s'attendent à tout moment à recevoir un pruneau dans le buffet. Il fait noir comme un fond de chaudron et les nuits de janvier en Tunisie n'ont rien de réchauffant. De temps en temps, un noctambule fatigué rate un appui rocheux quelconque et réveille les échos des alentours avec le cliquetis de ses impedimenta. Dans le lointain, comme toujours, les chiens chleuhs hurlent à la mort leur détresse et leur famine. L'ambiance est euphorique...

Yasreg avance comme tout le monde. Il a repéré à sa droite, Trofimoff, le colosse lithuanien. C'est le petit original qui se lève avant tout le monde pour pratiquer sa gymnastique personnelle. Il s'agit d'un fantaisiste taiseux qui fait parfois le pari de manier le F.M. comme un simple revolver, et qui le gagne. Compte tenu de son gabarit, il est plus visible que les autres. Il avance silencieusement, en souplesse, en pointant devant lui le F.M. du peloton.

A sa gauche, Yasreg distingue, un peu en retrait, la silhouette plus chétive de Rocher, le poète. Que doivent être les pensées de cette âme tendre? On peut supposer qu'il revoit la belle de ses rêves, celle à cause de qui il avance vers son destin.

Juste devant, l'adjudant J., dit Touf-Touf, fait ce qu'il peut, comme tout le monde. Chez lui le cheminement de la pensée doit être différent de celui du poète, car il faudra nager entre deux eaux en pleine montagne si on veut avoir une chance de ramener sa peau.

Une lueur vague apparaît derrière les deux pitons rocheux qu'il va falloir prendre tout à l'heure. Il parait que c'est une position stratégique importante car elle commande la piste de Kairouan.

Insensiblement, on voit plus clair; puis un ordre circule de bouche à oreille: "Halte : Arrêt sur place, ne plus bouger".

On s'arrête, on halète, on étend ses membres las le mieux possible. Les minutes passent, silencieuses et empreintes d'appréhension. Pour les légionnaires présents, ce sera, pour la plupart, le baptême du feu dans quelques instants. Sournoisement, Yasreg ouvre sa boîte de singe et en avale le contenu. Autant l'avoir dans le ventre que le laisser dans la besace d'un homme mort!

Mais Rocher lui conseille tout bas de garder sa boîte: "Tu en auras besoin plus tard, moi je conserve la mienne", dit-il. Pauvre Rocher, plein d'espoir, et qui n'avait plus que quelques minutes à vivre...

Touf-Touf a vu Yasreg ingurgiter ses protéines. Mais il ne dit rien, il fait comme s'il n'avait rien vu. La raison de cette discrétion peu habituelle se devine facilement: dans ces circonstances, un accident est vite arrivé. On se sent moins porté au verbiage malsonnant quand l'interlocuteur est à même de répliquer manu militari. Mais laissons là ces pensées dénuées de charité. Il est évident que, comme tout le monde, Touf-Touf a la trouille.

On distingue mieux les positions italiennes: une suite de mamelons convergent vers une sorte de plateau; des tranchées matelassées de sacs de terre abritent les troupes ennemies. Savent-ils qu'ils vont être attaqués?

Impossible de le savoir, mais de toute façon, l'effet de surprise est raté: plusieurs avions ont piqué sur leurs positions et les ont bombardées. Il est logique de penser que plus personne ne roupille chez eux en ce moment. A en juger par les explosions et la fumée, ils ont pris quelque chose comme petit déjeuner!

L'ordre d'attaquer est donné. Il fait tout juste jour. On prendra les pitons à la baïonnette et à la grenade puisqu'on n'a rien d'autre. On progresse par bonds. D'abord rien ne se passe. Ils attendent évidemment d'avoir les cibles dans le collimateur et à bonne distance.

Les deux Espagnols Lopez et Perez, revenants des Brigades Républicaines d'Espagne sont à l'aise ou du moins, semblent l'être. Rejetant leur casque, ils arborent leur képi blanc. Ils transportent à deux leur Hotchkiss toute montée et prête à l'emploi selon une méthode inédite, sans doute de leur invention. Derrière eux, par bonds de quelques mètres à la fois, les pourvoyeurs les suivent avec les caisses de chargeurs.

Yasreg suppose que, pour les légionnaires actuels, la Hotchkiss est une antiquité. En 1943, c'est une arme vieillie mais qui reste redoutable par sa précision et son endurance. Elle ne s'enraye pratiquement jamais. Le sable et les corps étrangers qui bloqueraient le mécanisme d'une arme plus sophistiquée se transforment en une sorte de cambouis noirâtre qui s'élimine suffisamment par les joints, pour que l'arme tire quand même. Un inconvénient majeur, pourtant, c'est que le canon est refroidi par air et qu'en cas de tir trop prolongé, on ne peut changer le tube qu'en utilisant des gants spéciaux. Yasreg ignore si ces gants étaient disponibles en l'occurrence.

Telles des fourmis, la Légion s'accroche aux pentes douces qui mènent au sommet du dispositif défensif qu'il faut neutraliser. On s'approche de plus en plus, en rampant et par bonds. Les mitrailleuses italiennes ouvrent le feu, trop haut heureusement. On se planque; il y a des blessés. Les balles sifflent aux oreilles. Puis nos mortiers de 60 leur tirent dessus. Sous leur feu, l'ennemi abandonne les premières positions pour se replier vers le sommet.

Le parapet de sacs de terre, là devant, est en apparence abandonné, par une échancrure dans le matelassage, un tube de mitrailleuse sort. En rampant, il faut s'approcher à bonne distance et balancer quelques grenades. Yasreg, collé au sol, distingue en avant de lui, à trois mètres, les grosses godasses hérissées de clous de Trofimoff, l'homme au fusil mitrailleur. A sa gauche, à peu près à la même hauteur que lui, se situe le poète Rocher. Ce dernier, comme Yasreg, s'est allongé sur le côté gauche, et braque son mousqueton vers le tube de l'arme automatique qui, pour le moment, ne tire pas.

Au fond du décor, l'attaque progresse par la gauche; la Hotchkiss tire. Les mortiers sont en action aussi, plus haut vers le sommet à atteindre.

Soudain, Trofimoff se ramasse sur lui-même comme un chat. En trois enjambées il atteint le parapet italien et s'apprête à éliminer tout ce qui se trouve derrière. Mais il n'a pas le temps de tirer, car un coup de feu part du côté italien et l'atteint en pleine figure, le tuant sur le coup. Trofimoff tournoie sur lui-même et bascule de toute sa hauteur sur la mitrailleuse qui menaçait le peloton. Les deux servants de cette arme, terrorisés, lâchent les commandes. La position est prise.

On voit, pour la première fois, l'ennemi face à face. Ce sont de tout jeunes soldats, 18 ans tout au plus. Ils portent l'uniforme gris des formations fascistes. Certains en portent le poignard à la ceinture. Celui qui a tué Trofimoff est blanc comme un linge. Secoué par une crise de nerfs, il tremble de tous ses membres. Il est couvert du sang de sa victime.

Ici se situe un fait qu'il vaudrait peut-être mieux passer sous silence. Pourtant, après tant d'années, il n'a plus que valeur de souvenir. Yasreg s'efforce d'être objectif et sincère. Le brigadier P. et le chef de peloton, le maréchal des logis S. décident à voix basse de venger Trofimoff. Ils vont entraîner le jeune Italien dans un endroit isolé et l'abattre. Yasreg réagit immédiatement. Prié par le sous-officier de se mêler de ce qui le regarde, il annonce qu'il va raconter la chose au capitaine Ville. Les choses en restent là et l'Italien ira manger ses topinambours à l'arrière en digérant ses remords.

Il est un fait évident: si cet homme n'avait pas abattu Trofimoff, ce dernier aurait éliminé tout ce qui se trouvait derrière le parapet. Abattre un soldat qui s'est rendu équivaut à un acte inqualifiable dans sa bassesse et sa lâcheté. Pourtant, il convient de manifester beaucoup de compréhension avant de porter un jugement. Le brigadier P. avait combattu les Italiens dans son propre pays. Sa famille avait été massacrée et ses sœurs avaient subi la soldatesque de Franco. Cela peut sans doute expliquer son attitude.

Ce qui précède s'est passé en quelques minutes. Traumatisés par cette scène terrible, nous n'avions pas tout de suite remarqué que le légionnaire Rocher, le poète, était resté allongé, son mousqueton en mains. Frappé d'une balle au cœur, il n'avait pas souffert.

La progression continue partout. Il s'agit de parvenir aux deux pitons sans y laisser sa peau. Les balles sifflent toujours. Pourtant le secteur droit du dispositif d'attaque ne semble pas particulièrement visé par l'adversaire. Après l'arrosage au mortier, il n'y a peut-être plus grand monde pour s'opposer à la progression.

Derrière les parapets de sacs de sable étayés par des blocs de rocher, le canon d'une mitrailleuse est visible, pointée vers le ciel. Rien ne bouge. On peut voir par l'état des lieux que les mortiers ont fait du bon travail ici.

En rampant, Yasreg s'approche et s'accote contre la rangée de sacs, haletant, épuisé. Mais ce n'est pas le moment de s'endormir sur place. Que faire maintenant? Selon les règles, il est impératif de s'assurer qu'il n'y a aucun danger avant de s'aventurer davantage. Le seul moyen recommandé et disponible, c'est de balancer une ou deux grenades derrière le parapet et d'attendre de voir ce qui se passe. Mais Yasreg est un petit fignoleur: jeter deux grenades dans un lieu vide d'occupants ou rempli de cadavres lui semble stupide. En même temps lui apparaît la nécessité de s'assurer qu'il n'y a plus de danger pour lui et ceux qui le suivent et vont être là ses côtés dans quelques minutes.

En attendant, rien ne bouge, aucun bruit; c'est le silence total derrière cette arme automatique. Adossé au parapet, notre homme se déplace latéralement en se faisant le plus petit possible. En effet, si un macaroni décide de balancer une grenade vers l'extérieur, la situation sera critique pour ce légionnaire scrupuleux et poil-de-cuteur.

Yasreg dépasse finalement le tube de la mitrailleuse qui vise toujours l'étoile polaire et, prêt à, tirer, ce candidat héros jette un coup d'œil à l'intérieur de la position.

Par terre, cinq Italiens écroulés ne donnent aucun signe de vie. Sont-ils morts? Il va falloir s'en assurer... Ils en ont l'air, il y a du sang partout.

Yasreg a le choix entre deux possibilités. La première consiste à dépasser purement et simplement l'endroit et à continuer. En ce cas, il risque de se faire tirer comme un lapin par derrière et il met en danger ses camarades qui se rapprochent et vont le dépasser. La deuxième, qu'il choisit, est de faire signe à d'autres légionnaires de venir l'aider. Il se met debout et appelle par geste le compagnon le plus proche.

Les Italiens ne bougent pas. Les légionnaires se concertent par geste. Le mousqueton prêt à tirer, Yasreg envoie un coup de pied dans le casque d'un des prétendus macchabées. Mais ce n'en n'est pas un car le voilà qui, terrorisé, claquant des dents et hagard, lève des yeux exorbités sur Yasreg, qui manque de s'excuser.

Il fait peine à voir. Sa main gauche, charcutée par un éclat, laisse pendre le pouce qui ne tient plus que par quelques ligaments. Le malheureux perd son sang en un mince filet qui s'écoule au pied de la mitrailleuse.

La position a reçu un coup direct, ou très proche. Aucun de ces Italiens n'est mort. Trois d'entre eux sont indemnes. Couverts de sang, ils sont incapables d'une réaction cohérente. Il est visible qu'ils s'attendent à être abattus sur place. Ils sont traumatisés par la propagande qu'ils ont reçue et qui les a convaincus que la Légion est constituée de gens sans aveu qui ne font pas de prisonniers.

En attendant, il est urgent de soigner le type qui, tout doucement, se vide de son sang. Les bons à rien de la Légion vont quand même lui sauver la peau. Soutenu par ses compagnons de captivité, le blessé est escorté vers l'arrière. Yasreg a économisé ses deux grenades, mais il n'a plus rien pour se soigner lui-même, s'il se fait descendre. Il était le seul à posséder encore son sachet de pansement individuel.

La position est emportée. Un poste chirurgical complet, avec tentes, installations et annexes, ainsi qu'un compresseur, tombe aux mains du Groupe Autonome. Dans une tente, sans doute destinée à héberger des blessés, Yasreg découvre un officier italien exsangue étendu sur un lit de campagne. La scène est à faire dresser les cheveux sur la tête mais Yasreg ne perd quand même pas le Nord. Il a repéré le pistolet Beretta du macchabée et en connait la valeur en dollars chez les Américains.

L'arme n'est pas à prendre avec des pincettes, mais Yasreg en est arrivé au point où les rudiments de civilisation qui lui restent encore s'éclipsent pour faire place à l'indifférence. On nettoiera l'engin, on le passera dans son ceinturon et il fera partie de la panoplie ambulante, jusqu'à son échange contre des dollars. Et puis, cela fait bien, devant la cantonade béate...

Un autre officier italien qui a eu bonne mine, c'est celui qui s'est vu gratifier par le capitaine Ville d'un solide coup de pied au cul devant tout le monde. La scène, bien visible, s'est cependant passée trop loin pour connaître ce qui s'est passé. Le macaroni doré sur tranches se prenait sans doute pour autre chose qu'il n'était: un officier prisonnier. Le "vieux" ne supportait ni la suffisance, ni la grossièreté.

Ces sacrés Italiens étaient des petits gâtés par leur intendance. Leur cantine, tombée entre les mains du G.A., regorgeait de bonnes choses; celles dont Yasreg et la Légion en général avaient perdu le goût et même le souvenir. Il y avait des pâtes de fruits de toutes espèces, des cigarettes et des cigares, du tabac pour la pipe. Tout cela sans compter du pinard à gogo et des liqueurs, fantaisies inconnues jusque là.

C'était manifestement autre chose que le tabac qu'on recevait gratuitement mais qu'on ne pouvait fumer, faute de papier à cigarettes. Le produit précieux qui le remplaçait, faute de mieux, avait depuis

longtemps cessé de figurer sur la liste des nécessités hygiéniques qu'on associe facilement à la civilisation courante.

On en était arrivé au point où le veinard qui découvrait un bout de papier journal remerciait Allah et, stupéfait de sa chance, n'en soufflait pas un mot. Et, c'est bien connu, le tabac calme les crampes d'estomac quand celui-ci est vide.

Détail accessoire pour le lecteur, mais crucial pour l'auteur de ce pensum, les beaux godillots flambants neufs reçus à Oujda ont cessé d'avoir "bonne mine". Les semelles claquent du bec, de tous leurs clous. Par l'échancrure, les orteils se cachent pudiquement dans les replis odorants d'une paire de "chaussettes russes" Heureusement, les Italiens, après leur dégelée, ont abandonné un peu partout du matériel banal, mais que l'ingéniosité née de la nécessité peut utiliser à des fins imprévisibles à première vue.

Précieux pour les mal chaussés, citons le fil électrique isolé qui permet des assemblages tenaces et des fixations à l'épreuve de toutes tractions. En tous cas, si Yasreg ne roule pas encore sur jantes, cela ne va plus tarder.

Sur les plans de la tenue, de la propreté individuelle, de l'hygiène corporelle et de tout ce qui constitue l'attrait de se sentir libre des parasites de tout genre, la situation laisse, c'est le moins qu'on puisse dire, à désirer.

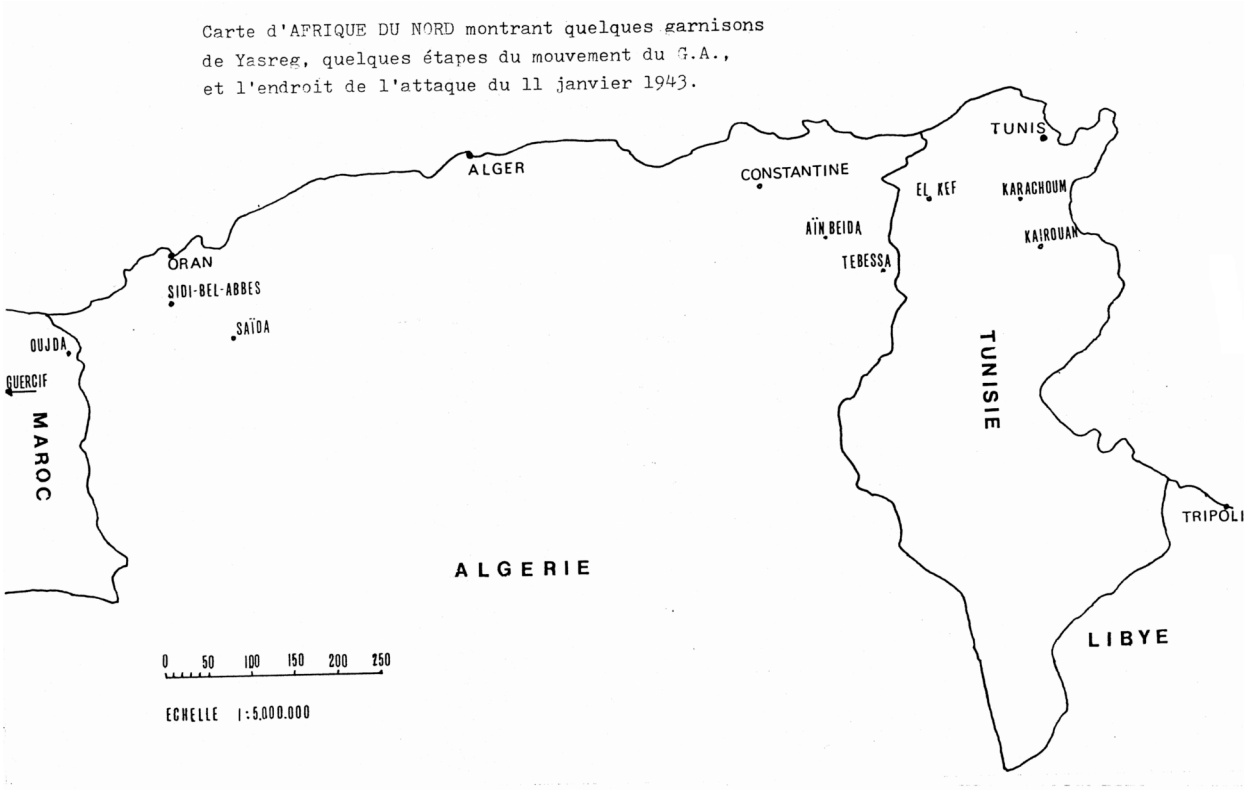
Mais des petits débrouillards qui ne se dégoûtent pas facilement portent des chaussures non réglementaires. Yasreg les soupçonne d'avoir tout simplement déchaussé un Italien, un macchabée sans doute. D'autres arborent des chemises bleues et même noires. Les plus chançards ont trouvé chez ces ennemis bien nantis de quoi se laver.

Les Italiens sont tous en possession de tablettes qui rendent l'eau potable. Chez nous ces fioritures n'existent pas. Comme l'eau est imbuvable, il faut bien s'en passer.

Mais cette mémorable journée n'est pas encore terminée. Les dernières poches de résistance italiennes tombent les unes après les autres. Ces pauvres gens ne veulent plus se battre; ils se rendent, parfois avec leurs officiers en tête. Des files de prisonniers passent: quelques-uns cherchent à fraterniser, d'autres pleurent. Il y a des blessés. Parmi eux, bon nombre sont venus chercher dans ce coin perdu un handicap physique qui leur durera toute la vie. Pourquoi?... Les scènes sont atroces, insupportables.

Le butin est consistant: des centaines de fusils, des mitrailleuses, des grenades à main et des centaines de caisses de munitions et de matériel divers. Il y a aussi l'ambulance chirurgicale citée plus haut.

Les patrouilles françaises se sont aventurées plus loin que les pitons. Partout c'est la même vision d'abandon, c'est la déroute totale. Elles n'y ont trouvé que des cadavres, qu'elles laissent sur place, et des blessés qu'elles ramènent vers l'arrière.



LE G. A. (Groupe Autonome) du 1er R.E.C. et l'attaque du Karachoum (1)

(1) Ce texte s'inspire du récit du général Jean Compagnon, ancien du 1er R.E.C, (Tunisie): "La Légion étrangère dans la campagne de Tunisie", paru dans la Revue Historique des Armées, numéro 1-1981 - spécial, consacré à la Légion Etrangère 1831-1981.

Le G.A. a été créé à Guercif, le 5 décembre 1942. Il se composait de deux escadrons, le 1er escadron porté (celui où notre légionnaire Yasreg jouait à l'estafette), et le 2e escadron d'autos-mitrailleuses. Les autos-mitrailleuses sont des White américaines 1921 remontées en 1941 sur des châssis de cars Chevrolet, matériel mal armé, peu blindé, totalement périmé face aux blindés modernes.

Le G,A. quitte le Maroc par voie ferrée le 21 décembre et débarque à Ouled Rahmoun le 24 décembre au soir. Par la route, via Aïn Beida, Tébessa, le Kef, Maktar, Ousseltia, il arrive le 29 décembre au carrefour du Mausolée où l'escadron porté s'organise en point d'appui.

A partir du 31 décembre, l'escadron d'autos-mitrailleuses patrouille journellement dans une zone mal tenue et également fréquentée par des fantassins allemands et français.

Le 11 janvier, le colonel Lagarde procède à l'attaque du Karachoum et du col du Foum es Gaoufel destinée à prendre pied sur la Petite Dorsale et donner des vues sur le Sahel de Kairouan. Soigneusement préparée par des renseignements recueillis à l'aide de postes d'observation poussés en avant (pour suppléer à l'aviation absente), appuyée par deux canons de 155 mm prêtés par la division d'Alger, et rendus le soir même pour une action analogue plus au sud (image précise de la pénurie des forces françaises), l'opération est un succès.

L'escadron porté Ville, disposant d'un peloton à quatre chars du 4e R.C,A., a pour objectif le col lui-même que le I/3e R.E.I. déborde largement par le sud pour venir occuper les crêtes du djebel Ouar tandis que, au nord, un groupement de Tabors agit de même. Déclenchée à 6 heures 30, l'attaque coiffe l'objectif à 9 h 30.

Au prix de 2 tués et 3 blessés à l'escadron Ville, le bilan de l'action est de 40 tués et 200 prisonniers pour le 91e R.I. italien (dont 6 officiers) et de 35 Allemands, 4 canons de 47 mm en bon état (qui seront très utiles les jours suivants), 4 mortiers de 81 mm, 6 mitrailleuses, 14 fusils mitrailleurs.

Pour les cadres et légionnaires du 3e R.E.I. et du 1er R.E.C. qui, nombreux, ont pris part aux douloureux combats de juin 40 en France, cette attaque réussie en dépit d'un matériel désuet, a une signification importante. C'est une "première".

LA CONTRE-ATTAQUE

La relève est là. Des troupes indéfinissables viennent occuper le terrain conquis par la Légion. Et voilà que, pendant la remise des positions et les salamalecs habituels, un guetteur haut perché signale que le piton d'en face est contre-attaqué par les Italiens. On distingue parfaitement ces gens qui gravissent les pentes escarpées qui mènent au sommet du piton. Ils suivent les sentiers utilisés par les bergers arabes et amènent même des mulets.

Les unités qui tiennent cette position ne peuvent les voir, compte tenu de l'escarpement. Il faudrait les prévenir... Comment faire? Crier ne sert à rien: le vent empêche tout contact auditif et on n'a pas de fusée ni de radio...

Inconscient du danger, tout le monde là-haut semble occupé à souper tranquillement. Ils semblent voir les gesticulations qu'on exécute mais ne les prennent pas pour des signaux d'alarme, mais bien plutôt comme des manifestations puériles d'amitié. Ils y répondent d'ailleurs. On peut douter qu'ils aient même placé des guetteurs.

Pendant ce temps, comme des insectes grenouillards, les Italiens montent et seront bientôt à bonne distance pour placer leurs mortiers. S'ils ne sont pas contrés, tout sera possible...

Mais quelque chose se passe enfin qui attire l'attention des menacés. Peut-être un attaquant a-t-il tiré un coup de feu involontairement? Peut-être aussi, y avait-il des guetteurs, après tout? En tout cas, en quelques secondes, c'est le grand branle-bas.

Yasreg et ses compagnons s'installent comme au théâtre, en spectateurs. Mais le drame qui se joue est réel. Car c'est le drame pour les attaquants surpris en pleine pente, pratiquement sans protection. Les grenades leur tombent du ciel, telle une averse impitoyable et cruelle. Tout ce monde dégringole la pente plus vite qu'il n'est monté, en laissant par terre bon nombre des participants. Même les mulets ont les quatre fers en l'air.

Cette attaque, courageuse, était stupide. Elle était vouée à l'échec dès le seuil. Elle n'aurait pu amener aucun changement dans la situation des troupes en présence. Ce fut la dernière réaction musclée des soldats de Mussolini. Ils se bornèrent ensuite à canarder à coups de canons tout ce qu'ils voyaient bouger, ou croyaient voir bouger. Pourquoi d'ailleurs se seraient-ils gênés? Le côté français n'avait rien pour riposter. Mais quel gaspillage d'obus!

L'OCCUPATION DU TERRAIN

Un site montagneux, des vallonnements érodés par des siècles d'intempéries allant du torride à la morosité des pluies diluviennes.

De profondes ornières naturelles canalisent les eaux toxiques vers les oueds de la plaine. Comme partout ailleurs, on ne voit que le même type de végétation chiche, rabougrie, aux chardons et graminées sans verdure. Il n'y a rien ici qui pourrait tenter la palette d'un peintre. La couleur fondamentale se fond dans le gris jaunâtre. A cette teinte peu engageante s'ajoutent des stries 'brunâtres - ou vaguement rougeâtres qui, par endroits, ravivent un tantinet le décor.

Comme lieu de villégiature touristique, on n'y ferait certainement pas d'affaires. Pour les ascètes, les ermites et autres marginaux, c'est l'endroit rêvé pour se refaire une santé mentale. Il n'y a pas un village, pas un indigène, à des kilomètres à la ronde.

Pourtant c'est dans cet endroit paradisiaque qu'on a eu mission de s'enterrer et de tenir. On se demande pourquoi. Chacun s'est creusé un trou individuel. Les mitrailleuses sont en position, pointées sur ce qui semble matérialiser les confins du néant. Mais de la position "élevée" qu'on occupe, on peut distinguer ce qui se passerait, s'il se passait quelque chose. Les jumelles, car Yasreg en a puisqu'il est observateur pour le capitaine, confirmait la désolation du lieu.

On n'a ni radio, ni moyen de communication directe avec l'échelon supérieur de commandement. Il faut envoyer des estafettes. Autre problème : on doit se taper au moins cinq kilomètres à pied pour aller chercher le ravitaillement de la journée. C'est indispensable car l'eau des oueds, assez abondante en cette saison, est boueuse et imbuvable. Elle n'est même pas utilisable pour se laver: il paraît qu'elle donne des maladies de la peau. Et l'eau potable est trop précieuse pour qu'on en use pour les soins corporels.

Les hommes du peloton suintent donc, puent et suent dans leurs poux. On a oublié l'odeur du savon et la présence physique des autres devient de moins en moins supportable. Mais on s'habitue à tout... On est logés à la même enseigne, mais quelle enseigne.

Ce jour-là, la corvée bouteillons a quitté les lieux à l'heure habituelle, suivant un itinéraire prédéterminé à travers les oueds boueux et tous les accidents de terrain praticables. C'est une randonnée fastidieuse, mais qui, pendant quelques jours, ne paraissait pas dangereuse. Aucune réaction ennemie n'avait été

constatée au cours de ce déplacement, alors qu'il semblait évident que des observateurs italiens ou allemands l'avaient vu.

Mais c'était trop beau pour durer. Tout se passa bien au voyage aller, mais au retour, l'artillerie italienne entra en action contre les malheureux corvéables. Il n'est pas nécessaire de faire un petit dessin pour comprendre ce qui se passa. La soupe et tout ce qui était liquide se retrouva par terre, et seules quelques boules de pain échappèrent au désastre.

Instruits par cette expérience, on continua les pérégrinations alimentaires de nuit. Heureusement, les artilleurs italiens abusaient du chianti ou tiraient pour tirer car, à partir de ce jour, les hommes ne devaient plus consulter leur montre quand le moment approchait: les Italiens arrosaient ponctuellement les crêtes qui cernaient les positions, mais, à part le réveil prématuré des membres du peloton, ils ne faisaient de mal à personne.

LA GARDE DE NUIT ET LA MONTRE

Il y a neuf hommes disponibles pour tenir la garde aux trois positions à surveiller pour assurer la sécurité de nuit. Chaque homme de garde doit tenir environ quatre heures et se faire relayer par un successeur. Il n'y a qu'une montre qui appartient au maréchal des logis S., chef de peloton. Cet instrument se passe de la main à la main à chaque changement de garde. Comme il y a trois hommes par poste, le premier tient la garde quatre heures, le deuxième aussi et le troisième, le reste, c'est-à-dire jusqu'au lever du jour et le réveil "bruyant à coups de canon.

Au cours de la nuit, Yasreg est réveillé par P., un Espagnol d'âge mûr, dont les fonctions dans la confrérie sont difficilement discernables. L'homme ne parle presque pas français et ne sait ni lire, ni écrire. Yasreg consulte la montre et s'installe. Il pleut et il faut protéger le couloir d'alimentation de la mitrailleuse avec sa poitrine. On n'a pas de toiles de tente, sauf celles qu'on a piquées aux Italiens. Comme elles sont bleues, elles risquent, de jour, de provoquer des confusions regrettables. Ceux qui en ont les utilisent la nuit.

La pluie est fine, glaciale et pénétrante. On a les genoux dans une mare qui s'élargit; trempé jusqu'aux os, on espère noyer sa vermine. Le vent souffle et anime les buissons fantomatiques qui limitent l'horizon visible. Tous les bruits éventuels seraient couverts ses hululements. Pas question de dormir! De plus, on a été charitablement avertis par P., brigadier échappé de Guernica: "Celui qu'on découvre endormi à son poste, on ne le réveille pas... on lui brûle la cervelle". Ces fortes paroles de la part de celui qui voulait venger Trofimoff ne sont sans doute pas des paroles en l'air, il en est capable, mais encore faut-il qu'il en ait l'occasion et à faire à une mauviette.

Yasreg accomplit ses quatre heures de garde, réveille celui qui doit le remplacer et regagne l'abri relatif qui lui permettra de "dormir". Le jour pointe enfin, la canonnade se déchaîne, puis tout se calme et on se prépare à passer la journée dans l'abrutissement habituel.

Mais celui qui a suivi Yasreg dans la garde de nuit n'est pas content... mais alors, là... pas content du tout. Il s'abouche avec le brigadier P. qui reproche à Yasreg d'avoir avancé l'heure sur la montre de garde, avec le résultat que le suivant a dû se taper deux heures de plus. On vérifie l'heure et on constate qu'en effet la montre a été manipulée. Il y a trois possibilités logiques puisqu'il y a trois hommes. Le troisième qui dit s'être tapé deux heures de trop, sauf mensonge gratuit, n'a vraisemblablement pas modifié l'heure. Yasreg se sait innocent, bien qu'il n'ait rien remarqué. C'est donc le premier qui a pris la garde, le vieil Espagnol illettré, qui a avancé l'heure.

Mais comme il est précisément espagnol, pour le brigadier P., il n'est pas question de le mettre en cause et Yasreg devra porter le chapeau. Voilà donc notre homme accusé mensongèrement d'une vilenie. Que faire? Sinon accepter l'insulte, une de plus, et répondre par le mépris. Il convient aussi d'ouvrir l'œil et de garder en permanence une balle dans le canon du mousqueton car le couteau à cran d'arrêt est une spécialité chez certains Ibériques.

UNE BAVURE

Il pleut toujours. Tout le monde endure cette malédiction mais les moyens manquent. La garde doit être assurée de toute façon. La seule chance de sortir d'une attaque éventuelle est que les armes automatiques fonctionnent. On les protège comme on peut.

De garde ou pas, on passe la nuit dans un trou, où l'eau a eu tout le temps de s'accumuler. Avec une "boîte de singe vide, on écope et on rejette par-dessus bord le surplus liquide. On est crottés de boue et bourrés de poux. Les mois ont passé, permettant à chacun la croissance incontrôlée d'une barbe hirsute.

On ne distingue plus la couleur de l'uniforme. Les insignes ont disparu. La pluie ajoute à l'odeur générale du pipi, un fumet rance de chien négligé. Bref, c'est la fête au 1er escadron du G.A. du 1er R.E.C. (Groupe Autonome du 1er Régiment Etranger de Cavalerie).

Même les Italiens, dégoûtés par le temps, ne prennent plus la peine de nous envoyer la dégelée quotidienne. On y était tellement habitués que cela manque, pour ainsi dire. On a l'impression que quelque chose mijote dans la marmite du destin et que le ou les metteurs en scène vont bientôt rappeler tout le monde au sens des réalités. En attendant, on ne compte plus les jours. On vit un cauchemar calme.

Mais l'énervement gagne chez des gens désœuvrés qui ont l'impression d'être totalement oubliés dans la nature. Les engueulades et les horions commencent à pleuvoir. Il faudrait une diversion, que quelque chose se passe, qu'on sache au moins si on existe toujours, si l'état-major se souvient de nous...

Cette nuit-là, Yasreg fait sa part de garde, la dernière, pour qu'il n'ait pas la tentation de manipuler l'horloge. Le brigadier P. surveille Yasreg, autant que ce dernier le surveille. Mélangées au vent fantasque et hurleur, les rafales de pluie s'égaillent dans une nature impassible et sinistre. La visibilité ne dépasse guère le décamètre. Notre homme a déposé deux grenades sur le petit parapet qui entoure l'arme automatique. Il écoute, scrute la nuit d'où, à n'importe quel moment, peut surgir n'importe quoi. Il cherche à distinguer dans l'environnement menaçant, quelque chose d'anormal. Il suppose que, dans les deux autres postes de garde, les guetteurs font de même. Il cherche aussi à éviter l'idée fixe, incontrôlée, qui fait prendre soudainement une impression pour une réalité.

Soudain une détonation fait sursauter tout le monde. En quelques secondes, tous les cancrelats crasseux à figures de héros qui villégiaturent en ces lieux édéniques sont debout et changent de baignoires pour occuper les positions qui leur sont réservées.

Que se passe-t-il? Des ordres circulent dans le noir: "Ne pas tirer!" Bien sûr, chacun est prêt à dégoupiller et à lancer sa grenade, car, incontestablement, on a entendu un coup de feu... Il doit y avoir un motif!

Finalement, avec le petit jour, on découvre la raison de cette détonation: une sentinelle a vu une ombre se dresser devant elle et a tiré. Ce faisant, un légionnaire a été descendu. Il avait eu le tort, impardonnable, de quitter son trou individuel sans prévenir quiconque, pour s'isoler quelques instants. Il devait payer cette funeste erreur de sa vie. Le pauvre type qui surveillait le secteur sud ne pouvait pas se permettre de ne pas tirer car il était précisément là pour cela.

Le registre administratif compta donc un légionnaire de moins, mort en service commandé. L'oraison funèbre sera courte, voire inexistante. On n'est pas au cinéma, on ne larmoiera pas et on ne gaspillera pas de munitions pour un feu de salve. Après tout, on n'en n'est plus à une peau près. Le problème sera de trouver un trou définitif, plein d'eau ou non, où on se débarrassera, le plus rapidement possible de ce malheureux. Quelle destinée... venir crever ici, a-t-on idée!

LE 20 JANVIER 1943

Un vent frais et libérateur élimine du ciel les nuages bas qui l'encombrent. Cette lessive céleste bienvenue fait cesser la pluie qui s'éternisait. De larges trouées laissent apparaître un bleu prometteur. Les optimistes s'efforcent de sécher ce qu'ils peuvent de leurs possessions. La visibilité est superbe, le décor a reculé dans des lointains discernables.

Tout au fond, une chaîne de montagnes érodées bouche l'horizon. Par-ci par-là on y distingue les passages obligés qui constituent autant de points stratégiques dont l'importance varie au prorata des circonstances et du moment. En particulier, l'échancrure de la piste de Siliana s'y dessine. Ce point sera mieux localisé plus tard dans des circonstances dramatiques.

En attendant, juché sur son perchoir, muni d'une paire de jumelles, Yasreg remplit son rôle d'observateur. Il s'agit de renseigner le capitaine sur tout ce qu'il pourrait observer d'anormal. De cette position "élevée", c'est étonnant tout ce qu'on peut voir, quand la visibilité s'y prête, et qu'on dispose d'une aide optique.

Les douars indigènes sortent de leur torpeur nocturne pour entamer une nouvelle journée semblable à celle d'hier. "Mektoub Inch Allah", les occupations routinières ancestrales se perpétuent. Les bourricots avec leurs énormes charges s'agglomèrent d'abord, pour se faufiler ensuite, en file indienne, entre les boqueteaux de figuiers de barbarie. Comme tous les jours, ils vont parcourir de longues distances pour écouler, au marché de Siliana, les produits du terroir. Tout cela grouille, gesticule, déborde la piste par ci, recoupe par là, avec force raclées sur l'échine des petits ânes martyrs.

La lumière solaire a effacé, du côté est, les reflets rougeâtres signalés de nuit par les guetteurs. En écoutant bien, entre deux raies de vent, on entend dans le lointain le grondement sourd, ponctué de reprises, du travail de l'artillerie.

Les combats se rapprochent... quelque chose se passe. Mais quoi? Certainement rien d'hilarant, en tout cas.

Est-ce l'effet des pluies périmées, on dirait que tout revêt soudain des couleurs plus vives. Le décor se couvre d'une sauvage grandeur. C'est beau, cette débauche subite, si rare en cette saison, de lumière sur ce qui ne semblait être jusque là que grisaille, rocaille stérile, interdiction déprimante. Sur ce renouveau fugitif, plane un silence biblique.

Soudain, toute cette quiétude trompeuse se trouble. Les troupeaux de moutons refluent, au milieu des embouteillages de bourriques. On se hèle et on gesticule frénétiquement. On semble invoquer Allah. Des âniers se tapent distinctement sur la figure à coups de triques. Par le Prophète, que se passe-t-il?

C'est simple, il y a du nouveau: des colonnes de camions chargés de troupes, venant de l'ouest, occupent la partie est de la plaine. Les hommes descendent, s'installent dans les accidents de terrain, les échancrures rocheuses, les oueds. On creuse hâtivement des trous de protection pour les armes automatiques et les canons anti-chars. Tout ce qui encombre la piste est dégagé de gré ou de force. A grands coups de pompes, chleuhs, bourriques, fatmas, moutchous et même, par-ci par-là, un chameau, vident les lieux avec une vélocité peu habituelle.

De toute évidence, les natifs de l'endroit sont en passe d'assister pendant la journée, à de quoi agrémenter les conversations au cours des veillées aux douars. De loin, tout cela donne l'impression d'une fourmilière perturbée par un coup de bêche. Toute cette cohue quitte les hameaux et les gourbis, pour gagner des positions moins exposées à la méchanceté humaine. Mais il y aura des compensations plus tard car, après la bagarre, il y a toujours des macchabées à détrousser, de l'armement à camoufler et du butin de toute sorte à récupérer.

Yasreg renseigne le capitaine sur ce qui se passe.

Les heures défilent. Une sorte de calme, relatif, s'est installé dans la plaine. Les camions ont disparu. On ne distingue plus rien qui bouge, on attend. Tout le monde au 1er Esc est dans l'expectative, mais personne ne s'attend à devoir participer à. une action, du moins dans l'immédiat.

Soudain les événements se précipitent: des chars allemands, nettement visibles pénètrent par le côté est dans la plaine et, débordant la piste centrale, irradient de chaque côté de celle-ci, juste assez pour constituer une sorte de flanc-garde. La vision est impressionnante. Lentement et lourdement, telles des bêtes apocalyptiques puissantes et implacables, ils avancent vers Tébessa. Rien n'arrête ces mastodontes dont le canon élimine toute opposition. Les faibles moyens qui tentent d'entraver leur progression sont tout simplement balayés les uns après les autres, brisés comme des fétus de paille. Le courage de ces pauvres types est extraordinaire, mais totalement inefficace dans sa faiblesse.

Derrière la vague des chars, d'autres types de véhicules blindés chenillés suivent, amenant l'infanterie et ses corollaires.

Le spectacle fascine, mais on est submergé de tristesse, par un sentiment d'inutilité, par "l'a quoi bon?".

Les opposants se replient, certains ne s'opposeront jamais plus à quoi que ce soit. Les "Tigres" passent quand même et on voit les ambulanciers allemands véhiculer vers l'arrière les victimes des deux camps.

Des ordres impératifs ont atteint les pelotons dispersés dans la nature. Les positions sont abandonnées en pleine nuit. Il faut décrocher tout de suite pour éviter, on peut le supposer, l'encerclement. Le ciel est clair et clouté d'étoiles. Bientôt un clair de lune sinistre ajoutera son ombrage sinistre à l'ambiance.

Il n'empêche qu'on soit heureux que quelque chose se passe enfin. Le regroupement des unités laisse apparaître la présence d'inconnus. Ce sont des gens égarés au cours d'échauffourées et qui ont pris refuge à la Légion. Quelques chasseurs d'Afrique voisinent avec des goumiers algériens ou marocains. Cette police du désert se remarque: revêtus de leurs burnous beiges striés de brun, leur mimétisme avec le terrain est remarquable. On a aussi récupéré, on ne sait d'où, plusieurs mulets... une bénédiction.

Le ravitaillement n'existant plus que pour mémoire, on n'a, naturellement, rien dans le ventre. Plusieurs files indiennes convergent finalement vers le même point. Elles s'étirent péniblement dans les sentiers, les escarpements et la rocaille. Des Italiens ont bivouaqué ici: ils ont laissé des traces de leur opulence, hélas, inutilisables, des boîtes de conserves répandues par terre et une grosse motocyclette à caisson arrière fixe dont ils ont bourré le réservoir de sable. Ils étaient étonnamment proches des positions tout juste quittées.

Silencieusement, la procession s'efforce de rester groupée. Ce n'est pas une sinécure. C'est dans des circonstances semblables qu'on apprécie à sa juste valeur le minable équipement dont on est doté: les musettes de toile bourrées de munitions coupent la respiration de celui qui les porte. La marche est oppressante et pénible. Bien sûr, on s'est débarrassé de tous les luxueux impedimenta, couvertures, toiles de tente, etc. pour se borner à transporter des munitions. Yasreg, pour sa modeste part, trimbale ses 6 grenades, ses 90 cartouches de mousqueton et deux musettes d'obus de 81 qui se croisent sur sa poitrine.

Tout le monde est logé à la même enseigne. En plus, ceux qui font partie d'une équipe de mortier transportent dans des boîtes en carton et à la main, non pas comme des valises, ce serait trop simple, mais sous forme de boîtes à souliers, les fusées destinées à régler la portée des obus. Ces dangereux éléments, indispensables pour tirer, menacent, en permanence, de transformer leurs porteurs en lumière et chaleur. Cette sublimation n'est évitée à plusieurs reprises que de justesse.

Mais il y a heureusement les mulets, don d'Allah, qui transportent sans problème, les plaques de base et les tubes... et les mitrailleuses aussi... ouf: pour le reste, il faut tout coltiner, pédibus... Chacun se demande qui sont finalement les mulets.

RAVITAILLEMENT

Une cahute arabe est perchée dans la nature et entourée de quelques figuiers de Barbarie. Un berger chleuh invoque Allah de toute sa puissance vocale. On conviendra qu'il y a de quoi: le pauvre diable est sommé de vendre une de ses chèvres. Ses protestations et lamentations sont secondaires. Il faut trouver de quoi subsister, c'est-à-dire quelque chose à becqueter.

L'arabe n'a que faire de la monnaie de singe qu'on lui offre; sa chèvre n'est pas à vendre. Elle n'a pas de prix pour lui. Il en a d'autres, sans doute, mais il supplie dans son jargon qu'on épargne l'animal, qu'on le lui laisse. Il offre même ce qu'il a de mieux dans son gourbi: quelques œufs. Ils sont les bienvenus, mais ne suffisent pas. On essaie de le raisonner: peine perdue. Il offre de l'eau salpêtrée à souhait mais potable, qu'on accepte.

Mais on n'a pas le choix, on ne peut s'apitoyer. Après tout ce qu'on a vu et supporté, il n'y a plus de place pour la larme à l'œil. N'empêche que l'on se sent honteux de spolier ce pauvre homme. On se sent gêné aux entournures, si l'on peut dire, compte tenu des circonstances. Nécessité fait loi. On est crevés, affamés, assoiffés...

C'est alors que S., sous-officier énergique, dépose une liasse de billets de banque par terre et place un caillou dessus. Il empoigne la chèvre par les pattes et d'un coup de reins digne de respect, la hisse à califourchon sur ses épaules.

La scène est pénible. Le malheureux berger, confronté à cette faune, a l'impression de se trouver face à un ramassis de forbans, de salopards prêts à tout. Il a bonne mine, en effet, le 1er Escadron du G.A. de Cavalerie. Tous ses valeureux guerriers sont en loques. Depuis longtemps, on roule sur jantes. Les semelles des godasses, ou plutôt les fragments qui en restent, se maintiennent en place à grand renfort d'ingénieux assemblages où interviennent, à côté du fil électrique, les ficelages laborieux de débris textiles indéfinissables. Les bandes molletières ne sont plus, depuis longtemps, que des pépinières à parasites. Les poux, rarement perturbés dans leur copulation, se sont fermement emparés de tous les points chauds de l'anatomie du corvéable et s'y sont solidement retranchés. La crasse épaisse et protectrice s'incruste dans les barbes. On pue, littéralement, comme des porcs. Depuis longtemps, on a perdu tout sens de ce qui relève de ce qu'on appelle conventionnellement "la civilisation".

S. essaye tout un temps de contrôler la "récalcitrance" de l'animal qu'il porte. La situation se corse et passe sans transition du tragique au grotesque. En effet, la chèvre affolée rue dans tous les sens et, soudain, lui décharge tout son plein sur les épaules, tous azimuts. Cela dégouline le long de son anatomie, l'imprégnant d'un parfum supplémentaire dont il se serait bien passé.

Alors, parmi les spectateurs de la scène, un éclat de rire, inextinguible, malsonnant, irrésistible, déferle sur toutes ces gueules de cauchemar. Pendant plusieurs minutes, les cloches du 1er R.E.C., pliées en deux, rient aux larmes.

Mais le malheureux S. n'est pas content. Sa façon de s'exprimer, en l'occurrence, reflète son indignation justifiée: "N... de D..., tas de salauds, quand je pense que c'est avec mon pognon que vous allez vous régaler tout à l'heure! Bande d'abrutis! Et bien, vous allez la transporter, cette carne, car moi, j'en ai marre!"

Sur ces paroles musclées, cet homme malodorant dépose la chèvre sur ses quatre pattes et d'un geste large lui fait sauter la cervelle d'un coup de revolver.

Face à cette situation dramatique, plus personne ne rie. En effet, la consigne est stricte: personne ne doit utiliser une arme à feu pour éviter le repérage. Le groupe empoigne la chèvre morte, un homme à chaque patte et on "fout le camp", comme des chiens rossés, la queue entre les jambes, pas fiers du tout, mais avec la vision d'un repas futur.

Heureusement, la détonation n'a amené aucune réaction. Les Italo fridolins qui l'auraient entendue l'ont confondue, sans doute, avec un borborygme de char en mal de carburant. C'est malgré tout une expérience à ne pas renouveler.

Plus tard, et plus loin, voici venu le moment de découper la bête, objet de toute cette pagaille. On est perplexe. Personne dans l'entourage ne s'y connaissant en anatomie vétérinaire, on se trouve à quia pour enlever la peau. Cette dernière ne paie pas de mine. Plutôt galeuse sur les bords, mais, par endroits, poilue à souhait, elle se hérisse par-ci par-là de taches suspectes. Ces dernières, provoquées vraisemblablement par une dégelée de coups de trique, sont imputables à l'ancien propriétaire. Quelqu'un affirme, la main sur le cœur et la fringale aidant, qu'il ne s'agit pas là des stigmates d'une maladie. Affirmation péremptoire mais peu convaincante, compte tenu de l'incompétence notoire de l'émetteur.

Un autre intéressé, plus logique, coupe court à toute cette discussion byzantine quant à la valeur comestible de la carcasse. Il fait remarquer qu'au point où on en est, on ne peut se permettre de faire la mijaurée: on doit, dans les délais les plus brefs, ingurgiter la barbaque. Cette réflexion, étançonnée d'un solide bon sens, rencontre finalement l'adhésion générale. Des raisons solides militent en faveur de cette hâte: la principale, c'est qu'on crève de faim, une secondaire, c'est que, à n'importe quel moment, quelque chose peut survenir. Une autre raison encore, c'est que la viande va puer; à la limite, elle se révélera inabsorbable, même par des estomacs en béton armé.

Toutes ces savantes considérations n'ont pas fait avancer le problème du dépeçage d'un pouce. C'est alors que A., échappé comme tant d'autres de ses Asturies natales, et qui a, selon ses dires laborieusement exprimés, connu à Santander des situations pires que celle-ci, dénoue le nœud gordien: il sort de la gaine ad hoc la hachette qu'il porte partout avec lui et se met carrément à découper l'animal.

Yasreg laissera à l'imagination de chacun le soin de se représenter la scène. Invité à tendre la main, il reçoit sa part. Le voilà gratifié d'un lambeau de chair sanguinolent où adhère encore une partie du système pileux de l'animal, le tout agglutiné de sang.

D'autres débrouillards se sont procuré des couscous crus et de l'eau salpêtrée. Un échange à l'amiable, croisé de comptes d'apothicaires, permettra d'agrémenter, de corser, le menu de ce 21 janvier 1943. Chacun reçoit une demi poignée de couscous en supplément, de quoi crier "hourrah"!

Ce qui va suivre ne sera pas "avalé" par tout le monde. Yasreg ne se fait pas d'illusions à ce sujet. Il passera pour un bavard ou un charlatan. Et pourtant, témoin impartial et participant, il dit la stricte vérité.

Faire du feu pour cuire les ingrédients d'un repas, c'est, de toute évidence, produire de la fumée. Cela équivaut, dans les circonstances présentes, à faire signe aux macaronis postés dans la nature avec leurs canons qu'on est là, tout disposés à recevoir une décoction.

Pourtant des optimistes, confrontés avec la perspective de devoir avaler telle quelle cette barbaque atroce et les couscous indigestes, font un rêve. Ces petits gourmets indécrottables trouvent malgré tout le moyen de faire du feu sans fumée: un tout petit feu personnel. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ce n'est pas un tour de force. Les brindilles sèches ne manquent pas: les petits délicats les ramassent, les empilent en petit tas. Il s'agit de ne pas exagérer et d'éviter de mettre le feu aux buissons. Un briquet à amadou finit par mener à bien l'opération allumage. Pleins d'espoir, on pense à dénicher un récipient quelconque pour y vider l'eau d'abord, les couscous ensuite. Finalement, on constate que le casque idoine pour ce genre d'opération est celui de Yasreg. Il est le seul à user comme couvre-chef d'un casque sans visière, utilisé par les conducteurs de blindés. Cette protection métallique n'est, en effet, pas percée dans le fond, comme l'est le casque ordinaire.

On enlève la coiffe, jugée trop peu comestible, et on verse dans cette marmite odorante les divers ingrédients du futur gueuleton. On projette aussi ses espoirs sur la bidoche, mais là, on est moins optimiste. Il faudra que chacun y aille de son petit feu personnel, de quelques brindilles, pour tenter de rôtir le plat de résistance. On embroche la chose sur la baïonnette et chacun tente de mener à bien son barbecue.

Hélas, trois fois hélas! Les éléments du fricot chauffent, misérablement, mais rien ne cuit. Avec des N... de D... de désespoir, les cuistots improvisés doivent se rendre à l'évidence. Ils mettent fin à cette alchimie culinaire en appelant les convives à déguster tout crus les produits de leur tentative. Aussi

incroyable que cela puisse paraître, chacun avala sans sourciller cette affreuse pitance que les flammes chétives n'avaient fait que noircir.

Avec la tombée du jour, la progression reprend mais les forces humaines sont dépassées et le détachement n'est plus composé que de "zombies". Avec les dernières lueurs du jour, on voit encore devant soi, vers l'ouest, la suite de mamelons décroissants qui convergent vers la piste de Tébessa qu'on devine vaguement. Puis, la nuit tombée, on aménage les positions. On a atteint l'extrême droite du dispositif de retraite. C'est ici qu'il faudra stopper les fantassins allemands pour permettre au gros des troupes en repli de rejoindre et traverser les lignes américano-britanniques, pour se reformer ensuite.

LE 22 JANVIER 1943

La nuit est glaciale. Un clair de lune implacable, livide, éclaire tout. Il impose aux choses un aspect sinistre. Tout semble irréel et inquiétant. On ne dispose plus de rien pour se, couvrir: les couvertures, capotes, toiles de tentes... sont restées en arrière. Il faut se serrer les uns contre les autres, en dépit de la puanteur corporelle, de la vermine. Personne ne peut dormir. On attend, engourdis par le froid, que la lune s'en aille, que le jour se lève, que la comédie cesse, que quelque chose se passe... On va être bien servis.

Comme personne n'a de montre, on a perdu la notion de l'heure. Un silence total règne. Les goumiers, postés dans la nature, ont été choisis comme guetteurs à cause de leur vue perçante de primitifs. On prétend qu'ils voient clair la nuit.

Avec le lever du soleil, la température monte et la brume sèche qui estompe les détails s'esquive et se cantonne pour quelque temps encore dans les creux et les oueds. Des bruits indéfinissables se font entendre dans le lointain. Les Boches ne dorment plus: ils nous préparent quelque chose de gratiné que l'on va déguster tout à l'heure.

En attendant, chacun s'efforce du mieux qu'il peut d'assurer sa protection personnelle. Elle se bornera à l'érection d'un muret de protection, dérisoire, mais, comme l'autruche, on n'a rien de mieux. Les plus chançards aménagent quand même un trou, mais, pour ce faire, il faut disposer d'un outil et de la force pour le creuser. Les autres, fatalistes acceptent leur destin.

Les mortiers sont en place, sur plaque de base. Tout ce qu'on a coltiné avec tant de peine à travers la montagne, comme obus et munitions, regroupé, se résume à bien peu de chose.

P. et L., les deux Espagnols inséparables ont, sur instructions, sans doute, braqué leurs pièces sur une tranchée naturelle, un oued creusé par les pluies, profond de plusieurs mètres. Ce défilé semble être un moyen d'approche idéal pour l'attaquant. S'il se hasarde dans ce coupe-gorge, il sera reçu avec "grâce et élégance", si toutefois, les munitions des deux mitrailleuses ne font pas "plouf" comme elles ont trop souvent l'habitude de le faire.

Le temps passe, l'attente somnolente continue dans le silence, le cauchemar s'éternise. La faim et la soif sont là, éternelles compagnes. Les poux, réveillés par Mohammed qui chauffe à, présent, recommencent à grouiller dans l'intimité des héros...

Et puis, soudain, c'est la fête pour l'escadron. Les chars allemands, enterrés dans la plaine, révèlent leur présence par une série de salves et de tirs roulants qui se perdent d'abord dans la nature, puis se précisent et font monter en l'air le sommet des crêtes.

Tout le dispositif de retraite est visé, mais particulièrement le côté droit, semble-t-il. Les guetteurs se planquent. Les éclats brûlants pleuvent. Le tir, trop tendu, n'atteint personne mais permet à l'infanterie allemande de progresser sans problème jusqu'à portée efficace de mortiers. Elle déferle, en profitant d'un terrain particulièrement propice, probablement amenée à bonne distance par des engins chenillés. La situation devient critique...

C'est alors que les chars cessent leur bombardement et sont remplacés par des "Minen" (pour Minenwerfer). Ces engins très efficaces tirent un projectile qui éclate au-dessus du sol. Peut-être l'obus rebondit-il? Le résultat est que l'homme, embusqué dans son trou, s'il en a un, n'est plus protégé que par sa bonne étoile. Il a le choix, ou bien déguerpir toutes voiles dehors, ou se faire trucider sur place.

D'emblée, plusieurs légionnaires sont tués ou blessés. Yasreg ne peut rien pour sauver V. qui a la carotide sectionnée et meurt exsangue à côté se lui. Il n'y a ni médecin, ni aide médicale, et Pillula, l'homme des situations désespérées, a le poumon droit traversé de part en part par une balle. Yasreg le reverra avec plaisir plus tard à l'ambulance chirurgicale d'Aïn Beïda. Personne n'a plus de pansement individuel. Bref, la fête si bien commencée se présente sous de riants auspices...

La pagaille s'installe. Les goumiers paniquent. Ces hommes simples ne comprennent pas. Ils s'imaginent que c'est Allah qui leur envoie une dégelée. Le capitaine hurle ses ordres, couverts par le bruit des explosions. "C'est le triomphe de la nullité: Faites sauter le Minen ou il va nous avoir tous."

C'est alors que le lieutenant V., inconnu de Yasreg, s'empare d'une baïonnette et en quelques bonds atteint le sommet de la crête, d'où il peut voir l'ennemi. Il plante l'arme pour servir de jalon de visée et crie une hausse. Frappé d'une balle explosive au plexus solaire, il s'écroule en arrière et on le traîne comme on peut. La gorge serrée, impuissants, sans moyens, et menacés de mort à chaque seconde, les témoins de cette scène emportent pour le reste de leur vie la vision d'un héros.

Tout cela s'est passé rapidement. Le mortier de 81 est pointé sur la baïonnette et la hausse est appliquée de main de maître. Le 81 tire et, par miracle, un guetteur crie les résultats entre deux explosions. Au troisième obus, le Minen saute avec ses servants.

On se ressaisit. Les mortiers de 60 tirent à présent sur les fantassins allemands qui se sont approchés des positions, malheureusement la quantité de munitions est trop limitée. Il va falloir foncer droit devant et attaquer carrément à la grenade et à la baïonnette.

Pendant ce temps, les deux Espagnols F. et L. lâchent rafales sur rafales dans l'oued décrit précédemment. Là les Fritz prennent quelque chose sur le museau car, encombrés de mulets et de matériel, ils ne peuvent gravir les parois. Ces dernières, à pic et composées de calcaire friable, n'offrent aucune prise à celui qui tente de grimper pour sauver sa peau. On entend leurs cris. Ils espèrent sans doute que leurs chars interviendront en leur faveur. Mais ces derniers sont occupés à bombarder ailleurs et ne s'occupent plus du côté droit du dispositif, dans leur optique, déjà virtuellement éliminé. Ici aussi les munitions sont vite épuisées. Yasreg ignore l'importance des pertes allemandes en cet endroit.

Mais d'autres Minen s'approchent. La Légion saigne de nouveau. Le capitaine Ville est grièvement blessé par un éclat de mortier au visage. Hors d'état d'assurer le commandement, il est remplacé par le lieutenant Michel, qui donne l'ordre de se porter en avant et d'accrocher l'ennemi.

Il n'est pas question de reculer. Les munitions n'existent plus. Alors la Légion, en loques, crevée, mais toujours debout, fonce sur l'infanterie allemande qui n'en croit pas ses yeux. On prend avantage de tout abri naturel pour progresser. Une lutte inégale s'engage entre les "zombies" démunis de tout et les "rats du désert", bien armés, bien nourris et très efficaces. Ils sont "mimétisés" au point de devenir invisibles. Chaque arme automatique est flanquée d'un ou plusieurs tireurs d'élite armés d'un fusil de précision à lunette. Cette arme, qui tire des balles explosives, ne pardonne pas...

A cela la Légion peut opposer quelques grenades à main, des mousquetons rescapés de la guerre 14-18 et de munitions peu sûres. Mais pourtant, quand les armes étaient suffisamment efficaces, notre défense valait leur attaque: le Minen démoli et ses servants charcutés en étaient un exemple.

Du côté de la Légion, personne ne s'est dégonflé... Le lieutenant Michel est mort lui aussi après avoir descendu les quatre servants d'un Spandau. Yasreg n'a pas vu ce fait d'armes personnellement. Ce n'est que longtemps après, quand, les derniers survivants du 1er Escadron du G.A. se retrouvèrent en seconde ligne pour se regrouper qu'il l'apprit de la bouche d'un témoin. Un second Spandau, attaqué à la grenade, avait bloqué son tir sur le lieutenant pour tenter de dégager le premier.

C'est alors que l'ennemi porta le coup fatal. Les mitrailleuses allemandes balayèrent le terrain en tir croisé, fauchant tout ce qui bougeait ou dépassait le ras du sol. En quelques secondes tout le bel élan cessa, faute de combattants. Yasreg, plaqué au sol derrière une arête rocheuse qui lui sauva la vie, constata la présence, dans un buisson épineux, d'une mitraillette Sten anglaise et sut immédiatement que le maréchal des logis Shaffer était mort. Il était en effet le seul à détenir une arme semblable dans tout le contingent. Il s'était redressé pour arroser de balles une mitrailleuse dont il avait vu bouger les servants. Le tireur à lunette ne l'avait pas manqué!

Un peu en arrière de sa position, un Espagnol se tordait de douleur. Le pauvre type avait été frappé d'une balle qui lui avait ouvert le bras dans le sens de la longueur. Partout des êtres gémissent, clament leurs souffrances, mais aucun espoir n'est à attendre, sauf peut-être de la générosité de l'ennemi. Si, bien sûr, cette dernière se manifeste à temps.

Il n'y a plus d'officiers ni de chefs dignes de ce nom. Toute résistance équivaut au suicide inutile. Il faut s'esquiver, prendre refuge dans la montagne, éviter d'être fait prisonnier. Il faut enfin penser à soi et plus nécessairement aux autres.

Le lieutenant V., cité plus haut, avait pensé à donner une idée générale de la position avant de mourir. Il avait indiqué aux limites de l'horizon l'échancrure de la piste de Siliana. En cas de débandade, de "chacun pour soi", c'était là un point de repère qu'on ne pouvait manquer.

En attendant, pour le rejoindre, il fallait d'abord sortir de l'immédiat et extirper sa peau en rampant au milieu des balles qui continuaient à siffler. Donc Yasreg rampe car il ne veut surtout pas, au point où il est arrivé, se retrouver aux mains des Boches. Dans les circonstances dramatiques exceptionnelles qu'on est amené à affronter, il semble que l'organisme puise en lui-même de quoi se dépasser, physiquement et moralement. La fatigue, la faim, la soif, la vermine, rien de tout cela n'est plus ressenti.

Yasreg a toujours cinq cartouches dans son mousqueton. Il est décidé à tirer si nécessaire pour ne pas être pris. Sa vieille compagne est, comme toujours dans les circonstances difficiles, à ses côtés, fidèle au poste. Yasreg progresse dans une sorte de rigole creusée par les eaux et qui doit normalement déboucher dans une tranchée naturelle. Il est en sécurité relative à condition de ne pas manifester sa présence.

La tranchée s'élargit et aboutit dans une sorte de défilé au fond duquel coule un filet d'eau. Le calcaire déboule en même temps que lui et il se retrouve les quatre fers en l'air dans le trou. Le halètement sourd mais caractéristique d'un obus de mortier qui s'approche lui interdit tout mouvement. Collé dans la boue, il accepte stoïquement les giclées de débris calcaires qu'il avale et respire. Numérotant ses abattis, il constate qu'il est indemne. Complètement abruti par l'explosion, il lui faut plusieurs dizaines de secondes pour phosphorer lucidement. Finalement les trois commandements du "plouc" parfait refont surface dans ses neurones malmenés.

A cinq mètres de Yasreg, juste en face, les parois rocheuses d'un oued, à pic, sont érodées graduellement par le ruissellement des eaux de surface et des anfractuosités encombrées d'une végétation rabougrie s'y sont aménagées. Yasreg sait qu'il est repéré puisqu'on lui a tiré dessus. Il n'a cependant pas la prétention de croire qu'on lui a envoyé un obus de mortier pour lui tout seul. Il y a sans doute d'autres fuyards dans le secteur. Il décide de faire le mort, de ne plus bouger, de reprendre haleine avant de foncer et chercher refuge dans une anfractuosité idoine.

Plusieurs minutes se passent. La fusillade continue en s'éloignant. Des tirs d'armes automatiques crépitent par-ci par-là, sans possibilité de localisation. Le moment est venu de foncer.

Premier réflexe: empoigner le mousqueton recouvert de boue. Ensuite, bander tout ce qui reste de forces, arc-bouter ses jarrets sur quelque chose de dur pour éviter dans la mesure du possible le cafouillage dans la boue de l'oued. On n'a pas le temps de penser à la trouille, de la sentir travailler les boyaux, avec l'aide efficace de l'eau salpêtrée qu'on a naguère absorbée.

C'est toujours le mauvais rêve lucide, mais la carcasse est contrôlée: elle fera ce qu'on lui fera faire. Pourtant la tentation est forte de lui laisser la direction des opérations. Cela permettrait de capituler, de dormir...

Yasreg se ramasse en boule et fonce, fait trois pas, atteint l'échancrure visée mais, pris dans une rafale de balles, il est touché à l'épaule droite et perd conscience...

Yasreg rêvasse. La tête lui tourne et, chose bizarre, il distingue des brindilles qui se meuvent devant ses yeux. Puis quelque chose lui gratouille l'occiput. L'effort qu'il fait pour éliminer cette démangeaison intempestive lui remet abruptement en mémoire ce qui s'est passé. Mais entre temps, plusieurs heures se sont écoulées, le soleil est descendu dans le ciel.

La fusillade a cessé. Il se rend compte qu'il peut à peine bouger le bras et que ce dernier ne lui est plus d'aucune utilité pour l'instant. Les restes de sa chemise sont imbibés de sang. Il s'efforce de se redresser et, titubant, il y parvient. Ses genoux le soutiennent à peine. Mais l'idée qui s'impose dans ce qui lui reste de conscience de la réalité, c'est qu'il faut sortir de là, s'en aller, essayer de rejoindre Siliana.

Appuyé sur son mousqueton, seul dans une nature peu accueillante, notre homme cherche à s'orienter. Pour se situer, il faut sortir de l'oued, chose impossible, compte tenu de l'escarpement. Il faut donc remonter le courant, se diriger vers la montagne. Ensuite il faut repérer la piste de Siliana et prendre cette direction.

C'est alors que la Providence lui vient en aide. Il était temps... Yasreg voit soudain surgir devant lui... un mulet... tout harnaché et bâté. L'animal abandonné en pleine retraite transporte des outres en peau contenant de l'eau, un gros bidon italien contenant du vin rouge et un sac contenant du sel. Rien à manger, mais de quoi boire: c'est revivre.

Yasreg ignore si ce mulet appartient à l'armée française ou à l'armée italienne mais, pour lui, c'est un coup de chance inespéré. L'animal se laisse approcher sans difficultés. On aurait dit que la pauvre bête attendait l'arrivée d'un être humain.

Yasreg a perdu du sang et son état de faiblesse ne lui permet pas de se hisser sur la monture. Il se borne à s'agripper à elle en la tenant par le bridon. Cahin caha l'homme et la bête progressent en remontant la tranchée naturelle vers la source. En effet, un mince filet d'eau serpente au fond de l'oued.

Mais des visions moins poétiques se précisent: des cadavres recouverts d'éboulis. Plus loin, d'autres encore, qui attestent que la bataille est arrivée jusqu'ici. Yasreg évite de s'attarder. L'atmosphère macabre jointe au silence presque total et au soleil qui descend sur toute la nature pousse les deux fugitifs à hanter ces lieux le moins longtemps possible.

Finalement, on abandonne l'oued et ses découvertes pour aborder une "route" plus directe pour Siliana. Mais alors, survient le trou noir. Yasreg ne se souvient plus de rien...

Décor: une sorte de hutte, assez grande, en pisé, étayée par des poutres et des planches. Le sol est en terre battue, tassée et comme pétrifiée par les mouvements de ses occupants. Les pieds nus et les babouches ont creusé une sorte de rigole dont on a. dégagé la poussière, et qui entoure un gros feu de braises. Au-dessus, un récipient noir de suie laisse échapper des fumées et des vapeurs. Quelque chose cuit là-dedans... Accroupie à côté de ce feu, une minuscule petite vieille femme voilée s'affaire pour l'alimenter. Elle n'a littéralement que la peau sur les os.

Les relents, fumées et vapeurs quittent les lieux par une ouverture pratiquée dans le toit. Une lumière parcimonieuse s'insinue dans le local par l'entrée. Au dehors, le soleil brille.

Yasreg se voit couché sur un tas de loques et de sacs vides, recouverts en partie d'une peau de mouton. Un long moment lui est nécessaire pour se rendre compte de l'endroit où il se trouve et se souvenir clairement de ce qui lui est arrivé. Puis... est-ce un rêve? Voilà Smolarski, un légionnaire de son escadron, assis à côté de quelques bergers arabes. Tous gesticulent et font ce qu'ils peuvent pour se comprendre. Ce sont ces pauvres gens qui offrent leur hospitalité.

Pour Yasreg, tout ceci réapparaît dans sa mémoire avec une sorte de halo semi-lumineux. Ces gens l'ont soigné et remis sur pied par des moyens qu'il ignore. Ils lui ont, en tout cas, donné le peu qu'ils avaient. Yasreg en a pleinement conscience: sans Smolarski et ces anonymes, il n'aurait jamais eu l'occasion de rédiger ce pensum.

Yasreg n'a plus souvenance du temps qu'il a passé dans ce village perdu. C'est de nuit que, hissé sur le mulet qu'il avait rencontré, qu'il tenta, avec Smolarski, de rejoindre Siliana.

Pour ce faire, il fallait évidemment traverser les lignes allemandes.

DEUX HOMMES AVEC UN MULET

On laisse derrière soi les figuiers de Barbarie qui entourent le douar et on fait son choix parmi les sentiers filandreux qui en sortent tous azimuts. Le clair de lune est fidèle au poste... tant mieux! L'oreille aux aguets, on progresse relativement vite, aidé par le mulet qui, comme chacun sait, ne met jamais le pied où il ne faut pas. L'animal a été libéré de sa charge. Il ne porte plus que Yasreg et une outre d'eau. Les arabes ont accepté le sel avec gratitude.

Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres dans le silence. Puis des bruits indéfinissables s'entendent dans un proche voisinage. Des gens parlent, chantent, s'esclaffent. On doit être en plein dans les troupes allemandes. Bientôt, il sera nécessaire d'abandonner l'animal, car on ne peut penser sérieusement traverser les lignes avec un compagnon de cette dimension. De plus, il suffirait qu'il hennisse pour renverser les projets les plus mirobolants.

Finalement, on se résigne à s'en séparer. Yasreg dégringole de sa position élevée et reprend le bâton du pèlerin, en l'occurrence, une solide trique que Smolarski lui a procuré. Il n'est plus armé que du pistolet Beretta qu'il a toujours à la ceinture. Smolarski possède une grenade et un revolver d'ordonnance. Il ne peut être question, dans ces conditions, de défier les rats du désert de Rommel. Il faudra user sa matière grise pour éviter d'être pris.

Smolarski est juif. Né dans un ghetto de Varsovie, il sait ce qui l'attend dans cette éventualité. La progression se fait "sur des œufs" littéralement. Les Allemands s'abandonnent à la nostalgie. Les chants mélancoliques alternent avec les éclats d'hilarité suscités par le schnaps et la gaudriole à bon marché. Ces preuves de présence se révèlent de plus en plus proches. Dans l'obscurité, des formes inquiétantes se précisent. Des gens vont et viennent. Des bouts de cigarettes se distinguent ça et là. Pourvu qu'on ne trébuche pas sur un Boche endormi ou occupé à soulager son trop plein derrière un figuier.

Bref, ce monde est là, tout proche. On le côtoie, on l'évite de peu. On progresse avec le sphincter à triple zéro. On s'attend au fatidique "Wer ist da?" "Halt!" qui sonnera le glas des espoirs farfelus. Mais heureusement, la végétation est complice des fuyards; ils lui doivent une fière chandelle.

La fameuse piste est passée enfin. On traverse un douar bombardé. Le jour se lève et il serait malsain de vouloir continuer à découvert. Il faut se planquer dans un gourbi abandonné et y attendre le coucher du soleil.

Yasreg s'allonge et remarque dans les éboulis des formes cylindriques qu'il confond d'abord avec des douilles d'obus. Mais il s'agit en réalité de boîtes de conserves américaines. Ils sont donc venus jusqu'ici! Et ils ont vidé les lieux! Yasreg et Smolarski ne sont pas longs à trouver un moyen d'ouvrir une boîte, qui contient... o miracle..., de tout, même du chocolat. C'est la ration du plouc américain pour la journée.

Les heures passent. Les deux hommes ont perdu conscience de la réalité extérieure. Les restes de parois du gourbi leur assurent une protection relative contre le repérage. Heureusement, car à quelques dizaines de mètres, un poste médical de campagne est installé. On y amène du monde et de nombreuses civières chargées attendent les ambulances pour le transport vers l'arrière.

Mais des bruits insolites troublent le calme apparent des choses. Des cris, des ordres, des grondements de moteurs s'amplifient et, avec perplexité et appréhension, on quitte le confort ouaté du semi-néant pour reprendre contact avec ce qui est.

Des camions passent, des blindés. Pas d'erreur possible, ce sont des Allemands. On voit leurs croix noires. Tout reflue vers l'est. Il doit se passer quelque chose... Il va falloir filer d'ici au plus vite, mais dès que possible. Anxieux, les deux fuyards constatent finalement que tout se liquéfie autour d'eux. Les blessés ont disparu.

On ramasse les boîtes dont on partage le poids et on met le cap sur Siliana dont on distingue l'échancrure toute proche. Smolarski trouve des œufs qu'il coltine dans une vieille cafetière. Ils trouveront leur utilité tout à l'heure. On titube un peu, mais on a l'impression d'être soudain libérés... on approche des positions françaises.

On n'a pas la moindre idée de ce qui va se passer. Qu'est-ce que c'est que ces fantassins, en tirailleurs, qui s'amènent et qui les mettent en joue. Smolarski lève les mains en l'air, Yasreg, une seule, celle qui est valide. On s'approche, on pense d'abord qu'il s'agit d'Allemands, mais finalement, on se rassure, ce sont des goumiers français. Méfiants, ces terribles soldats ne se laissent approcher par personne et les seuls Européens qu'ils tolèrent sont les sous-officiers et officiers français qu'ils connaissent et qui parlent leur langue. Ce sont les mêmes qui amenaient les prisonniers à vingt francs pièce, à poil, dans les lignes.

Mais si l'accueil n'est pas chaleureux, il signifie la fin du périple. On est sauvés, du moins en principe.

Nouveau décor: dans une ferme abandonnée, un hangar sert d'hôpital. Des bottes de paille par terre, sur lesquelles ce qui reste de quelques héros fatigués a été allongé en attendant les soins, s'ils arrivent... Une sorte de momie pue à plein nez: elle contient un homme vivant encore et qui, paraît-il, en sortira peut-être! Le malheureux était chenillard et il a sauté sur une mine. On ne distingue de lui qu'une ouverture dans une masse de pansements rougis par endroits: c'est par là qu'il respire. Une autre ouverture dans les mêmes conditions, mais au verso, remplit un rôle d'exutoire. Le pus et les matières fécales créent une pestilence insoutenable pour qui ne se sent pas l'âme d'un rat d'égout.

Ceux qu'on jugera capables de résurrection seront dirigés vers l'ambulance chirurgicale d'Aïn Beïda, où on s'efforcera de raccommoder ces survivants pour qu'ils puissent prester d'avantage. On attend un camion qui, paraît-il, ne peut tarder, depuis le temps qu'on l'attend. Mais la vertu est une longue patience…!

Yasreg cherche Smolarski des yeux, mais ce dernier a disparu, récupéré par le système. Comme il n'est pas blessé, il n'a évidemment rien à faire ici... c'est la vie. Sans savoir comment les choses se sont réellement passées, Yasreg se rend compte qu'il doit d'être toujours en vie à ce garçon foncièrement simple et bon, contraint par le destin à accepter la ségrégation et l'humiliation. Yasreg voudrait pouvoir remercier ce Juif pour qui il professe une profonde estime et une gratitude qui ne s'éteindra pas.

Mais dans ce décor de misère, quelqu'un surgit. Yasreg croit l'occasion venue de crier "hourrah" mais il se contrôle à temps. Qui est ce personnage à califourchon sur une moto side-car? Tout simplement son compatriote Bogaerts J. qui lui paraît être dans une condition parfaite. Merveilleux...

Bien sûr, Yasreg se souvient du bon temps de Saïda, où ses compatriotes pleins d'espoir et d'illusions juvéniles disparaissaient pour quelque temps dans une nature hostile et mouchardière, avant de se faire ramener au bercail avec les honneurs du pied.

J. B., proclamant tout haut son enthousiasme face au revenant, offre ses services pour transporter son compatriote mal en point dans son véhicule. Mais des objections sont formulées d'emblée: bien sûr, Yasreg est un "brave" (sic) mais on ne peut faire d'exception pour un deuxième classe. Le reste des

blessés, témoins, croiraient que Yasreg qui n'est qu'un blessé comme les autres, se fait, en quelque sorte, caresser le ventre dans le sens du poil. Que se passerait-il si, par hasard, Touf-Touf apprenait ce favoritisme inadmissible?

Ces critiques sont fondées, il convient de le reconnaître. Il le regrette, mais Yasreg attendra le camion et sera trimbalé en groupe, comme tout le monde.

Pourtant les œufs que Smolarski avaient découverts dans la dernière phase de la fuite n'ont pas été perdus et vont être bien utiles. Le brigadier qui tenait la comptabilité de l'escadron et qui, comme tout le monde, avait participé à la dégelée mémorable du 1er Esc, s'était vu gratifié d'une balle, ordinaire heureusement, qui lui avait fracassé la mâchoire. Le malheureux, sans soins depuis plusieurs jours, souffrait en silence et ne pouvait rien avaler. La cafetière, dont Yasreg a parlé plus haut, servit donc de récipient pour accommoder et servir les œufs crus avec du sel. Cet homme comblé n'eut pas besoin d'ouvrir la bouche pour se nourrir: on lui versa ce "lait de poule" carrément et directement dans l'œsophage.

Un autre aussi qui avait "bonne mine", c'était Pillula, le thérapeute artisanal, qui avait pris une balle à travers le buffet. A part quelques ennuis de respiration, compréhensibles en l'occurrence, il tenait toujours debout. Ceci remet en question l'adénite que Yasreg trimbalait fièrement partout où le sort voulait bien l'envoyer. En réponse à ceux qui s'intéresseraient à sa petite santé au point de se demander ce qu'il était advenu de ces boursouflures malencontreuses, si peu propices au maniement des caisses de munitions, Yasreg répondra que, dans les circonstances qu'on connaît, il fallait passer outre aux desiderata de la carcasse, et, comme il n'avait matériellement pas le temps de s'en inquiéter, elles ne constituaient plus qu'un embêtement supplémentaire dont il fallait tenir un compte relatif, face à tout le reste.

A présent que la tension ambiante avait baissé, cette bavure dans l'organisme se manifestait de nouveau avec une insistance accrue. Car il ne pouvait être question d'une nourriture valable et équilibrée, seule manière de se débarrasser d'une adénite.

AÏN BEÏDA

L'ambulance chirurgicale de cette localité reçut en vrac les héros malmenés qu'on lui envoyait. On ne peut dire que l'enthousiasme était délirant. Bien sûr, on faisait ce qu'on pouvait dans les milieux médicaux en campagne, avec peu de choses. Compte tenu de l'affluence, les résultats étaient remarquables: rendons à César ce qui appartient à César. Mais tout ou presque devait s'étayer sur des moyens issus de l'ingéniosité. Des scènes parfois atroces faisaient pâlir ceux qui, par la force des choses, devaient y assister. A vingt-trois ans, Yasreg croyait avoir touché le fond de la souffrance et de la misère humaine, mais il n'en avait réellement distingué qu'une facette.

La guerre continuait et il fallait d'abord sauver la peau de ceux qui étaient encore récupérables. Ceux qui ne valaient plus tripette prenaient de la place, au détriment de ceux qu'il était encore possible de rafistoler suffisamment pour qu'ils puissent reprendre, dans les plus brefs délais possibles, les chemins de la gloire. Il y avait une distinction à faire, qui réclamait des solutions pragmatiques envisagées sans excès de sentimentalisme.

Les Américains avaient prêté des tentes. Elles étaient en permanence pleines à craquer.

Dans une de ces tentes, un lit parmi les autres. Un homme y est étendu sur le ventre. Pourquoi sur le ventre? Les raisons valent leur pesant d'or de souffrances: l'homme a eu le dos labouré par un éclat d'obus ou de mortier.

Le blessé est un goumier des montagnes. Il ne parle pas le français. C'est un athlète maigre, un magnifique spécimen d'humanité fière. Yasreg n'a jamais oublié les traits réguliers de ce Berbère, avec son regard d'aigle, franc et empreint d'une sorte d'orgueil naïf.

A ses côtés, deux infirmières françaises font ce qu'elles peuvent pour contrôler leur émotion. Malgré l'endurcissement professionnel, leurs mains tremblent. La blessure est affreuse: une tranchée profonde a labouré la chair. Ceux qui l'ont soigné sur place en plein combat, n'ont pu donner que ce qu'ils avaient: ils ont fait cesser l'hémorragie en empilant dans la chair arrachée des sachets de pansement individuels. Ces bandages ont joué leur rôle, sans doute, mais le malheureux est resté sans soins pendant plusieurs jours. La matière de ces pansements fait, à présent, corps avec la chair même. De plus, une infection s'est déclarée et la plaie est devenue purulente. Elle dégage une odeur pestilentielle. La seule chose à faire pour sauver l'homme, c'est d'enlever le tout, les pansements... la chair pourrie aussi. Or il n'y a pas d'anesthésiques et la pharmacie de l'endroit ne dispose que de l'éternel permanganate.

On comprend l'émoi de ces deux admirables femmes. Elles disposent d'une sorte d'aiguière d'eau chaude mêlée de permanganate. Le liquide se verse dans la plaie même et, armées de pinces, les deux

infirmières enlèvent le tout. Tout cela semble bien banal, mais ce qui l'est moins, c'est l'attitude de l'homme qu'on écorche vif.

Pour ce Berbère, pétri et nourri de Coran, le fait seul d'être soigné par des femmes est profondément humiliant face à tout ce monde qui le regarde souffrir, à qui il ne peut parler et dont il ne peut espérer, dans son optique, rien de bon. Il serre les dents, empoigne l'armature métallique de son grabat et, le visage inondé de sueur, le teint gris, il supporte tout. Le sang, le pus et le reste dégoulinent de partout; la plaie réapparaît, horrible mais propre. L'homme n'a pas dit un mot.

Cette scène atroce laisse dans l'assistance un sentiment de profonde pitié. Personne ne sait approcher cet homme dans sa cage d'incommunicabilité. On voudrait lui venir en aide, le faire entrer dans la collectivité de ceux qui souffrent comme lui. C'est difficile, mais peut-être pourrait-on lui offrir quelque chose qui prouverait qu'on est de ses amis. La frugalité du Berbère est exceptionnelle. Il ne mange presque rien, pas ce qu'on lui présente, en tout cas. Que faire? Les marchands de dattes ne manquent pas. Yasreg en a acheté la veille pour quelques francs. Elles pourraient peut-être lui faire plaisir. L'essai est fructueux. En les offrant à son compagnon d'infortune, il éprouve la joie de distinguer sur ce visage creusé par la souffrance, comme l'esquisse d'un sourire, un regard reconnaissant et quelques mots murmurés qu'il ne comprend pas...

Même décor: les gens défilent, en provenance de partout où on se tabasse. Tout le monde est soigné avec le même dévouement. Les deux infirmières sont sur la brèche presque en permanence. Cette présence féminine est un réconfort pour tous. Elles imposent un respect sans bavure parmi la faune qui les entoure, et ce n'est certes pas un mince résultat. Les médecins, surmenés, sont admirables d'abnégation et de courage.

On va extraire une balle de la colonne vertébrale d'un soldat allemand qui semble totalement paralysé des membres inférieurs. Yasreg regarde cet homme qui a 23 ans comme lui, probablement infirme jusqu'à la fin de sa vie. De quoi se poser des questions.

Le suivant, c'est un sergent du 1er R.E.I. Il fait une entrée remarquable et remarquée dans le temple de la récupération des héros charcutés qu'est Aïn Beïda. Sans complexe, il exprime à la cantonade ce qu'il ressent, ce qu'il pense de lui, des autres, des médecins et du personnel qui s'efforcent de le soigner. Son langage et ses hurlements de douleur feraient dresser les cheveux sur la tête d'un lauréat de concours d'injures.

Atteint aux mains et à l'avant-bras, soigné au combat par les moyens disponibles, il se trouvait dans la même situation que le Berbère cité plus haut, mais moins grièvement atteint. Les pansements se sont incrustés dans la chair. L'infection doit être traitée d'urgence si on veut éviter la gangrène. Cette fois, un médecin est présent, mais il faut la participation de quatre hommes solides pour tenir en place ce légionnaire exaspéré de fureur et de douleur. Finalement on y parvient, non sans peine, mais les deux infirmières, en dépit de leur endurcissement, se voient initiées à une verdeur de langage qui sort des normes.

A présent, les mains complètement enveloppées de bandages, le pauvre type s'est calmé. Comme un pauvre chien qui s'est oublié dans un coin et attend la remontrance, il s'excuse maladroitement pour tout ce qu'il a sorti. Cet homme rude a finalement la larme à l'œil en cherchant ses mots pour remercier ceux qui l'ont sauvé de l'amputation.

Aïn Beïda, dans sa cruauté efficace, a ouvert les yeux de Yasreg sur une facette de "la peine des hommes". Il pourrait relater d'autres cas, mais il convient d'abréger le discours. Il a pleinement conscience de l'insignifiance de ce qu'il a à dire. Tout cela n'a que le mérite d'être vrai. Le pathos est dérisoire, la gaieté est absente... En ce qui le concerne, la balle de mitrailleuse qu'il a reçue dans l'épaule y restera. Elle y est toujours. Il a eu de la chance. Son heure n'avait pas sonné...

A propos de la Légion Etrangère en TUNISIE

F. B.

Les lecteurs intéressés par le récit de F. GERSAY et qui voudraient le placer dans l'ensemble des opérations en TUNISIE, fin 1942-début 1943, pourraient, entre autres références, lire dans le fascicule N° 45 d'avril-mai 1982 de "Connaissance de l'Histoire - HACHETTE", l'article intitulé "Objectif TUNIS - novembre 1942 - les Alliés tentent un coup d'audace: prendre TUNIS".

D'autre part, le général Jean COMPAGNON, ancien du 1er R.E.C., donne le récit complet des opérations de la Légion Etrangère dans la campagne de TUNISIE dans la Revue Historique des Armées, numéro 1-1981 Spécial, consacré à la Légion Etrangère 1831 - 1981.

Nous en extrayons ceci, limité à l'unité à laquelle appartenait YASREG.

"Le 20 janvier 1942, le G.A. du 1er R.E.O., sans l'escadron d'A.M., donc réduit à l'escadron porté du capitaine VILLE et au P.C., quitte le col du Karachoum et se joint au I/3e R.E.I. sur les djebels BELLOUTE et TOUILA..

A l'est, des éléments d'infanterie italiens et allemands (division Superga et 334e division allemande de montagne), solidement appuyés par des "Minen", d'abord repoussés, finissent par isoler le détachement de la Légion qui reste sans liaisons, ni avec la division marocaine, ni avec la division d'Alger, plus au sud.

Le 21, la Légion se replie progressivement vers le sud mais n'arrive pas à desserrer l'étreinte.

Le 22 à 10 heures, le commandant du détachement décide de rompre en force l'encerclement, droit au sud, en colonne double, l'escadron porté du capitaine VILLE flanquant la colonne à l'ouest.

Ceux compagnies allemandes sont bousculées, de nombreux prisonniers faits et des armes récupérées. Un officier allemand fait prisonnier dit n'avoir jamais vu, ni en France, ni en Russie, une attaque menée avec un tel mépris du feu, tant des armes automatiques que des obus.

La bataille dure jusque vers 16 heures.

Le commandant du détachement et quelques 220 hommes sur 700 parviennent, à la faveur de la nuit, à franchir les quelques kilomètres qui les séparent de la route de Kairouan (à Ousseltia) où se trouvent des éléments de la division d'Alger.

De l'escadron VILLE, le sous-lieutenant LABRUYERE ramène, au cours de la nuit, une cinquantaine d'hommes.

Le 23 janvier, le G.A./1er R.E.C. regroupé dans la région de SILIANA, continue sur les pistes de la région de REBAA, une activité de patrouilles, dangereuse en raison de la supériorité aérienne allemande.

Les matériels étant à bout de souffle et périmés, il est renvoyé au Maroc, en mars, pour s'équiper pour les campagnes futures."

DETENTE ET... BOMBARDEMENT

Les glorieux revenants du 1er escadron du G.A. du 1er R.E.C. quittent la seconde ligne de défense. La direction est Souk-el-Arba, à la frontière algérienne. De cette bourgade part une ligne de chemin de fer qui traverse tout le Maghreb.

On a été rééquipés Yasreg regarde avec un sourire large comme ça une paire de brodequins, un peu amples, mais remis à neuf. Il est doté d'un fusil Lebel et d'une baïonnette de 40 centimètres. Il a pu se laver, on lui a coupé les cheveux et la broussaille crasseuse qui recouvrait le bas de sa face hagarde a disparu. S'il n'a rien d'une publicité pour savon Cadum, il a pu laver son uniforme, mais conserve ses poux et, de quoi assurer leur descendance.

Des éléments disparates voyagent de concert en camions. Pleins d'espoir en des jours meilleurs, certains ont du vague à l'âme en pensant à la réception grandiose qui ne peut manquer d'attendre les héros. C'est du tourisme de luxe! Car à présent, si la "roulante" éventrée est restée à Ousseltia, on dispose d'une série de touques en fer blanc. Elles permettent, grâce en soit rendue aux cuistots, d'avoir au moins des pois chiches chauds tous les jours. Le pinard, car il y en a, se véhicule lui aussi dans ces récipients providentiels. Bref, pour tout le monde, la note est à l'optimisme.

La colonne roule; la piste serpente dans une sorte de mini désert vaguement vallonné. Sur les bords de la piste, on a rejeté tout ce qui faisait obstacle à une progression rapide. On soupçonne fort les Américains d'avoir pris l'initiative de déblayer cette voie de communication, bien rôdée déjà.

Vaguement teintés d'éthylisrne, quelques héros remis à neuf se lancent dans la chansonnette bachique. Les refrains se reprennent en chœur, à tue-tête, par ceux qui désirent participer à ces expressions d'allégresse. Tout ce tintamarre se propage sans problème dans une nature indifférente, égayée par-ci par-là par quelques moutons perplexes et leurs bergers hébétés de chaleur. Ces incorrigibles optimistes oublient un peu que des gens en veulent encore à leur peau.

Ils saluent par des acclamations enthousiastes une paire d'avions que, dans leur candeur naïve, ils prennent tout bonnement pour des Américains. Ils constatent leur dangereuse erreur en voyant deux Junkers 89 leur piquer dessus. Tout le monde est convaincu illico de la nécessité urgente de sauter en marche et de mettre ses fesses à l'abri, si la chose est encore possible. C'est-étonnant, mais tous, même les éclopés, battent tous les records de vitesse.

Heureusement, les deux oiseaux de malheur, revenant sans doute de mission, n'ont plus de munitions et ne mitraillent pas. Mais chacun d'eux est désireux de placer sa dernière bombe au milieu de ces joyeux braillards.

L'une d'elle explose et démolit partiellement un camion qui devra rester dans la nature. L'autre fait "plouf" comme une vulgaire cartouche fatiguée. Collés au sol dans un creux du décor, Yasreg et les autres font ce qu'ils peuvent pour tenter de se rendre maitres de leurs sphincters. Tout le monde, en tout cas, tiendrait sans problème une pièce de cent sous entre les fesses sans déchoir. Personne n'ose bouger car cette saloperie n'a pas explosé. Elle attend peut-être que toute la confrérie soit debout pour le faire.

Plusieurs minutes se passent avant qu'on ne se secoue et qu'on ne réintègre les véhicules. L'engin est là, bien visible. Il s'est brisé en plusieurs morceaux sous l'impact. Mais il ne fera de mal à personne: on voit distinctement qu'il ne contient que de la ferraille, des cailloux et des chiffons. Personne n'a envie de rire. On pensé à l'anonyme, esclave de l'ordre nouveau de Hitler qui, au péril de sa vie, a saboté cet engin de mort.

Matière à réflexion profonde: s'il avait explosé, Yasreg et beaucoup d'autres auraient étalé leurs tripes au soleil, vu la proximité du point de chute.

EMBARQUEMENT POUR FES

C'est officiel, on rentre à Fès. On n'a plus besoin de nous ici. Pour une fois, tout marche rondement! On oublie les pagailles habituelles et les bavures qui en sont les corollaires. Les wagons à bestiaux reçoivent leurs contingents de voyageurs anthropomorphes. Tout est paré pour l'embarquement en quelques minutes. On houspille les traînards. Et puis, chose extraordinaire... le train part, aussi sec! Il est vrai qu'il constitue quand même une belle cible pour tout Icare poméranien en villégiature dans les environs. On réalise sans peine les résultats d'une attaque un peu sérieuse, confrontée à quelques fusils mitrailleurs maniés à bras-le-corps.

Tel le "Boeuf Assis" de Fénimore Cooper, Yasreg aimerait secouer la poussière de ses mocassins à la sortie de Souk-el-Arba, mais, vu l'urgence, il se satisfera d'un soulagement mitigé.

Le convoi chargé de héros plus ou moins éclopés, parmi un saupoudrage de veinards valides appartenant non seulement à la Légion, mais aussi à des unités indéfinissables, transporte également du matériel disparate récupéré: il y a de tout, même une cuisine roulante et son attirail. Hélas!... elle n'appartient pas au 1er R.E.C.

Est-ce une illusion d'optique? Yasreg croit reconnaitre, dans un grouillement de mulets perplexes celui qui l'a si bien servi naguère. Ces braves bêtes, l'œil gélatineux et la queue pendante, sentent avec émoi le plancher des wagons se trémousser sous leurs sabots.

Mais qu'on est contents! Tous les espoirs sont permis. On va pouvoir se recycler, se refaire une santé... On va reprendre contact avec la "civilisation". On va pouvoir sortir de sa cuirasse crasseuse, reprendre figure humaine. On laissera pendant quelques temps la panoplie encombrante qu'on coltine depuis cinq mois.

La perspective de redevenir des animaux anthropomorphes plus proches de l'humain provoque des frémissements incontrôlés dans les extrémités fatiguées des hirsutes "classes tous risques". Dans l'attente des lendemains qui chantent, on s'organise au mieux. Le train ne s'arrête normalement qu'aux points d'eau qui desservent l'itinéraire. Le voyage prendra du temps car le tortillard est antique et poussif, si l'on en juge par la crasse noire qui s'en dégage et qui, faute de vent, s'installe partout et ses wagons sont chargés à la limite. Il faudra plusieurs jours pour rejoindre Fès, si la locomotive tient le coup et si l'on ne fait pas de mauvaise rencontre.

On a recouvert pudiquement les planches des wagons de paille et de bouts de rafia. La première classe avec W.C. incorporé, c'est pour ce qui dépasse le brigadier. Quelques petits égoïstes ont accaparé ce surcroit de confort pour leur usage personnel et ronflent.

L'éthylisme a a déjà gagné une partie des gens du voyage. En effet, des touques pleines de pinard tiède sont à la disposition des amateurs. Les assoiffés chroniques, transportés d'allégresse par l'abondance de ce liquide euphorique, laissé sans contrôle à la disposition de leur pépie, chantent à tue-tête. Comme il n'y a pas de couvercle sur les récipients, le gros rouge se couvre de débris divers: pellicules de grains, fétus de paille et autres ingrédients plus difficilement reconnaissables.

INCIDENT DE PARCOURS

P. est brigadier: On se souviendra peut-être de l'homme qui, le 11 janvier 1943, voulait venger Trofimoff. Aujourd'hui, ce gradé a solidement pris avantage du pinard disponible de façon si providentielle. On n'est pas Ibérien pour rien! Cet homme supporte remarquablement bien le gros rouge, mais ce dernier exerce

quand même un effet désastreux sur ses nerfs et son comportement général. Ici, comme tout au long de ce récit, Yasreg s'efforcera d'être objectif: il n'en veut à personne…

P. a passé par des épreuves épouvantables qui en ont fait un homme vindicatif et dangereux. Il l'est d'autant plus qu'il est doté d'une intelligence et d'une culture supérieure à la moyenne. En outre ses scrupules ne l'encombrent guère.

Physiquement, c'est un homme de taille moyenne, avec des traits réguliers, un menton énergique, le regard sombre et le poil noir. Il arbore une barbe drue et son système pileux le classifie d'emblée parmi ce qu'il est convenu d'appeler "les étalons reproducteurs". En résumé, c'est un beau spécimen de soldat.

Il est connu à l'escadron pour son irascibilité, qu'il contrôle difficilement quand il a bu. A la Légion, cette biliosité naturelle est souvent confondue avec l'énergie nécessaire pour commander, aux bas échelons de la hiérarchie. C'est un fait, personne n'aime P., parmi ceux qui doivent souffrir sa férule. Il a la réputation de cogner quand il croit nécessaire d'affirmer son autorité sur les corvéables. Ce "show" s'exerce de préférence sur de plus faibles que lui. Il choisit avec soin ceux à qui il distribuera des horions.

En dehors de ces aspects, disons négatifs, de sa personnalité, à jeun, il se montre relativement correct, pratique un français tolérable et peut faire montre de courage. Le 22 janvier 1943, personne ne remarque d'irascibilité en lui, mais il reçoit une balle qui lui laboure l'avant-bras. Cette blessure, bénigne, guérira sans séquelle.

P. n'aime pas Yasreg. Il ne lui a jamais pardonné son intervention efficace en faveur du jeune prisonnier italien, celui qui a tué Trofimoff. En cours d'éthylisme, il lui a rappelé ce fait à plusieurs reprises, mais s'est borné à des reproches verbaux. Son animosité envers Yasreg est bien connue dans ce qui subsiste de l'escadron.

L'homme est possesseur d'une dague fasciste, trophée dont il est puérilement fier et qui ne le quitte jamais. Il s'agit d'une arme très dangereuse qui présente l'avantage de ne pas faire de bruit. Un assassin pourrait l'utiliser avec discrétion. C'est, somme toute, l'arme idéale quand on veut régler ses comptes définitivement et qu'on est entouré de poivrots, hors d'état d'opposer le moindre geste dans un sens ou dans l'autre.

A la lumière de ce qui s'est passé, Yasreg s' imagine le cheminement de la pensée de l'Ibère, en dépit des vapeurs éthyliques: on cherchera d'abord noise à Yasreg. Trouver un moyen ne présente aucune difficulté. Celui qui va suivre est choisi parmi d'autres.

Ici, Yasreg se voit contraint de présenter les choses avec réalisme. Il s'excuse de la sordidité des faits et des actes des hommes. Mais il espère rencontrer, parmi ceux qui liront son récit, soldats pour la plupart, la compréhension et l'indulgence dont il a besoin.

DECOR: Dans ce wagon de chemin de fer, normalement destiné au transport des chevaux, huit hommes, occupent l'espace disponible. La plupart ont bu pour tuer le temps et sombrent dans une ivresse bredouillante et incohérente ou, tout simplement, ronflent. Tous sont vautrés dans la litière et seraient bien incapables de se mettre debout sans aide. Le train imprime au wagon des cahots imprévisibles qui ajoutent à la difficulté de rester sur ses ,jambes.

Si les gens du voyage sont excusés d'office quand leur estomac déclare forfait et que le trop plein de gros rouge s'éructe dans la paille, il existe aussi des nécessités physiologiques différentes et tout aussi impérieuses, qui ne peuvent jouir des privilèges réservés aux soûlards. La nature est ce qu'elle est...

Compter sur un arrêt du train est illusoire. Le seul exutoire possible est, sans contredit, la porte coulissante dont on rapproche deux parties mobiles et qu'on empoigne solidement pour ne pas basculer dans le vide. Cette acrobatie scatologique pourrait paraître pittoresque à tout observateur occasionnel... Mais dans la région qu'on traverse les émules de Courteline ne sont pas légion. A côté des difficultés que présente cette performance athlétique, et des dangers qu'elle comporte, elle revêt un aspect sordide qu'un écrivain digne de ce nom passerait pudiquement sous silence. Mais témoin minable d'une situation minable, Yasreg se bornera simplement à relater ce qui s'est passé.

En se remettant debout, Yasreg se trouve face à face avec le brigadier P. Ce dernier, ivre, les yeux injectés de sang, lui éructe en pleine figure, au milieu d'un faisceau de postillons: "Salaud, regarde les marches!"

Inutile de faire un petit dessin, tout le monde aura compris. Comme Yasreg se rajuste, l'Ibérien sort soudain son poignard de sa gaine et fonce avec l'intention évidente de lui trouer la peau. Bien conçu dans l'ensemble, le plan du bilieux présente néanmoins trois failles: Yasreg est sur ses gardes, il ne boit jamais et il a deviné les intentions du personnage à son égard.

Yasreg a récupéré partiellement l'usage de son bras droit mais ne pourrait compter sur ce membre dans un combat à mains nues. Il repousse P., comme il peut des deux mains et allonge de toutes ses forces un vicieux coup de pied dans les tibias du dangereux personnage qui, aidé par les cahots du train, bascule et met un genou au sol. Yasreg en profite pour lui asséner en pleine figure un coup de genou qui l'envoie les quatre fers en l'air parmi les soûlards. L'assaillant a lâché son couteau qui restera au milieu du wagon.

Pendant plusieurs secondes, Yasreg voit rouge. Il a sorti le Beretta, son trophée à lui et ajuste son assaillant avec un moment l'idée de le tuer. Mais il n'a pas l'âme d'un assassin. Il se borne à avertir tout le monde qu'au premier geste de menace de la part de qui que ce soit, il tirera sans hésitation.

P. a eu la chance de basculer en arrière. Il aurait pu tomber du wagon. Il est aisé de se représenter ce qui serait passé si P. avait eu le dessus dans l'aventure. Tombé du train en marche, Yasreg aurait servi de pâture aux charognards. Personne ne se serait préoccupé de retrouver ses os. A l'enquête administrative finale, on l'aurait classé déserteur, ou disparu… Les témoins auraient obéi à la déontologie primaire qui règle les rapports des marginaux: "Ni vu… Ni connu!"

Le prochain arrêt sera Constantine; dans plusieurs heures. Yasreg s'assied, l'arme en main. Il vérifie subrepticement le pistolet: il est chargé et prêt à tirer. La dague de l'Ibérien git toujours dans la paille. Personne n'osera y toucher.

A Constantine, tout le monde descend. Yasreg ramasse ce qui lui, appartient et change de wagon.

ARRET A CONSTANTINE

Le train s'est arrêté pour faire le plein d'eau et de combustible. On en profite pour servir un repas chaud. La scène est pittoresque. Elle ne peut manquer d'attirer l'attention des spectateurs. Beaucoup d'Américains sont étonnés d'apprendre que ces hirsutes, c'est la Légion! Le trompette de l'escadron, sorti des limbes pour appeler "à la soupe" les héros malodorants, rencontre un franc succès au cours de son intermède musical ponctué de couacs, dus, sans doute, au manque prolongé d'entrainement. Ces pétarades musicales insolites font affluer, à distance respectueuse néanmoins, tous les moutchous, fatmas, GI's désœuvrés et Ecossais en kilt. Dame! Les distractions sont rares.

En attendant, chacun approche sa gamelle pour recevoir sa ration de pois chiches, de topinambours et de mouton.

Et, comme toujours, le petit commerce local est là. Mais les vedettes sont quand même les Américains, réputés bourrés de fric.

On vend des dattes, des citrons verts, des oranges, des raisins, des œufs durs et même, on trouvera sans trop chercher, l'hétaïre accueillante. Bref, la vie normale reprend. On en a un avant-goût avant de redémarrer, pour Oujda cette fois.

Ici, quelques naïfs pleins d'espoir ont crû devoir faire la "belle" pour passer chez les Américains dont l'opulence impressionne les démunis. Bien sûr, ils sont ramenés manu militari dans le landerneau légionnaire en attendant la compréhension indulgente du conseil de guerre... du moins, on l'espère, sans trop y croire.

La scène de la distribution du repas, sur le quai de la gare, serait à encadrer. Les "touques" de fer blanc noircies par la fumée des feux de bois servent de marmites, de récipients tous usages. Yasreg pense qu'elles ne proviennent pas de l'intendance française mais ont été tout simplement récupérées par les cuistots sur les montagnes de boites de conserves vides abandonnées par les alliés. Certains ont le sourire en voyant l'usage qu'on fait de leurs laissés pour compte. Mais rendons à César ce qui est à César, et aux cuistots ce qui leur est dû. Leur ingéniosité est digne d'éloges.

Les louches qui servent à la distribution sont tout simplement constituées d'une boite de conserve fixée sur un manche à balai. Les fourchettes sont en bois, mais dans les cas spéciaux, on utilise une baïonnette ou même un sabre réchappé de la débâcle.

On cuit tout sur des feux de braises et on se demande comment on a réussi le tour de force de cuire des fayots dans des touques, en roulant. Car cette mangeaille a été préparée sur rail. Enfin...! De toutes façons, on a rétabli l'usage du piment, et, si on a le ventre plein, on n'a guère goûté autre chose.

Les agapes ont une fin et la curiosité publique aussi. On va pouvoir digérer à l'aise, sans complexes, heureux quand même que l'anonymat soit garanti.

Le train repart. On laisse OUJDA derrière soi. Les quelques minutes d'arrêt au point d'eau ont permis aux débrouillards aux aguets de dérober dans des wagons sans surveillance des jambons crus prévus pour une toute autre destination que leur estomac. La distribution se fait en grosses tranches pour ceux

qui y ont droit, pour les admis. Même Smolarski, qui voyage dans son camion, arrimé sur wagon, oublie ses origines et engloutit sa part.

On revoit, sans s'y arrêter, TAOURIRT, GUERCIF et on atteint finalement FES.

Ce qui reste du G.A. du 1er R.E.C. se réforme en gare pour faire la meilleure figure possible tout à l'heure, face aux contingents américains et britanniques qui ont élu garnison dans la ville et devant la population locale. On est pauvres mais on reste dignes et chacun s'efforce de paraitre au mieux. On défilera dans les camions qu'on a astiqués et qui n'ont pas trop mauvaise figure.

Après les salamalecs officiels des autorités civiles, on traverse la ville en évitant la médina pour gagner la caserne que Yasreg connaît bien. Malgré l'heure matinale, les citadins sont installés aux terrasses. Déjà, on sirote des pastis, on prend l'apéritif. Ces gens, hautains, curieux, un tantinet méprisants, ont revêtu leurs beaux costumes blancs immaculés pour assister au défilé.

Des indigènes en burnous et en pantalon à la zouave, moins immaculés ceux-là, évitent soigneusement le contact des Européens, pour éviter le coup de pied au cul... Leur réputation de pouilleux, propagateurs du typhus n'est plus à faire. Ceci exige une ségrégation qu'on qualifierait de nos jours "d'apartheid".

"D'où sortent-ils donc ces hirsutes?": c'est la question qu'on se pose. Pas un applaudissement, pas une marque de sympathie ni d'appréciation n'émane de cette faune de planqués, de gros lards, de margoulins et de grues de haut vol.

On remonte lentement les avenues fleuries, ombragées de palmiers. Signe des temps, on rencontre moins de fiacres, mais quelques jeeps. Des Alliés désœuvrés, l'appareil photo en mains, fusillent tout ce qu'ils peuvent. On fait grosse moisson de souvenirs exotiques qui prouveront aux futurs petits-enfants éventuels que grand-papa "était là".

Tout cela est bien sympathique et édifiant. Chemin faisant, on dépasse les tribunes officielles, où le gratin parade, lui aussi. Constipés, ils ont raides comme des quilles, ces valeureux patriotes, quand ils n'ont pas un centimètre carré de leur précieuse peau à exposer. Après les ronds de jambes, on se remplira aux agapes officielles gratuites et on participera à la soûlographie générale, aux; frais de la princesse. Ces gens semblent un peu gênés, c'est un peu en-dessous de leur dignité de devoir paraître faire honneur à cette bande de crasseux qui reviennent d'on ne sait où.

Les autorités civiles s'attendent déjà à des débordements tous azimuts de la part de cette faune qui, dès ce soir, sera sans doute lâchée sur les bistrots et les lupanars de la ville pour un défoulement "canon".

Les dames des édiles en robes de circonstance, les fatmas voilées en goguette, les simples ménagères en rupture de cabas et les hétaïres hilares qui reconnaissent sans doute, parmi ceux qui défilent, d'anciens clients prometteurs, sont particulièrement remarquées. Dame!... Il y a quand même cinq mois que l'on n'a eu comme contacts sociaux que la promiscuité parasitaire.

Parfois, à une terrasse quelconque, un homme se lève, se met au garde-à-vous et, bien qu'en civil, salue les rescapés qui passent. Ils font, au milieu de la faune qu'ils côtoient, figures de délabrés mentaux.

Les autres, sûrs de leurs arrières, certains d'être protégés des indigènes qu'ils méprisent par cette Légion étrangère qu'ils regardent passer avec une condescendance dédaigneuse, parvenus et margoulins, ont à présent les yeux fixés sur les dollars. Il est cependant normal de supposer qu'ils n'auront aucune indulgence à attendre de la part de ces légionnaires, en ce qui concerne le respect de leurs personnes et de leurs biens, au cas où le cri de ralliement "à moi, la Légion" retentirait en pleine gaudriole. Il est à gager que ce serait tant pis pour la bonne ordonnance de leurs râteliers et de leurs comptoirs à pognon.

Sur tout cela, une clique de service, pas celle du 1er R.E.C., est avec.ses cuivres et ses tambourins. Les bombardons s'époumonnent, les trompettes renchérissent et les airs martiaux redressent les côtelettes des moins bien doués. Les chiens aboient et la caravane passe...

C'est dans cette atmosphère prometteuse de gaudriole qu'on fait finalement une entrée plus discrète en caserne.

LES HOCHETS DE LA GLOIRE

Aujourd'hui est un jour faste. Le grand espace vide qui sépare les bâtiments de la caserne du 1er R.E.C. à Fès, et qui sert d'ordinaire, en des temps moins belliqueux, au maniement d'armes de la troupe et aux effets de croupe équestres, sera le théâtre d'une prise d'armes qui va consacrer devant l'Histoire le: hauts faits de quelques rescapés de la bagarre en Tunisie.

Ce n'est pas seulement la Légion qui défile, mais aussi des contingents américains, des tirailleurs marocains et des unités françaises indéfinissables. Tout le monde s'efforce de bomber le torse plus que son voisin. La Légion, comme d'habitude, sera remarquée. Depuis "Beau Geste", les Américains se sont fait une certaine image du képi blanc. Ils se sentent un peu gênés aux entournures, en dépit de leur équipement moderne, face à des vétérans. Pourtant, la France n'a à montrer que de l'infanterie, sans cavaliers, ni blindés.

Mais ces troupes, fraichement rentrées du combat, vont recevoir la "juste récompense" de leur bravoure et de leur valeur combative.

Une tribune a été aménagée, où des généraux et un saupoudrage d'officiers supérieurs vont rehausser de leur présence la remise des décorations aux éléments "qui se sont particulièrement distingués au combat". Le reste, moins glorieux, se contentera de se taire et de présenter les armes quand on le lui dira. Mais, selon le colonel, il y a les récompensés actuels et les futurs récompensés..."Les distinctions récompensent toujours ceux qui ont le cœur bien accroché."

On retient son sourire, un peu jaune quand même, en voyant la poitrine gonflée de fierté des sélectionnés. On se pose la question: "qu'est-ce qu'il a fait celui-là, pour mériter sa croix de guerre?". Mais les choses étant ce qu'elles sont, on contemple avec plus ou moins de sérénité ceux qui défilent pour recevoir l'accolade et le reste. Et puis, en dépit du sérieux de la situation, on réfrène de son mieux un sourire large comme ça! Mais, oui, celui-là, connu en garnison pour sa mesquinerie méticuleuse, sa hargne et sa lumineuse intelligence, se rappelle particulièrement à l'attention des survivants. En cours de combat, ce "décoré" se distinguait surtout par la difficulté qu'il éprouvait à contrôler ses nerfs, sa trouille et ses exutoires.

Tout le monde peut comprendre et même admettre qu'un foudre de guerre peut, dans des circonstances dramatiques, s'oublier, en cas de bombardement par exemple. Mais quand on doit commander un peloton, ce n'est pas le moment de perdre tout contrôle au point de ne plus rien commander du tout.

Les flonflons martiaux d'une clique remise à neuf, clôturent les impressionnants discours. Chacun se sent confirmé dans sa soif, car ce soir... même les tôlards pourront reprendre contact avec "La Grenade", son pinard, ses pastis, ses morues et ses sourires commerciaux.

YASREG DEMISSIONNE

Quelques jours ont passé. Les événements dans le monde se bousculent aux portes de l'Histoire. Le général Giraud a pris le commandement des Forces françaises en Afrique du Nord. On a présenté les armes devant l'amiral Darlan en visite à Fès, peu de temps avant son assassinat. Yasreg n'a plus que des réminiscences brumeuses de cette période. Quelques faits épars au milieu d'une marée de désenchantements surnagent dans les fatras des routines tracassières.

Les surnombres sont revenus occuper leurs emplois. Ce sont les grands héros. Rien de valable ne peut se faire sans leur compétence et leur discernement militaires. Au milieu des conflits et des rivalités sordides, le plouc est considéré comme une sorte de valetaille à tout faire. Une sorte de découragement s'installe...

Dans cette atmosphère, un fait extrêmement important s'est produit. Par voie diplomatique, une demande a été introduite auprès du général Giraud, pour permettre aux Belges qui le désirent, de rejoindre les Forces belges en Grande Bretagne, Ceci ne concerne que les légionnaires belges engagés au cours des hostilités.

Le lendemain d'une rencontre fortuite avec J.C., l'ancien gendarme belge devenu maitre d'armes à Fès, Yasreg est convoqué dans un bureau de l'Etat-Major et se voit confronté avec des officiers belges mandatés pour recevoir sa démission de la Légion, s'il le désire.

Il est important de souligner ici que la Légion étrangère ne force personne à la quitter. C'est donc librement que Yasreg démissionne et réintègre l'armée belge représentée par les F.B.G.B.

La signature de cet acte se fait sans commentaire et ipso facto, Yasreg ne reçoit plus d'ordres et se borne à attendre ses instructions de départ pour Casablanca d'abord, pour Gibraltar ensuite.

LA FIN DU PERIPLE

C'est terminé. Le soldat de deuxième classe YASREG Ydderf, matricule 1531 du 1er R.E.C. n'est plus légionnaire. Son contrat de cinq ans a été résilié par convention entre le général GIRAUD, commandant les Forces Françaises d'Afrique du Nord et les autorités consulaires belges de Casablanca, agissant au nom du gouvernement belge en exil à Londres. Il n'est pas seul, plusieurs autres ont également signé leur démission.

Dans l'attente de la rédaction des formalités et de l'élaboration des moyens de transport vers Casablanca, YASREG et les autres restent les invités du 1er R.E.C.

Le bruit s'est répandu parmi ceux qui resteront à l'escadron, que YASREG et d'autres vont quitter la Légion définitivement. Le fait est assez rare de voir un contrat de légionnaire résilié de commun accord par intervention diplomatique. Mais les circonstances sont exceptionnelles. Le général GIRAUD, ce très grand soldat, a compris la situation des jeunes Belges passés en France, réduits à l'état de vagabondage pour raisons patriotiques et contraints par les circonstances de signer l'engagement.

Il reste que personne n'est contraint de quitter la Légion. Elle ne met personne à la porte. Certains renoncent à partir, d'ailleurs. Leurs raisons sont sans doute suffisamment valables pour justifier leur désir de faire carrière.

ATMOSPIIERE DE DEPART

YASREG va essayer de restituer l'atmosphère du départ. Au moment de partir, on s'aperçoit que, si on n'a pas grand chose à regretter, il est quand même dur de laisser derrière soi des gens avec qui on a lutté, souffert, partagé, combattu. Les souvenirs reviennent en foule et on est pris aux tripes.

Voilà, par exemple, Garibian HARPATZOUM, Arménien d'origine. Cynique et sans scrupules, mais doué d'un sens de l'humour hors de pair, ce personnage extraordinaire parlait, en plus de sa langue, le russe, l'arabe, le turc, le français sans accent, sauf peut-être celui de Paris, et n'éprouvait aucune difficulté pour assurer ses transactions louches avec les Américains et les Anglais du cru. C'est lui qui régla la vente du pistolet Beretta de YASRIG contre des dollars.

Le personnage est grand, dégingandé; l'œil d'aigle est toujours à l'affût de ce qui peut être subtilisé. Il vole surtout les Arabes pour qui il professe un mépris total, qu'il manifeste en crachant par terre chaque fois qu'il en parle. Il n'aime pas non plus les Juifs qu'il considère comme des lavettes dégénérées. Il les laisse en paix, mais consent à commercer avec eux. GARIBIAN, comme MEKI, a des principes. Il ne volera jamais un copain. Ce qu'il vole n'est pas uniquement pour son usage personnel. Il le distribue à ceux qu'il considère comme ses amis. C'est un tireur d'élite et un cavalier hors pair. On le hissait sur un cheval dès l'âge de quatre ans.

GARIBIAN et YASREG profitent de leur liberté pour visiter la ville et pour s'introduire, en dépit de l'interdiction officielle, dans la Médina de Fès.

Passé les souks et le pittoresque marché indigène, on se situe dans les jardins du Sultan, véritable mer de roses et de fleurs diverses où le public a accès. Cet éden miniature est adossé à l'ancien palais du souverain. L'environnement est moyenâgeux mais envahi par les échoppes du petit commerce. Les trafiquants de jeux étalent aussi leurs tentations. Ces distractions sont indéchiffrables pour des Européens. Par contre elles attirent la foule indigène. Toutes ces activités s'exercent au milieu de palabres, de cris et de gesticulations frénétiques. Il est prudent pour un non-Arabe d'éviter cette foule et de surveiller particulièrement ce qu'il possède.

Les deux hommes ont visité tout ce qui pouvait se voir, ont mangé des brochettes, consommé du thé à la menthe, esquivé le racolage des hétaires omniprésentes et se sont arrêtés dans un coin pour observer la foule et ses mouvements désordonnés parfois provoqués par la traversée sans ménagement d'un notable à cheval.

Puis GARIBIAN décide d'agir. En guise de préliminaires, il crache par terre et dit: "Tu vois cette bande de voleurs, je connais leurs trucs, je vais ramasser tous leur pognon".

Intrigue et quand même un peu inquiet, YASREG le suit en se demandant ce que l'Arménien a l'intention de faire.

IL FAUT SE LEVER TOT POUR ROULER UN ARABE

Un Arabe est debout derrière une table carrée de 50 centimètres de côté haute sur pattes. Un tapis est rose dessus et le jeu consiste à manifester une dextérité spéciale. L'opérateur dévide devant lui une sorte de cordelière de soie très souple et, d'un seul geste rapide, lui impose la forme annulaire d'un serpent. Chaque fois, son doigté est tel qu'il arrive à imposer à cette corde plusieurs anneaux enroulés dans des sens différents.

Le jeu consiste â miser d'abord une somme, ensuite de placer son index dans un de ces anneaux. L'opérateur tire alors sur les deux bouts de la cordelière et si le doigt reste pris, le misant perd son argent. Il gagne si son doigt n'est pas retenu.

Tout cela se passe très rapidement, sous les yeux intéressés d'une foule de Chleuhs en burnous et en djellabas, prêts à tout et bons à pas grand chose.

GARIBIAN parle parfaitement l'arabe. Après la palabre d'usage, il est autorisé à jouer. Les curieux s'approchent car ce n'est pas fréquent qu'un légionnaire joue à ce jeu. La foule s'agglutine autour de la petite table et l'opérateur doit user de la voix pour récupérer suffisamment d'espace vital.

GARIBIAN connait le jeu pratiqué, semble-t-il partout où on parle l'arabe. Chaque fais, il repère l'endroit idoine pour que son doigt ne soit pas coincé. A chaque fois, l'Arabe doit lui allonger l'équivalent de sa mise et, sûr de lui, GARIBIAN joue gros. Il gagne pratiquement à tous les coups. Cela ne peut évidemment durer: la tête du Chleuh s'allonge au prorata de l'amaigrissement de son portefeuille.

Mais notre Arménien commet une erreur qu'il va payer. Il sous-estime ceux qu'il veut rouler. Il tient dans sa main gauche la liasse de billets qui s'épaissit et contient, non seulement ses gains, mais aussi ses mises. Pris par le jeu, il perd toute élémentaire prudence. Il est entouré d'un groupe serré d'Arabes qui se hissent sur la pointe des pieds pour mieux distinguer ce qui se passe.

Soudain, rapide comme l'éclair, un des spectateurs en burnou, s'empare de la liasse de billets et, en un clin d'œil, disparaît dans la foule complice. GARIBIAN, stupéfait, constate qu'il est magistralement roulé. La fureur le rend écarlate. Il veut se ruer à la poursuite du voleur mais ne peut se dépêtrer de la foule qui passe et repasse. Vu de dos, rien ne ressemble plus à un Chleuh qu'un autre Chleuh. On l'empêche d'avancer et le pognon disparait à jamais.

Alors cet homme frustré se déchaine. Il envoie un terrible coup de poing dans la figure de l'opérateur du jeu qui mesure la chaussée. Le mépris haineux qu'il éprouve pour la populace qui l'entoure lui fait perdre toute mesure.

Il s'élance à la tête du cheval d'un aristocrate maure qui passe et lui tord les naseaux, pensant sans doute faire ruer l'animal et flanquer le notable par terre. Mais, malheureusement, c'est lui qui se retrouve les quatre fers en l'air. Le cavalier a fait cabrer sa monture. Le Maure regarde de toute sa hauteur le légionnaire qui vient de se couvrir de ridicule et, en une élégante pirouette, disparait dans la foule.

Face à cette situation, le plouc YASREG ne se sent pas à l'aise. Ce n'est pas une question de solidarité légionnaire. D'abord, il ne devrait pas être là. Ensuite il se serait bien passé d'exposer sa peau pour le caprice stupide d'un inconscient déchainé.

YASREG s'approche de l'entrée du Palais où une garde militaire fonctionne en permanence. Il est probable que ceux qui la composent ont vu ce qui s'est passé. En effet le B.M.C. (voir signification plus loin) est installé à cet endroit avec ses annexes et la garde est assurée par roulement des composantes de la garnison de Fès.

Finalement, à son grand soulagement, l'Arménien le rejoint. Il est en larmes et présente l'image de la honte et du désespoir. "Moi", dit-il piteusement, "un Arménien, avoir été roulé par un Arabe, je ne me le pardonnerai jamais!"

YASREG usera de psychologie, élaborera une diversion solide pour empêcher cet homme ulcéré de rentrer à la caserne, y prendre une arme, en l'occurrence, une grenade italienne à fragmentation, pour revenir la lancer dans la foule. Mais GARIBIAN a son point faible et, finalement, noie son chagrin dans une cuite véhémente qui aura bientôt raison des velléités belliqueuses.

Cela valait mieux ainsi.

B.M.C.: GRATIN ET LIBIDO

Les personnes qui souffrent de pudibonderie chronique et sont "fâchées" par les problèmes de morale, s'abstiendront prudemment de lire ce qui va suivre. Comme chacun sait, la Légion n'est et n'a jamais été une pépinière d'aspirants à la sainteté. L'ambiance qu'on y trouve n'a rien de commun avec celle d'un monastère, même celui de Saint-Bernardin. A défaut de vie sociale autre que celle du milieu typiquement légionnaire, ceux qui y évoluent se rabattent sur des succédanés: les bistrots, les lupanars et les aventures sans lendemains.

Ceci n'est, bien sûr, nullement particulier à ce corps d'élite. La vie du soldat n'a souvent qu'une apparence de vie normale. Son moral doit s'étayer sur des "ersatz".

Le décor: l'ancien palais du Sultan de Fès, demeure historique entourée de jardins, n'est pratiquement jamais visité par le Souverain qui réside surtout à Rabat.

Une partie de ces lieux édéniques a été réquisitionnée par l'autorité militaire qui y a installé un B.M.C. A l'intention des personnes qui pousseraient l'ignorance au point de ne pas comprendre cette abréviation, Yasreg croit utile de préciser qu'il s'agit là de l'endroit officiel, autorisé et contrôlé médicalement par l'autorité militaire, où les pulsions génétiques et les exaspérations des "libidos" trouveront un exutoire peu romantique mais efficace. Les hétaires sont rémunérées à la prestation et médicalement examinées

afin de déceler et éliminer systématiquement les inconvénients fâcheux de la promiscuité gaudriolesque facile.

A l'entrée de cet éden pour héros fatigués et désireux d'épanchements, se situe un corps de garde solidement étoffé. Y siègent en permanence un officier, deux sous-officiers et un quinzaine d'hommes de troupe. On verra tout à l'heure la raison profonde et la nécessité de cette force coercitive qui sévit baïonnette au canon. Complémentairement à cet aspect rébarbatif, il est obligatoire, pour être admis dans les locaux de Vénus, de passer par l'infirmier de service. Ce dernier, armé de tubes prophylactiques, procède à l'inspection du "verrou" et y introduit le contenu d'un de ces tubes, quelles que soient les intentions du visiteur, avant de le lâcher dans cette nature propice à la prolifération des gonocoques.

La garde des lieux est confiée pour 24 heures à un des régiments en garnison à Fès. En principe, ce jour-là, les ébats sont réservés aux effectifs de ce même régiment. Ceci s'est avéré nécessaire pour éviter les bagarres homériques entre formations militaires différentes, qui s'entendent comme chiens et chats.

Bien sûr, le contact de deux épidermes et l'échange de deux fantaisies se monnaient. Ces transactions sordides se font au vu et au su de tous. Les gens qui entrent ici laissent en principe leurs complexes au corps de garde. Personne ne s'offusque. Le pinard, le piment et la chaleur ambiante cumulent pour que la nature animale prenne le dessus parmi les anthropomorphes déniaisés.

Ce jour-là: L'orchestre indigène reprend pour la centième fois la même litanie criarde et discordante. Les flûtes voisinent avec les tambourins, qui font ce qu'ils peuvent pour se maintenir dans la loi de la cacophonie imposée par les banjos. La scène se déroule dans le débit de boisson d'un Chleuh soupçonné d'appartenir aux services de renseignements de la sûreté marocaine. Les murs de l'établissement, en pisé, sont peints à l'extérieur à la chaux. A l'intérieur, les parois sont creusées de sortes d'alcôves dotées de coussins. Ce sont les lieux où, moyennant redevance, on peut côtoyer l'âme sœur pendant un certain nombre de minutes. On voile pudiquement par des cordelières de verroteries ce qui s'y trafique. Ces ajoutes ont la réputation surestimée de chasser les mouches. Cependant ces bestioles familières pullulent au milieu des relents délicats qui s'exhalent de cette humanité pour qui le savon est denrée rare.

Le fond du lupanar est occupé par un comptoir où on débite du pinard tiède.

Il y a aussi, fixé au mur, un vaste miroir où toute la scène se déroule à l'envers. Groupé dans un coin réservé et hissé sur une sorte d'estrade, se situe l'orchestre. Les mélomanes qui y sévissent sont, parait-il, les proxénètes qui s'enrichissent du travail des dames galantes de l'endroit. Ces individus sont vêtus à l'arabe mais leur origine est indécise. On est avertis: ils sont dotés d'un solide poignard équilibré qu'ils lancent à distance et qu'ils dissimulent dans leur chèche.

La garde est assurée aujourd'hui, par le 1er R.E.I. YASREG et GARIBIAN, après les formalités d'entrée, ont passé avec succès, en usant de douces violence, la première ligne d'hétaires qui encombrent, pleines d'espoir, la proximité de l'entrée. Cette escarmouche ennuyeuse parmi les rombières sur le retour est traditionnelle. La visite continue. On ne rencontre que des légionnaires en voie de défoulement à des degrés divers, car bon nombre ne sont dans le landerneau que pour voir ce qui s'y passe, sans plus.

Les heures chaudes de la journée ont fait place à une fraicheur relative pleine de charme. C'est le moment de se taper un verre de pinard. Dans l'établissement cité plus haut, la tabagie et la musique énervante, jointes à l'absorption des décoctions qu'on sert aux assoiffés, créent une atmosphère de plus en plus lourde et chargée d'électricité. Pour une raison indéfinissable, peut-être simplement pour voir ce qui va se passer, quelqu'un crie soudain: "A moi la Légion!" Une accalmie dans le brouhaha général... puis des cris stridents poussés par une dame de vertu interlope, pincée probablement, se mêlent à des bruits sourds de horions qui s'échangent.

Puis tout cela culmine dans une bagarre homérique. Cela se déclenche d'un coup sans qu'on sache pourquoi ni comment. Ce n'est pas du cinéma, mais presque. Hilares, YASREG et GARIBIAN voient soudain, au milieu du tumulte qui s'amplifie, un légionnaire empoigner le banjo à long manche d'un maquereau et le lui casser sur le trognon à grands coups saccadés. Alors, fraternellement, la Légion décide de "sortir" l'établissement. On commence par le patron. C'est sa fête. Ce gros porc se fait faire la tête de l'emploi derrière son comptoir, d'abord, ensuite il accompagne ce dernier dans la rue en même temps que ses employées en petite tenue. Les hétaïres, à grands coups de pompes dans les fesses, sortent en catastrophe avec les verres, le mobilier et les accessoires. D'autres maquereaux en prennent pour leur rhume.

Désastre, le grand miroir ne regardera plus de travers, une chaise s'y est incrustée. La Légion excitée, en état de ras-le-bol total, commence à desceller à coups de pieds les chambranles des portes et des fenêtres. Nais les hurlements des fatmas en détresse sont soudainement couverts par le cri d'alarme; "Faites gaffe, voilà la patrouille!"

La fuite générale égaille dans tous les sens les participants à cette bacchanale et ceux qui en étaient simplement témoins. Les allées et les recoins de l'endroit suffisent pour mettre tout le monde à l'abri. A condition, bien sûr, de foncer résolument et de prendre un air d'enfant de chœur. Après tout, la patrouille, c'est aussi la Légion. Cela simplifie ce qu'il faut simplifier.

Repasser, l'œil candide, le corps de garde ne présente qu'une difficulté théorique. L'infirmier fait comme s'il n'avait rien vu. Il gardera ses tubes prophylactiques pour une autre fois.

La prudence étant malgré tout mère de la sûreté, on s'efforcera dans la mesure du possible de ne pas tenter le diable. La rentrée au Camp Bossut se fera par l'arrière, du côté de la gargote tenue par la "mère Cassebitte", bien connue des amateurs de noirceur éthylique. Pour sa part, YASREG n'a jamais mis les pieds dans l'établissement de cette ancienne cantinière qui aurait, selon les anciens, connu la guerre du Rif contre ABD-EL-KADER. Mais il faut bien faire la part des choses, on en raconte beaucoup!

GARIBIAN, avant sa fuite, fidèle à ses habitudes, a fait main basse sur une copieuse réserve de cigarettes et a emporté, on se demanderait bien pourquoi... un verre à boire, réchappé du désastre.

ON S'EN VA DEFINITIVEMENT!

Chacun dans l'entourage a pu constater que le brigadier P. est beaucoup moins irascible depuis son retour de Tunisie. Silencieux, il évite YASREG le plus qu'il peut. Comme la courbe rentrante se fait des deux côtés, les deux hommes ne se côtoient guère. Cette attitude se justifie par le fait que le plouc YASREG, on l'a dit, n'a plus d'ordres à recevoir de lui et, sans doute aussi, par le souvenir lamentable de ce qui s'est passé.

Pour YASREG, en tout cas, il n'existe ni rancœur ni rancune. Pour lui qui, dans quelques heures, va changer de peau, il ne peut y avoir place que pour une certaine pitié. Ce proscrit va devoir rester avec ses souvenirs et peut-être aussi, avec ses regrets.

On regroupe les partants. Les adieux seront brefs. Le fatalisme éliminera d'emblée la sentimentalité larmoyante. Ce serait ridicule. Des poignées de mains s'échangent. On est pressé d'en finir. Dans les réminiscences du plouc YASREG ne subsistent plus, quarante ans après, que quelques spectres nébuleux anonymes qui s'estompent graduellement dans la grisaille des jours qui suivent.

YASREG se dirige vers P. et lui tend la main. L'homme le regarde, le toise et, sans un mot, lui tourne le dos. Une page est tournée!

Le détachement s'ébranle, destination, la gare. Demain matin, on sera à Casablanca.

GIBRALTAR

Accosté depuis hier, le cargo va se vider de ses occupants. Les passerelles s'étirent. L'une, à gauche, est réservée aux Polonais, Tchèques et Slaves de toutes provenances. Celle de droite servira aux Belges, Luxembourgeois et autres nationalités. Passé le quai, à une vingtaine de mètres, des soldats britanniques astiqués et impeccables vont recevoir les nouveaux arrivants. Ils canaliseront ces derniers vers les baraquements semi-cylindriques qui les digèreront administrativement et où on s'assurera qu'ils sont bien "persona grata", du moins provisoirement. En fin de tunnel, on aura totalement changé de peau. Les poux resteront définitivement dans l'autoclave. Le savon au formol aura raison de la crasse la plus opiniâtre et ses effets cuisants se feront sentir pendant plusieurs jours dans les replis intimes des immigrants. La métamorphose se révèlera surprenante.

En bon ordre, les deux files démarrent en même temps. YASREG regarde SMOLARSKI pour la dernière fois. Un signe d'adieu de la main et chacun s'en va vers sa destinée.

Derrière les couloirs d'accès et les locaux d'accueil provisoires, le rocher de Gibraltar s'impose de toute sa masse. Il bouche tout l'horizon frontal visible. Imposant et redoutable, il symbolise la détermination britannique. Il ramène aussi chaque corvéable à la modestie de ses proportions.

Le soleil chauffe et la mer scintille dans la brise tiède. Le calme d'une belle journée n'est troublé que par des bruits lointains indéfinissables. Un air de musique s'entend dans le lointain. Un vol de mouettes tournoie dans le ciel bleu...

Autant en emporte le vent...

CONCLUSION ET REPONSE A CERTAINES CRITIQUES

La Légion Etrangère actuelle constitue un des fers de lance de l'Armée française. Elle est à présent remarquablement armée et équipée pour remplir cette fonction. Son armement est équivalent, sinon supérieur, à celui de n'importe quel adversaire potentiel. La formation y reste dure: à la mesure de ce qu'il peut s'avérer indispensable d'accomplir.

En 1942, ce n'était pas le cas. Inutile de rappeler les circonstances. Les légionnaires de cette époque étaient aussi courageux et valables que ceux qui ont "sauté" sur Kolwési. Mais les moyens différaient. La Légion opposait des poitrines et des pétoires à des blindés, des Spandau et des Minen. En loques et le ventre vide, elle a fait ce qu'elle a pu avec le disponible. La partie n'était pas égale.

En garnison, la Légion était certainement différente de l'actuelle. Il n'existait ni bibliothèque, ni. radio, ni T.V. Aucune organisation destinée à soutenir le moral du soldat n'avait été élaborée. Le légionnaire devait découvrir en lui-même, sans aide d'aucune sorte, une façon de survivre moralement. Chacun selon ses possibilités organisait son univers intérieur. Bon nombre en étaient incapables. Ceux-là descendaient rapidement la pente qui conduit à l'ivrognerie et ses corollaires.

Les conditions psychologiques de cette période ne se prêtaient guère à une progression évolutive normale chez les exilés de toutes provenances qui en formaient les effectifs. Le manque de moyens imposait sa touche déprimante sur les tentatives de sortir d'une sorte de cercle vicieux. Certains légionnaires ne trouvaient plus autour d'eux de quoi alimenter une forme d'espoir.

A présent la situation est différente. Les générations ont progressé. Les possibilités sont là, avec un disponible plus généreux, consolidé par des mentalités plus compréhensives. Pour l'homme qui convient, la Légion étrangère actuelle peut présenter une carrière digne, enrichissante sur tous les plans: humain, moral, physique et même intellectuel. Comme dans toutes les autres activités humaines, le succès dépendra de la volonté sur soi-même, de l'effort soutenu et persévérant vers un but précis.

En 1942, ce n'était pas le cas. La spirale hiérarchique avait la même valeur sur le plan du courage, mais les mentalités ne pouvaient qu'évoluer pour le plus grand bien de la réputation de "grande famille" de la Légion.

En ce qui concerne le plouc nauséabond YASREG, tout juste remis à neuf, il dira que la formation qu'il a reçue lui a enlevé une fois pour toutes ses illusions, sa candeur naïve, et lui a appris à faire ce qu'il fallait avec peu de choses. Tous ces éléments qu'on n'enseigne nulle part dans les écoles l'ont aidé à atteindre plus tard, par ses propres moyens, un modeste succès.

S'il pouvait dédier ces quelques lignes à quelqu'un, en toute humilité, il le ferait en faveur du capitaine VILLE, devenu colonel depuis, qui a été et reste son modèle.

Merci mon Colonel!

Autre de texte de F. GERSAY (paru dans le bulletin du CLHAM - Tome I - Fascicule 11)

MEMOIRES DU LEGIONNAIRE DE 2e CLASSE - MATRICULE 1531 - DU GROUPE AUTONOME DU 1er REGIMENT ETRANGER DE CAVALERIE DE FES

DJEBEL BELLOUT (TUNISIE), le 22 janvier 1943.

Pour la petite histoire, suite à des demandes diverses, sans prétention littéraire d'aucune sorte, je voudrais simplement relater un fait d'arme sans doute inconnu et en tout cas certainement oublié. Les circonstances de la vie et de la guerre ont fait de moi un témoin oculaire actif d'une infime partie de ce qui s'est passé le 22 janvier au Djebel Bellout situé, je crois, dans les monts entourant Tébessa. C'est avec beaucoup d'humilité que je me rappelle ce qui suit, mais je m'efforcerai d'être objectif. Ne disposant que de ma seule mémoire, je ne peux garantir l'exactitude des lieux et doit me borner à exposer ce que j'ai réellement vu.

Bien sûr, avec le recul du temps la précision des images s'est estompée dans ma mémoire. De cette grisaille, parfois nébuleuse ressort pourtant quelques lueurs. J'espère et c'est là mon seul but, qu'elles seront suffisantes pour permettre de mettre en évidence une fois de plus, le courage, la détermination, le sens de la fraternité d'arme des humbles légionnaires que nous étions. Je reste convaincu qu'à armement égal nous aurions tenu tête victorieusement aux vétérans aguerris de Rommel.

Je viens de dire "humble", mais je n'ai pas dit pitoyable. Je veux en l'occurrence exprimer la pauvreté de nos moyens de combat. Cette pauvreté est difficile à imaginer par les légionnaires actuels. Pourtant

cette misère du point de vue équipement, notre dénuement en tout, ce qui commodité élémentaire, n'ont nullement empêché les légionnaires du Groupe Autonome de Cavalerie de Fès d'accomplir leur mission. Cela à coûté très cher. Nos officiers, à grand peine, avaient sauvé des griffes des commissions d'armistice italo-allemandes de quoi participer à la revanche. Jusqu'au 19 janvier 1943, notre rôle avait été de retenir le plus longtemps possible les troupes de l'Axe qui, chassées de Tripolitaine par MONTGOMERY, pénétraient en Tunisie avec l'intention évidente de s'y installer. Il fallait permettre au anglo-américains, fraîchement débarqués, de grouper le matériel et de prendre place au combat. En ce qui concernait la légion, elle ne disposait que d'un matériel désuet: des mousquetons, quelques grenades à main. Pas de blindés, pas d'artillerie anti-char ou autre, quelques vieilles mitrailleuse Hotchkiss, quelques mortiers de 60 et 81, constituaient nos pauvres moyens de défense; face à un ennemi aguerri, bien armé, bien nourri, bien équipé, terriblement efficace.

Toujours pour la petite histoire, je dirai qu'accessoirement, nous avons vécu sans savon pendant plusieurs mois. Nos compagnons inséparables, s'avéraient être les poux, la crasse, la sordidité des promiscuités en contact d'êtres issus de tous les milieux sociaux, réunis par la force des choses et contraint par la main de fer de l'adversité de pratiquer la règle légionnaire par excellence: la fraternité d'arme. TOUS, officiers, sous-officiers et soldats avaient droit à sa part souvent chiche de ce qui était disponible. Les galons n'existaient plus, pour éviter les cibles privilégiées. Réduite à sa plus simple expression, la logistique consistait tout simplement à trouver par nous-mêmes ce qui nous était indispensable, l'eau des oueds s'avérait imbuvable sous peine de dysenterie amibienne. La moindre fumée nous mettait tout nu devant l'artillerie italienne, bruyante par moment, mais heureusement très peu efficace. Nous ne disposions même pas d'un poste de radio.

Seul le vétéran de notre horde, le Capitaine VILLE, belge d'origine, promu officier par ses mérites, était exempté des corvées et des gardes.

Chacun bien sûr, trouvait normal que le "Vieux", réserve ses forces et son intelligence, pour remplir la mission d'une part, pour nous sortir -d'un guêpier de plus en plus intolérable d'autre part.

Finalement, ce que je vais raconter ici, ne figure sans doute même pas dans un communiqué d'état-major. D'aucuns la considéreront comme une escarmouche sans importance. A vous de juger!

19 Janvier 1943

A cette date, en pleine nuit, l'ordre nous parvint de décrocher immédiatement et prendre abri dans les montagnes. Il précisait d'avoir à se diriger à marches forcées dans la direction S0 vers Tébessa à la frontière algérienne. Cette ville, célèbre pour ses ruines romaines, venait d'être occupée par les anglo-américains. Je n'ai qu'une idée forcément incomplète et peut-être erronée de notre position en début de retraite. Je me rappelle que nous avons laissé à notre droite (N.O.), un point d'eau et quelques cahutes "Ousseltia". Il ne pouvait être question de joindre les pistes qui, par la plaine, convergeaient directement sur Tébessa. Les chars de Rommel occupaient toute la région plate. Leur pénurie d'essence qui les avaient empêchés de progresser davantage et contraints à s'enterrer, ne les avaient nullement gênés pour étriller sérieusement les Américains dont les blindés avaient tenté de progresser vers Kairouan. Le canon de 88 allemand faisait merveille. Nous n'avions rien a leur opposer. Ces petites forteresses blindées s'avéraient très efficaces contre tout ce qui bougeait.

Des précisions nouvelles, apportées par le Capitaine Ville, faisaient apparaître le but de notre mission. Pratiquement encerclés par le sud et le nord, plusieurs milliers d'hommes devaient tenter de passer derrière les lignes américaines.

Il s'agissait pour le 1er Esc, du ler R.E.C. de couvrir partiellement le flanc droit du dispositif de retraite. Le gros des unités disparates en retraite devait alors percer le côté sud des lignes allemandes, sous la protection possible et espérée de l'artillerie anglaise. Pour qui comprend la situation, nous étions virtuellement sacrifiés en tant qu'unité. J'ai distingué autour de moi au milieu des légionnaires, des goumiers marocains, des chasseurs d'Afrique, des tirailleurs marocains et algériens. Ayant perdu leurs unités, ces combattants nous suivaient. Ils n'avaient d'ailleurs pas le choix.

Pour compléter le tableau, il convient de décrire sommairement les conditions de cette retraite. Chacun, sans exception, coltinait sa charge de munitions. Trois mulets portaient les mortiers de 81 et de 60 avec les plaques de base et les Hotchkiss. Il fallait s'entraider pour mouvoir un matériel réduit au strict nécessaire qu'il fallait hisser parfois à grand peine dans les sentes escarpées, les obstacles imprévus, dans la chaleur et l'épuisement. Ceci explique que la progression fut lente. Il fallut finalement avancer de nuit, profitant des endroits couverts. Surtout pas de fumée, le moins de bruit possible, la moindre manifestation de présence pouvait nous attirer les foudres de l'artillerie italienne. L'eau s'achetait en échange de sel, les bergers arabes n'ayant que faire de l'argent. Cette eau salpêtrée filtrée dans des vases poreux par les indigènes, constituait un laxatif de tout premier ordre, mais nous n'avions rien

d'autre. Loin derrière nous, la cuisine roulante avait reçu un coup direct et de toute façon n'aurait pu nous Suivre.

Le 21/01/43, au matin, nous avalâmes le reste de ce qui pouvait à la rigueur être avalé. Ce n'était certes pas un festin: qu'on en juge! Au menu, des couscous crus et un morceau de chèvre crue, pas d'eau et moins encore de pinard. Toute la journée, la progression se poursuivit. Une succession de collines calcaires, décroissait graduellement vers la plaine qui nous faisait face à présent. Aucune illusion n'était permise, le lendemain nous nous heurterions à l'infanterie allemande. Finalement l'ordre d'arrêter et d'assurer la protection individuelle fut donné. Epuisés, le ventre creux, on ne pouvait plus qu'attendre le jour.

La nuit du 21 au 22 fut glaciale. Les couvertures n'étaient plus qu'un souvenir. Il fallait se serrer les uns contre les autres, s'engourdir à même le sol. Un clair de lune implacable illuminait une sorte de décor surréaliste. L'ambiance se révélait irréelle, sinistre, inquiétante pour ceux qui devaient en dépit de tout assurer la garde.

Finalement le jour se leva. Nous avions atteint les derniers mamelons qui précédaient le terrain plus plat, qu'il faudrait bon gré mal gré, aborder tout à l'heure. Le Capitaine Ville, le lieutenant Michel et un autre officier que je ne connaissais pas mirent en place hâtivement le dispositif de défense qui, nous l'espérions, permettrait de retarder l'ennemi.

Les guetteurs postés aux alentours, ne signalèrent d'abord rien de spécial. Des bruits indéfinissables nous parvenaient des positions allemandes. De toute évidence, quelque chose se préparait à environ 5 Km de nous. Une brume sèche se mouvait par endroit. On distinguait mieux les détails du terrain devant nous. Surface désolée, parsemée d'une végétation rabougrie, creusée d'oueds desséchés qui par endroits formaient des fossés abrupts profonds de plusieurs mètres. Sur la droite extrême de notre dispositif, deux mitrailleuses Hotchkiss étaient pointées précisément sur l'une de ces tranchées naturelles qui pouvaient servir d'abri pour la progression allemande. Les pointeurs-tireurs LOPEZ et PEREZ, les inséparables, tous deux vétérans des brigades républicaines d'Espagne, ne tenaient certes pas les italo-allemands dans leur cœur. Ils avaient pour cela d'excellentes raisons, qu'il ne m'appartient pas de discuter ici. Bref, de notre côté, tout était prêt, nos pauvres moyens en place. Un calme inquiétant s'étendit sur notre groupe.

Le soleil chauffait à présent, soulageant un peu les membres fatigués et douloureux. Pour un peu, on se serait épouillé, car nos compagnons d'infortune inséparables se réveillaient avec la chaleur.

Puis soudain, ce fut notre fête, la déflagration. Les chars allemands dans la plaine ouvrirent le feu sur tout notre dispositif de retraite. D'abord mal réglé, le tir se précisa de plus en plus, mais trop tendu ne pouvait nous atteindre derrière nos crêtes. Pendant ce temps, l'infanterie allemande profitant de tous les accidents de terrain et en particulier des oueds, déferlait et s'approchait dangereusement de nos positions.

Soudain le tir des chars cessa et fut remplacé par celui des Minenwerfer, les terribles mortiers allemands. Devant de telles armes, la protection des trous individuels devient illusoire. Les projectiles qu'ils lancent éclatent au dessus du sol et vient frapper le combattant abrité. Presqu'aussitôt, plusieurs légionnaires et goumiers furent tués ou blessés. Le légionnaire VIALE mourut à mes côtés, la carotide coupée. Pas d'aide médicale possible, nous n'avions même plus de pansement individuel. Le Capitaine VILLE criait les ordres, secouant les torpeurs. Le bruit des explosions empêchait tout contact oral. Il était impératif de détruire le Minen. Seul le 81 pouvait le faire à condition de déterminer sa position. L'officier inconnu que j'ai cité plus haut, rampa jusqu'au sommet de crête, afin de repérer l'engin ennemi. Ce héros, planta une baïonnette dans le sol, comme jalon, puis cria une hausse. Il mourut sur le champ, abattu par un tireur d'élite allemand. Mais les données exploitées firent leurs effets et au 3e obus, comme à la manœuvre, le Minen sauta avec ses douze servants.

Léger répit, mais la situation du côté de Perez et Lopez qui avaient, comme précisé plus haut leur mitrailleuse pointée sur un oued profond et menaçant sur notre extrême droite se modifiait. L'infanterie allemande (Edelweiss au calot) s'y engouffrait sans se douter de ce qui l'attendait. Lopez et Perez, deux autres héros, attendirent que l'oued se remplisse d'allemands avant de lâcher chargeurs sur chargeurs dans cette masse grouillante et hurlante prise au piège et incapable de réagir efficacement. Les deux espagnols, exultaient, ils tenaient leur vengeance. J'ignore bien entendu l'importance des pertes allemandes à cet endroit, mais j'ai le souvenir des cris qu'ils poussaient, espérant peut-être faire intervenir de nouveau les chars pour les dégager. Ceci ne se produisit pas, les chars tiraient à présent vers le Sud, ou le gros des troupes en retraite tentait de percer.

Mais hélas, d'autres Minen s'étaient approchés. La Légion saigna de nouveau. Le Capitaine Ville frappé par un éclat de mortier au visage était hors d'état d'assumer le commandement. Le lieutenant Michel le

remplaca et donna l'ordre de sortir de ce guêpier où nous allions tous mourir pour rien. Pas question de reculer dans la montagne, car il fallait fixer l'ennemi où nous étions. Les munitions se faisaient rares. Alors dans la plus pur tradition légionnaire, chacun mis la baïonnette au canon et fonça droit devant, vers l'ennemi, profitant des accidents de terrain. Une lutte inégale s'engagea avec les fantassins allemands mieux armés, bien embusquée dans leurs trous. Leur mimétisme avec le terrain était presque parfait, ils étaient très difficile à repérer. Encore et toujours les fusils à lunette ne pardonnaient rien. Nos mortiers de 60 tirèrent leurs derniers obus.

Les résultats du tir de notre 81 se voyaient pleinement: une boucherie. J'ai compté 12 allemands. Par-ci par-là des morts, mais aucun blessé, sans doute évacués.

Il ne restait plus que quelques cartouches de mousqueton et des grenades à main. Que faire? Se terrer, essayer d'abattre tout ce que nous pourrions, avancer, chercher le combat proche?

C'est alors que l'ennemi porta le coup fatal. Les Spandaus balayèrent nos rangs en tir croisé. Des rafales de balles s'abattirent sur nous de tous côtés. En quelques secondes notre bel élan cessa faute de combattants. Le MDL SCHAFFER mourut à côté de moi. Le lieutenant MICHEL en plein élan descendit les 4 servants d'un Spandau, avant de mourir lui-même. Parmi les gémissements, les morts et le sang, mission accomplie quand même jusqu'à la limite des forces, comme à Camerone. Les visions que j'ai emportées resteront pour moi inoubliables.

Plus d'officier, plus de chef, sans munitions, si n'est quelques cartouches inutilisables, quelques grenades à main. Il fallait sortir du guêpier et rejoindre les forces françaises. Un seul repère, indiqué par le lieutenant mort dont j'ai parlé plus haut, une édenture dans les montagnes barrant l'horizon au Nord (piste de Siliane) tenue en partie, par le 2e Esc du 1er R.E.C. Il fallait joindre ce défilé, en accepter les conséquences. Dorénavant chacun pour soi!

Sortir de cet enfer, était plus facile à dire qu'à réaliser. Progresser en rampant avec en tête, le leitmotiv du fantassin "Où?, Quand?, "Comment?. Epuisés, à la limite des forces, les quelques suurvivants du 1er Esc s'arrêtaient souvent pour reprendre haleine. La tentation était forte de ne plus bouger, de dormir, mais il fallait progresser. Les balles continuaient à siffler s'attardant parfois vicieusement sur un point précis. La fusillade continuait sur notre gauche, le gros des troupes perçait vers Tébessa.

C'est alors que, frappé d'une balle dans l'épaule, je perdis conscience.

Mission accomplie. La légion a une fois de plus honoré sa réputation.

A l'intention des anciens qui auraient participé à ce fait d'arme ou qui y aurait collaboré, de même que ceux qui à un titre quelconque s'en souviendrait, je rappelle quelques noms:

Capitaine VILLE: Belge d'origine, sorti du rang, passé, je crois, par Saint-Maixent. Gueule cassée.

Lieutenant MICHEL: Saint-Cyrien, mort en combattant.

SLt ?: D'origine hollandaise, mort au combat.

Adjudant chef JAUVERT: Surnommé TOUF-TOUF, gravement blessé; j'ignore ce qu'il est devenu.

1er MDL Chef ?: Le nom m'échappe, gravement blessé au bas ventre. Sans doute prisonnier.

MDL BADER: Sous-officier courageux, rescapé, décoré + de guerre à Fès

MDL SCHAFFER: Mort au combat

MDL NIERENI: Sans nouvelle, figure légendaire, perdu une demi oreille dans une bagarre.

Brig Chef MUNTLEZUN: Mort au combat

Brig PRIETO: Rescapé des brigades républicaines d'Espagne. Blessé au combat.

Légionnaire VIALE: Mort au combat.

Légionnaire TROFINOV: Mort au combat le 11.01.43. Lithuanien.

Légionnaire GARIBIAN: Arménien d'origine. Personnage inoubliable qui parlait l'arabe, le turc, le russe, l'allemand et le français. Tireur d'élite et remarquable cavalier, sans scrupules, rescapé.

Légionnaire SMOLARSKI: Juif polonais issu d'un ghetto. Je lui dois la vie. Rescapé indemne. Passé dans les troupes du Général ANDERS (polonais en Grande-Bretagne).

Légionnaire ROCHER: français à titre étranger, poète, artiste. Mort au combat le 11/01/43.

D'autres visages flous réapparaissent, mais la mémoire me fait défaut pour y fixer un nom.

Qui est Monsieur Ferdinand (Freddy) GERSAY? (†)

En 1941, Monsieur F. GERSAY, âgé de 21 ans, habitant la région liégeoise, décide de quitter son pays, occupé par les Allemands et prend la direction du midi.

Sans argent, sans relation, ni en France, ni ailleurs, il va vivre une grande aventure aux péripéties aussi variées que pénibles et souvent dangereuses.

Il franchira la frontière, puis la ligne de démarcation, se rendra à Marseille. Pour éviter d'être remis aux mains des Allemands par la police de Vichy, il s'engagera à la Légion Etrangère et se retrouvera, avec celle-ci, en Afrique du Nord, où, en 1943, son unité affrontera les troupes de Rommel.

Le récit qui suit nous relate ce fait d'arme.

Dans la suite, il sera transporté en Angleterre, entraîné comme SAS et en cette qualité, parachuté comme opérateur-radio dans un maquis de la région de Trooz. Il s'apercevra d'ailleurs que, par suite d'une erreur de repérage du pilote, il est accueilli par un autre groupe que celui auquel il est destiné.

Ce résumé très court de son odyssée nous donne à penser que si Monsieur GERGAY veut bien nous conter d'autres souvenirs, ses récits seront passionnants.

Pierre BEAUJEAN (†)

Un appel est lancé à tous en vue de recueillir tout témoignage relatif aux opérations militaires menées sur le sol belge. Il en est même des opérations en territoire étranger dans lesquelles interviennent des Belges. Si modeste soit-elle, cette contribution ajoutée à d'autres pourrait permettre aux chercheurs de disposer de sources souvent inédites.